

Les Chasseurs d’or

James Oliver Curwood

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

I. À la poursuite de Roderick Drew

Le calme engourdissement de midi planait au-dessus des vastes solitudes de la forêt, de la plaine et des lacs canadiens. L'élan et le caribou, occupés à se repaître dès l'aube naissante, étaient maintenant au repos, immobiles sous la précoce chaleur du soleil de février.

Le lynx, roulé en boule dans sa tanière, en quelque chaos rocheux, attendait, pour reprendre sa maraude, que, dans le ciel du Nord, le soleil s'inclinât peu à peu vers l'occident. Le renard faisait, lui aussi, sa sieste coutumière. Les oiseaux-des-élans, tout heureux, gonflaient voluptueusement leurs plumes, sous la tiède clarté qui commençait à fondre les dernières neiges de l'hiver.

C'est l'heure où, sur la piste du gibier, le chasseur averti dépose à terre son paquetage, pour ramasser sans bruit le bois mort dont il fera du feu, puis, ayant absorbé son déjeuner, allume et fume sa pipe, l'œil et l'oreille aux aguets.

Alors, si vous tentez d'élever la voix, il posera son doigt sur ses lèvres et murmurera rapidement :

« Chut ! Taisez-vous ! Peut-être y a-t-il, à deux pas de nous, en dépit du silence qui semble régner, un gibier tout proche. Toutes les bêtes, repues, somnolent en ce moment. Si nous ne les dérangeons point, elles demeureront ainsi durant encore une heure ou deux encore. Élans et caribous sont peut-être à une portée de fusil de nous. Impossible de le savoir… »

Bientôt, cependant, quelque chose bougea, dans le désert immobile et muet.

Ce ne fut, tout d'abord, qu'un petit point noir, sur le flanc ensoleillé d'une crête neigeuse.

Puis cela grossit, s'étira et s'allongea, étendant ses pattes de devant et aplatissant ses épaules.

C'était un loup.

Le loup, d'ordinaire, son festin terminé, s'endort profondément. Un chasseur expérimenté n'eût pas craint d'affirmer que si la bête secouait ainsi sa torpeur, c'est que quelque chose l'avait alarmée.

Cet outlaw de la solitude venait, en effet, de sentir imperceptiblement dans l'air ce qui, plus que tout, inquiète les hôtes du Wild : l'odeur de l'homme.

Le loup descendait lentement la pente blanche, lourd encore de nourriture et de sommeil, alerté pourtant par son vieil et atavique instinct de défense.

Comme il trottinait parmi la neige fondante d'une clairière, il s'arrêta soudain. La perception de l'odeur humaine s'était faite plus forte.

Si bien que, levant son museau droit vers le ciel, il adressa à ses frères de la forêt et de la plaine son hurlement familier.

Àcela, quand il est grand jour, se borne le loup. La nuit, il se lancera immédiatement à la chasse de l'homme, et d'autres loups se joindront à lui, à son appel. Mais, sous le soleil de midi, il se

contentera de jeter son cri d'alarme, pour, presque aussitôt, se défiler peureusement, dans une direction opposée.

Ce loup, cependant, ne prit point la fuite. Il continuait à humer l'air et ses effluves mystérieuses. En face de lui, courait au loin la piste, largement battue, d'un traîneau et de ses chiens.

Ce traîneau était celui qui, parti de la factorerie du lac Nipigon, emmenait le jeune Roderick Drew vers la civilisation lointaine.

Mais ce n'était point ce traîneau, et l'homme qu'il portait, qui tenaient le loup alerté, les membres raides, à la fois apeuré et hésitant à fuir. L'objet de son inquiétude était derrière lui, du côté du nord, d'où soufflait le vent.

Àl'odeur qu'il avait flairée s'ajouta bientôt la perception nette d'un son. L'un et l'autre ne tardèrent pas à se conjuguer, et le loup, abandonnant décidément le terrain, prit sa course, à toute allure, sur la côte ensoleillée, vers un boqueteau où il disparut.

Du côté d'où venait l'alarme, s'étendait un petit lac glacé et, sur sa rive la plus éloignée, distante d'un quart de mille, émergea soudain, de la lisière d'une vaste forêt de baumiers, un étrange enchevêtrement de chiens, tirant un autre traîneau, accompagné d'un autre homme.

Pendant un instant, le chaos des bêtes, dont les harnais s'étaient sans doute emmêlés en pleine vitesse, ou qui étaient engagées dans un de ces féroces combats, fréquents chez les chiens à demi sauvages du Northland, parut inextricable.

Mais les commandements aigus de la voix de l'homme retentirent, un fouet claqua, sous le cinglement duquel jappèrent

plaintivement les huskies. L'attelage tout entier, remis sur pied comme par enchantement, et raidissant ses traits, fila, pareil à une lueur jaunâtre, sur la surface lisse du lac.

L'homme, qui était à pied, courait à côté du traîneau. Il était grand, bien découplé, et facilement, à son aspect rude, on reconnaissait en lui un Indien.

Le groupe n'avait pas parcouru le quart du lac que d'autres cris retentirent à sa suite et qu'un second traîneau surgit, à son tour, de la forêt de baumiers. Il allait également à une folle allure, et son conducteur, lui aussi, courait à pied.

Une fois atteinte la glace du lac, l'homme bondit rapidement sur son véhicule, ses cris d'encouragement aux chiens s'élevèrent plus stridents, son fouet tourbillonna sur leurs têtes, puis claqua sur leurs dos. Si bien que le second attelage avait presque rejoint le premier, alors tous deux atteignaient l'extrémité du lac, non loin de l'endroit où le loup, après avoir lancé son cri d'alarme, avait disparu.

Les vingt-quatre huskies des deux traîneaux étaient exténués et hors d'haleine. Leur course avait commencé déjà à se ralentir, lorsque, brusquement, les deux chiens de flèche s'arrêtèrent net.

Une seconde après, toutes les bêtes se jetaient par terre, à plat ventre, dans leurs harnais, la gueule ouverte et la langue pendante, en rougissant la neige de leurs pattes ensanglantées.

Les deux hommes ne paraissaient pas moins harassés. L'un d'eux, le plus âgé, était, nous venons de le dire, un Indien de pure race, des solitudes du Grand Nord. Son compagnon ne comptait pas encore vingt ans.

Il était svelte et mince, mais bien bâti, et ses muscles étaient à la fois souples et robustes, comme ceux d'un jeune animal du Wild. Son beau visage était légèrement bronzé, tant par l'habitude du grand air que par ce qu'il y avait de sang indien, abondamment mêlé au sang blanc, qui coulait dans les veines du jeune homme.

En ces deux compagnons, nous avons reconnu déjà nos deux amis : Mukoki et Wabigoon. Mukoki, le vieux guerrier fidèle, le guide sûr et l'infatigable traceur de pistes ; Wabigoon, le fils ardent de John Newsome, directeur de la factorerie de Wabinosh House, et de la belle princesse peau-rouge, qui tous deux avaient mis en lui le meilleur de leurs races.

Les deux hommes semblaient en proie à une vive inquiétude. Ils demeurèrent un instant à se regarder fixement, sans rien dire, tandis qu'ils reprenaient haleine.

— Je commence à craindre, dit le plus jeune d'une voix saccadée, que nous ne puissions réussir à les rejoindre… Qu'en penses-tu, Muki ?

Pour toute réponse, Mukoki s'était jeté à genoux dans la neige, sur la piste laissée en devant eux par le traîneau qu'ils poursuivaient.

Durant une bonne minute, il examina la neige avec attention, les empreintes laissées par les pattes des chiens, le sillage marqué par les patins du traîneau. Puis il releva la tête et, avec un de ces gloussements satisfaits, inimitables, qui le caractérisaient, il prononça :

— Nous les rattraper, pour sûr ! Traîneau à eux, creuser profond dans la neige. Deux sur même traîneau. Conducteur et lui. Plus lourd pour chiens que traîneaux à nous. Aller moins vite. Les rattraper, pour sûr !

Wabi, pourtant, continuait à hocher la tête, la mine peu rassurée.

— Nos chiens, dit-il, sont n'en peuvent plus. Regarde, Muki, comme ils saignent ! Mon chien de flèche boite affreusement.

Les grands chiens-loups étaient effectivement dans un état lamentable. La tiédeur du soleil avait, sans la faire fondre, amorti la résistance de la neige glacée. À chaque bond, elle s'était brisée sous leurs pattes, qu'elle avait déchiquetées de ses mille petits couteaux.

Mukoki examina d'un peu près les deux attelages, et sa figure s'en assombrit.

— Mauvais, très mauvais ! grogna-t-il. Nous fous, fous…

Wabi s'exclama :

— C'est notre faute ! Pourquoi ne pas nous être munis en quantité suffisante de chaussons pour chiens ? J'en ai, je crois, une douzaine sur mon traîneau. C'en est assez pour trois bêtes. Il ne sera pas dit…

Il s'élança vers son toboggan, prit les chaussons en question et, se retournant vers le vieil Indien, qui était en proie à une profonde émotion :

— Il nous reste une seule chance, Muki ! Choisir les trois meilleures bêtes, et un seul de nous continuera avec elles.

Les commandements aigus des deux hommes et les claquements de fouet de Mukoki firent se lever les bêtes fourbues et blessées.

Trois des chiens-loups, choisis parmi les plus grands et les plus forts, furent attelés au traîneau de Wabi, et leurs pattes furent chaussées des petits mocassins en peau de daim. Six autres bêtes, qui semblaient avoir conservé encore quelque ressort, leur furent adjointes.

Quelques instants après, la longue file de l'attelage s'élançait à toute vitesse sur la piste de Roderick Drew. À côté du traîneau, pour l'alléger aussi longtemps qu'il le faudrait, courait Wabi.

L'émouvante randonnée avait commencé un peu après minuit, dix-huit heures environ après le départ de Roderick de Wabinosh House. En une demi-nuit, et en cette seule matinée, presque tout le terrain qui séparait le poursuivi des poursuivants avait été regagné.

Ni homme ni bêtes ne s'étaient jamais reposés plus de quelques minutes à la fois. À travers lacs et montagnes, sombres forêts et plaines nues, hommes et bêtes, les yeux toujours rivés à la piste fraîche du traîneau qui fuyait, avaient toujours couru, sans boire ni manger, absorbant seulement, de temps à autre, quelques bouchées de neige, pour s'en rafraîchir la gorge.

Les féroces huskies eux-mêmes semblaient comprendre l'impérieuse nécessité qui les lançait en avant, et qu'ils devaient, jusqu'au bout, dévorer sans faiblir la piste fatidique sur laquelle les poussaient leurs maîtres.

Ils percevaient de plus en plus nettement l'odeur de l'homme, et celle d'autres chiens, qu'il leur fallait rejoindre.

Bien saignants et trébuchants, ils étaient stimulés par la lutte qu'on leur imposait et que chacun d'entre eux faisait sienne. À chaque bouffée de l'odeur qui leur arrivait, ils découvraient férocement leurs crocs blancs, et leur acharnement à vaincre n'était pas moindre que celui du jeune homme qui les harcelait.

L'instinct subtil du Wild leur indiquait la route à suivre et ils n'avaient nul besoin d'être dirigés. Obstinés jusqu'à la mort, ils traînaient leur fardeau, en tirant une langue de plus en plus longue, le cœur de plus en plus faible, leurs yeux s'injectant de sang au point de ressembler à de rouges boules de feu.

Parfois, quand il était à bout de forces, Wabi se jetait sur le traîneau, pour y reprendre souffle et détendre un peu ses membres las. Et les chiens, alors, tiraient plus fort, ralentissant à peine leur allure sous le poids accru.

Un énorme élan traversa la piste, avec grand fracas de ses cornes dans les ramures des arbres, à une centaine de pas devant l'attelage. Les chiens-loups ne lui prêtèrent aucune attention.

Un peu plus loin, ce fut un lynx, réveillé alors qu'il prenait sur un rocher son bain de soleil, qui passa rapidement devant eux, pareil à une grosse boule grise. Le temps d'un éclair, à la vue de leur mortel ennemi, les huskies contractèrent leurs muscles. Puis ils continuèrent.

La marche, cependant, commençait à se ralentir. Le chien d'arrière, incapable de lutter davantage, ne pouvait plus que se laisser traîner par les autres. À l'aide d'un couteau bien effilé,

Wabi, se penchant à l'avant du traîneau, coupa la courroie de poitrine du chien, qui, libéré, roula sur le côté de la piste.

Deux autres animaux ne tiraient plus guère que la valeur d'une livre de charge. Un troisième clopinait tout en courant. Et la piste se maculait chaque fois plus de taches de sang.

Chaque seconde, maintenant, ajoutait à l'angoisse qui contractait le visage de Wabi. Ses yeux, comme ceux de sa meute fidèle, rougissaient sous l'effort terrible qu'il fournissait. Ses lèvres s'entrouvraient malgré lui. Ses jambes, aussi infatigables que celles du cerf, fléchissaient sous lui.

Àintervalles de plus en plus rapprochés, il se jetait sur le traîneau, si bien que la course était de plus en plus entrecoupée. Allait-il falloir abandonner la partie ?

Comme l'attelage sortait de l'épaisse forêt qu'il venait de traverser, et comme Wabi venait de remettre pied à terre, en lançant aux chiens un cri d'encouragement désespéré, voilà qu'apparut une immense surface blanche, éblouissante.

Et dans l'étincellement du soleil, les yeux à demi aveuglés de Wabi distinguèrent un point noir sur la nappe immaculée.

C'était le traîneau qui emportait Rod.

Il tenta de crier. Mais si faible était le son émis par sa bouche qu'on ne l'eût point entendu à cent pas.

Ses jambes flageolèrent. Ses pieds lui parurent soudain transformés en plomb, et il s'écroula, impuissant, dans la neige.

Les chiens, qui avaient fait halte en même temps que lui, l'entourèrent, lui léchant le visage et les mains. Leur chaude haleine

fusait entre leurs mâchoires, semblable à un jet sifflant de vapeur.

Pendant quelques instants, il parut au jeune sang-mêlé que le jour faisait subitement place à la nuit. Ses yeux se fermèrent malgré lui. De plus en plus faiblement il percevait le halètement affectueux des chiens, comme si ceux-ci se fussent éloignés de lui. Et il se sentit doucement sombrer dans une nuit complète.

Son subconscient luttait cependant et faisait effort pour ramener le jeune homme à la réalité. Il songea qu'il lui restait encore une chance. Et il lui sembla entendre à nouveau le halètement des chiens, sentir derechef leur langue qui passait sur sa figure et sur ses mains.

Péniblement il entrouvrit les paupières. Il ne distinguait même plus le point noir sur la neige blanche.

Il se releva à demi, se traîna sur ses genoux, en tâtonnant des mains, comme un aveugle. À grand-peine, parmi le désordre de l'enchevêtrement de l'attelage, il rampa jusqu'au traîneau, qui n'était qu'à quelques pieds de lui.

Ses doigts convulsivement s'agrippèrent à l'acier glacé de son fusil. La chance, la dernière chance était là ! Son cerveau bourdonnait de ces mots et de cette pensée. Par un effort surhumain de sa volonté, il éleva le fusil à la hauteur de son épaule, puis, afin de ne pas blesser les chiens, il en pointa le canon vers le ciel.

Alors, il tira. Une fois, deux fois, cinq fois. Et, après le cinquième coup, il sortit de sa ceinture de nouvelles cartouches et fit feu encore et encore… Jusqu'à ce que le point noir qu'il percevait

à nouveau, dans le désert de neige et de glace, eût ralenti, se fût arrêté, et eût fait route en arrière.

Et Wabi continua à tirer ainsi, tandis que son fusil lui brûlait les mains, vidant la dernière cartouche.

La tête lui tournait. Il entendit un cri près de lui et, se redressant, tout chancelant, appela :

— Rod… Rod, est-ce toi ?

Roderick Drew sauta de son traîneau, courut vers lui et le saisit dans ses bras, au moment où il s'effondrait, une fois de plus, sur la neige.

— Wabi, qu'y a-t-il ? Qu'y a-t-il, au nom du Ciel ? interrogea Roderick. Es-tu blessé ?

Wabi tenta de surmonter sa faiblesse.

— Rod… murmura-t-il enfin. Rod… Ma sœur… Minnetaki…

Il n'eut pas la force d'achever et s'affaissa lourdement dans les bras de Roderick, qui avait pâli soudain et criait, avec un tremblement dans la voix :

— Voyons, Wabi, je t'en prie… Achève, je t'en supplie ! Qu'est-il advenu à Minnetaki ?

Wabi murmura :

— Capturée par les Woongas…

Cet effort l'avait épuisé. La respiration lui manqua et il retomba, raide comme un mort.

II. Comment Minnetaki tomba entre les mains des Indiens Woongas

Durant de longues minutes, Roderick crut que la vie avait effectivement abandonné le corps de son jeune ami.

Wabi restait immobile, et si terrifiante était la pâleur de son visage que Rod, presque aussi pâle, se prit à l'appeler désespérément, la voix étranglée de sanglots.

L'homme qui conduisait le traîneau de Roderick s'agenouilla près des deux jeunes gens. Glissant sa main sous l'épaisse chemise de Wabi, il l'y laissa un instant, puis déclara :

— Le cœur continue à battre.

Il tira vivement d'une de ses poches un petit flacon métallique, le déboucha et, en insinuant le goulot entre les lèvres serrées, il fit couler dans la gorge du patient quelques gouttes de son contenu. L'effet de ce cordial fut immédiat. Wabi ouvrit les yeux, fixa la rude figure penchée sur la sienne, puis les referma à nouveau.

Le conducteur parut définitivement rassuré. Il se prit à considérer l'attelage exténué, les chiens-loups toujours allongés dans la neige, la tête affalée sur leurs pattes de devant.

La présence même d'un attelage étranger ne réussissait pas à les tirer de leur léthargie. N'eussent été leurs flancs haletants et la palpitation de leurs langues tirées, on aurait pu croire que la mort les avait, eux aussi, saisis soudainement sur la piste.

— Ils ont tous couru, dit-il, homme et bêtes, jusqu'à l'épuisement…

Ce diagnostic n'apporta à Rod qu'un médiocre réconfort. S'il sentait le frisson de la vie revenir peu à peu dans le corps de son ami, il se demandait, avec effroi, devant son harassement et devant celui des chiens en sang, si une catastrophe, pis encore que la capture de Minnetaki, n'était pas survenue. La gentille et jolie sœur de Wabi était-elle morte ? Les sauvages Woongas l'avaient-ils tuée ? Il implorait plus d'explications de son ami, et le suppliait de parler. Mais le conducteur du traîneau, le repoussant, lui commanda :

— Laissez-le tranquille ! Il est déjà assez mal en point. Je vais le rouler et le frictionner dans ses fourrures, occupez-vous de ramasser du bois mort et de construire un feu. Il est nécessaire que nous lui fassions absorber quelque chose de chaud.

Rod fit ainsi qu'il lui était ordonné. Il réunit une brassée d'écorces et des brindilles de bouleau, et un feu joyeux ne tarda pas à crépiter sur la neige. Il en aviva la flamme avec des branches plus grosses ; un chaud rayonnement se répandit à une douzaine de pas à la ronde.

L'homme apporta Wabi près de la flamme et l'étendit sur une épaisse peau d'ours. Puis il plaça sur les tisons ardents un pot de neige glacée, qui rapidement y fondit, et où il vida une boîte de soupe condensée. La pâleur mortelle de Wabi disparut et, tout heureux, Rod agenouillé épiait le souffle de son ami qui sortait plus régulièrement de ses lèvres. Mais le sort de Minnetaki ne cessait de l'angoisser.

En une rapide vision, repassaient devant ses yeux les événements des derniers mois. Son arrivée de Detroit à Wabinosh House, en compagnie de Wabi, son jeune camarade de collège,

qui l'avait entraîné chez lui, près de ses parents, si loin de la civilisation, en plein Northland. Puis les longs mois d'hiver passés ensemble, durant lesquels leur amitié commune s'était fortifiée, tandis qu'ils affrontaient tous deux, dans les vastes solitudes du Wild, avec le vieux Mukoki, aventures et périls.

Et plus émouvante encore apparaissait dans ses prunelles l'image de la sœur de Wabi, Minnetaki, venue en pirogue au-devant du jeune Blanc, quand il débarqua à Wabinosh House, devant les maisons de bûches de la factorerie. Il se souvint de sa casquette emportée à l'eau, sur le lac Nipigon, par un brusque coup de vent, et que la jeune fille aux yeux noirs comme du jais, aux dents étincelantes, avait repêchée avec sa rame.

Puis c'était la vieille cabane abandonnée, dans les solitudes glacées, où Wabi et lui avaient si tragiquement trouvé deux squelettes enfermés là : deux hommes qui s'étaient jadis entre-tués pour la possession d'une carte mystérieuse, tracée sur une écorce de bouleau, une carte grossière, mais infiniment précieuse, qui portait en elle le secret d'une mine d'or inconnue.

L'heure du retour avait ensuite sonné, et les événements s'étaient précipités. La factorerie de Wabinosh House avait été attaquée par les Indiens Woongas, et Roderick, avant de reprendre, sur son traîneau, la route de la civilisation, n'avait pu faire ses adieux à la jolie Minnetaki, que, par prudence, ses parents avaient envoyée en lieu sûr. En lieu sûr… Il n'en doutait pas, à ce moment-là.

Et, par un foudroyant retour des choses, moins de vingt-quatre heures après son départ de Wabinosh House, Wabi, son cher Wabi, qu'il avait quitté la veille en pleine santé, était là, pan-

telant, devant lui. Et les seules paroles qu'il en avait pu encore tirer avaient été pour lui apprendre le ravissement de Minnetaki, la capture de la jeune fille par les sauvages Woongas !

Tandis que toutes ces images, se pressant dans les prunelles de Rod, envahissaient son cerveau bouleversé, Wabi eut un tremblement convulsif qui, brusquement, rappela son ami à la réalité.

Doucement, Roderick souleva Wabi et le conducteur du traîneau présenta aux lèvres du jeune homme une tasse de soupe chaude.

Wabi, qui était affamé, sourit, et ses traits contractés se détendirent.

Il absorba la soupe, lentement d'abord, puis avec une sorte de frénésie, et, quand la tasse fut vide, il se redressa un peu, en murmurant :

— J'en prendrais bien une seconde… C'était bon…

Son désir fut exaucé, et cette autre tasse lui parut meilleure encore que la première.

Puis il se releva tout d'un coup, étendit les bras comme pour maintenir son équilibre chancelant, et, les yeux toujours injectés de sang, regarda Roderick haletant.

— Rod…, dit-il. J'avais peur de ne point te rejoindre…

— Explique-toi maintenant, si tu le peux… Minnetaki, m'as-tu dit…

— A été enlevée par les Woongas… Leur chef, oui, Woonga en personne, a procédé à l'opération. J'ai voulu te prévenir… tout

d'abord pour la grande affection que tu portes à Minnetaki… puis, aussi, afin que tu viennes nous aider à retrouver la trace de ses ravisseurs. Ton aide, en cette conjoncture, peut être décisive… oui, décisive.

Wabi, fatigué, fit une pause. Il vacilla et crut que la tête allait derechef lui tourner. Rod et l'homme l'aidèrent à s'asseoir sur un des traîneaux.

Il reprit, la sueur perlant sur le front et en serrant nerveusement le bras de Rod :

— Écoute, Roderick, ce qui s'est passé. Tu sais comme moi qu'en revenant ces jours derniers de notre expédition hivernale, surpris par une bande de Woongas et fuyant devant eux, après avoir failli périr, nous avons fait, pour regagner Wabinosh House et les semer, un long détour vers le sud… Tu sais également qu'un certain matin, tandis que Mukoki blessé demeurait seul au campement, toi et moi nous partîmes en chasse, chacun de son côté, afin de tuer quelque gibier… Au bout d'une heure, nous as-tu raconté ensuite, tu rencontras une piste fraîche qui, de biais, coupait la tienne. Elle portait, nettement marquées, des empreintes de traîneaux et de pattes de chiens, et de raquettes d'hommes… Un peu plus loin, près d'un feu qui achevait de se consumer, tu trouvas, mêlées à ces dernières, d'autres empreintes, celles d'un petit pied que tu jugeas ne pouvoir appartenir qu'à Minnetaki…

Rod écoutait, les nerfs tendus, en frémissant. Il eût voulu arracher les mots des lèvres de Wabi, qui s'exprimait trop lentement à son gré.

— Oui, oui, je sais… Ensuite ?

Le conducteur du traîneau tendit à Wabi une troisième tasse de soupe, que le jeune homme ingurgita d'un trait. Puis il continua, d'une voix affermie :

— Lorsque nous rejoignîmes ensuite la factorerie, que nous trouvâmes en état de siège, nous apprîmes de mon père que Minnetaki avait été prudemment expédiée vers le sud, loin du danger, à Kenogami House, et personne ne douta que ce ne fût sa piste et celle de son escorte que tu avais rencontrée.

— Eh bien ?

— Eh bien, à ce moment, Minnetaki était déjà, sans doute, la proie de ses ravisseurs. L'escorte qui l'accompagnait avait été surprise et massacrée, et Woonga l'avait emportée ! Emportée Dieu sait où…

Et, tandis que Rod, horrifié, crispait ses poings impuissants, Wabi acheva :

— Nous avons connu le détail de la catastrophe, une heure à peine après ton départ, par un des hommes de l'escorte, qui échappa à grand-peine. Grièvement blessé et laissé pour mort, il parvint, le lendemain, ayant repris ses sens, à se traîner jusqu'à la factorerie. C'est lui qui a tout raconté. Il y a peu de chance qu'il survive, malgré les soins qui lui furent prodigués, et peut-être n'est-il déjà plus… Tandis qu'une partie des troupes campées à Wabinosh House continuait à assurer, contre un coup de main éventuel, la garde de la factorerie, des soldats étaient envoyés en hâte, dans toutes les directions, accompagnés de nos meilleurs trappeurs, chargés de relever la piste des bandits et de leur donner la chasse. Mukoki et moi, nous nous joignîmes à eux. Mais un

léger dégel, bien rare en cette saison, avait suffi pour brouiller la neige et il fut bientôt évident qu'on ne trouverait rien. Alors…

— Alors ?

— Alors, j'ai pensé, Roderick, que si tous deux nous reprenions à rebours l'itinéraire qui nous avait, avec Mukoki, ramené ces jours derniers à la factorerie, nous retrouverions l'endroit où nous avions campé, celle d'où tu es parti en chasse… De là, si tu as conservé des choses ambiantes un souvenir assez précis, tu pourrais aller reconnaître l'endroit où tu vis empreint dans la neige le petit pied de Minnetaki. Ce serait, tout au moins, une indication utile. Le fatal dégel n'a été que partiel et, une fois dans la bonne direction, peut-être découvrirons-nous une piste non effacée…

« Comprends-tu, maintenant, pourquoi, depuis le milieu de la nuit, Mukoki et moi nous te poursuivons à toute allure ; pourquoi j'ai abandonné Muki, qui est à une douzaine de milles en arrière, avec un de nos traîneaux et les chiens à demi crevés, tandis que je continuais quand même avec les derniers chiens restés debout ; pourquoi, quand tu as enfin entendu mes coups de fusil sur la plaine glacée, mon ultime espoir allait s'évanouir, et moi-même tomber d'épuisement, pour ne plus me relever peut-être ? Ô Rod, s'il reste un suprême espoir de rejoindre jamais Minnetaki, entraînée dans l'inconnu du Grand Désert Blanc, cet espoir est en toi…

Les yeux de Rod flamboyaient. Il prit nerveusement les mains de son ami dans les siennes.

— Oui, Wabi, cria-t-il, je retrouverai cette piste !… Je ferai du moins l'impossible. Et nous irons, s'il le faut, quérir Minnetaki

jusqu'au pôle Nord… Nous la chercherons jusqu'au jour du jugement dernier !

Des profondeurs de la forêt arrivèrent, à ce moment, des bruits de claquements de fouet, pareils à des coups de pistolet et la clameur d'une voix.

Les jeunes gens firent silence, en prêtant l'oreille. Les sons se rapprochaient.

— C'est Mukoki, dit Wabi. C'est lui qui vient nous rejoindre.

III. Sur la piste des Woongas

C'était Mukoki, en effet, qui, tant bien que mal, avait remis d'aplomb les chiens restés avec lui. Le vieux trappeur n'était pas dans un état beaucoup plus brillant que Wabi. Ses traits tirés et sa figure contractée indiquaient l'épuisement auquel il était en proie.

On le fit s'étendre à son tour sur la peau d'ours, auprès du feu, et le conducteur du traîneau de Rod lui prépara une nouvelle soupe.

— Wabi attraper vous…, gloussait l'Indien en grimaçant un sourire. Beau, cela, très beau !

L'heure n'était point aux effusions.

— Les minutes sont précieuses, déclara Wabi. Nous devons aussitôt rebrousser chemin. Un jour d'avance ou de retard, dans

la poursuite des Woongas, peut nous faire réussir ou tout compromettre.

— Prenez mes chiens, dit le conducteur du traîneau de Rod. Il y en a six, de bonnes bêtes solides, et point surmenées, car nous suivions paisiblement notre route… Ce qui d'ailleurs vous a permis de nous rejoindre. Vous pourrez leur accoler trois ou quatre des vôtres, parmi les meilleurs. Il serait bon, toutefois, d'accorder, aux uns et aux autres, une bonne heure de repos et de leur servir une nourriture substantielle. Vous en profiterez pour vous restaurer sérieusement et vous reposer vous-mêmes. Sinon, vous n'irez pas loin… Vos forces vous trahiront.

Mukoki gloussa son approbation et ce fut à qui se hâterait d'amasser à nouveau du bois, pour alimenter le foyer et en allonger la flamme.

Un campement provisoire fut installé et le conducteur du traîneau de Rod déballa ses provisions. Les chiens venus de Wabinosh House étaient terriblement affamés. À la vue et à l'odeur du gros quartier de viande que l'homme se mit à découper, ils jetèrent un grondement de concupiscence, leurs mâchoires claquèrent et une furieuse mêlée s'ensuivit.

Ils furent séparés à grand-peine par leurs compagnons humains. Et, quand le tumulte se fut apaisé, chaque bête reçut une livre entière de viande. Les quatre hommes se firent rôtir des morceaux sur les braises du foyer. De la neige, aussi, fut mise à fondre, pour le café.

Quand chacun fut bien repu, on tria les chiens. Quatre furent adjoints aux six qui étaient en bonne forme, et ce total de dix fut partagé entre le traîneau de Wabi et celui de Mukoki. L'homme

qui avait conduit Rod attacherait le restant à son traîneau et, à petite vitesse, regagnerait Wabinosh House.

On se partagea également provisions et munitions, dont Muki et les deux jeunes gens prirent la meilleure part.

Car il avait été décidé que, une fois atteint le lac Nipigon, les trois chasseurs de Woongas ne s'attarderaient point à rallier la factorerie. Mais ils regagneraient de biais, immédiatement, leur ancienne piste.

On se mit en marche, à rebours, à travers forêts, bois et plaines, et quand apparut la vaste surface glacée du lac Nipigon, le soleil commençait à baisser sur l'horizon désertique. Il ne donnait plus aucune chaleur et, d'instant en instant, la température se refroidissait.

En moins d'une demi-heure, son globe rouge aurait complètement disparu, et brusquement, comme il arrive dans le Northland, la nuit aurait, sur la terre, étendu ses ailes rapides.

Elle vous enveloppe, cette nuit du Nord, comme une chose palpable et mouvante, tel un rideau de ténèbres que l'on pourrait presque toucher de la main.

Il en fut donc ainsi lorsque les trois hommes arrivèrent au bord du lac Nipigon, sur lequel Mukoki, qui allait en avant, lança, le premier, les chiens.

Le vieil Indien, qui avait retrouvé toute son énergie, courait à côté de son traîneau, qui ouvrait la piste. Wabi, encore las, était couché dans des fourrures, sur le second traîneau, que Rod, qui était le plus dispos des trois hommes, suivait à toutes jambes.

Mais, tout en courant, Roderick songeait à tous ces événements imprévus qui s'étaient déroulés en de deux jours à peine. Il pensait à sa mère aimée qui, à Detroit, attendrait vainement son retour.

Et, par-dessus tout, le hantait l'image de Minnetaki qu'il avait délivrée déjà six mois auparavant, et qui maintenant se retrouvait captive des hors-la-loi.

Avant qu'il ne l'eût rejointe, s'il la rejoignait jamais, qu'est-ce que Woonga aurait fait d'elle ? Quel sort affreux, en cet instant même, était le sien ?

La course hâtive, mais savamment rythmée, se poursuivait sur le lac Nipigon, tandis qu'au-delà des forêts s'éteignait la rouge lueur solaire. Semblable à un immense linceul, la surface blafarde de neige et de glace du lac allait se perdre au loin, dans les ténèbres.

Wabi, maintenant, s'était relevé de ses fourrures, et les trois hommes se reposaient toutes les dix minutes sur un des traîneaux et leur course.

Rien ne semblait pouvoir guider Mukoki, qui continuait à diriger la marche. Pas une minute cependant il n'hésita. Car le ciel n'avait pas tardé à s'illuminer d'étoiles. Puis ce fut au tour de la lune de rouler à l'orient, sur les noirs horizons, son énorme boule de feu, toute palpitante, en un indicible spectacle, tel qu'en offrent parfois les nuits radieuses du Grand Nord.

Àmesure que cette boule montait vers le zénith, sa couleur rouge sang fit place à la teinte incarnat de la fleur-des-élans. Puis elle s'argenta merveilleusement, pour devenir ensuite un grand

disque d'or pâle, suspendu dans l'éther, d'où il fit ruisseler, sur l'immensité neigeuse, sa splendeur étincelante.

Pas un bruit ne troublait cette vaste sérénité, hormis le crissement doux des patins des traîneaux, le craquement léger de la neige sous les pattes des chiens, et quelques mots entrecoupés que, de temps à autre, Rod et ses compagnons échangeaient.

Il était un peu plus de huit heures du soir à la montre de Rod, lorsque Wabi, se retournant vers le jeune Blanc, lui cria, en désignant de la main une longue ligne sombre, qui tranchait nettement sur la surface blanche du lac :

— Voilà la forêt ! La traversée est achevée…

Les chiens las parurent comprendre ce que signifiaient ces paroles, et y trouver un renouveau de vigueur. Le chien de flèche huma l'odeur des sapins et des baumiers, et lança un aboiement, à la fois plaintif et joyeux.

Àmesure qu'avançaient les traîneaux, les cimes aiguës et élancées des arbres de la forêt se découpèrent plus nettement, sur cette nuit lunaire. Cinq minutes plus tard, les deux attelages faisaient halte à l'extrémité sud-ouest du lac Nipigon, et les chiens haletants se couchaient sur le sol, confusément mêlés. Soixante milles avaient été parcourus depuis l'après-midi.

— Nous allons camper ici ! dit Wabi. Je ne tiens plus debout… Ce n'est qu'à l'aube d'ailleurs, que nous pourrons reconnaître notre ancienne piste.

Mukoki, déjà, avait pris une hache et commençait à abattre les ramures qui se trouvaient à sa portée.

— Toi, Rod, reprit Wabi, occupe-toi du feu ! Muki et moi, nous allons construire un abri.

En moins d'une demi-heure, une hutte, faite de branches de baumiers était terminée et, devant elle, ronflait un beau feu, tout pétillant d'étincelles. Il fut chargé de bûchettes et Mukoki, s'enfonçant avec Wabi sous l'abri aux senteurs résineuses, s'y enveloppa avec lui dans des fourrures, pour s'endormir presque aussitôt.

Rod, beaucoup moins fatigué qu'eux, demeura à veiller. Il s'assit devant le foyer, en continuant à l'alimenter et en regardant, dans l'obscurité, danser la flamme aux formes fantastiques. Les chiens s'étaient aplatis autour du feu, la vie semblait les avoir abandonnés.

Des profondeurs de la forêt arrivait, par moments, le hurlement solitaire d'un loup. Un gros hibou blanc vint voleter au-dessus du campement, en faisant retentir son cri stupide, presque humain : « Hello ! Hello ! Hello ! » Les arbres craquaient sous la gelée.

Mais ni le hurlement du loup, ni le craquement des arbres, ni le cri de fou du visiteur ailé ne réveillaient, sous la hutte, les dormeurs.

Une heure s'écoula de la sorte. Rod était toujours assis auprès du feu, son fusil posé sur ses genoux. Son esprit continuait à travailler, et l'image de Minnetaki captive à le hanter. Il avait l'impression bizarre, très nette cependant, qu'en ce même moment elle aussi veillait et pensait à ses sauveurs.

Tout à coup, par une de ces télépathies mystérieuses qui, parfois, agissent si puissamment en nous, il lui sembla voir la jeune fille, non plus en imagination, mais en chair et en os. Elle était, comme lui, assise dans la nuit, près d'un feu qui flambait.

Ses beaux cheveux noirs luisaient aux reflets de la flamme et pendaient en lourdes tresses sur ses épaules. Ses yeux fixaient sauvagement le foyer ardent, comme si, pour une suprême délivrance, elle eût été prête à s'y élancer.

Et, derrière elle, si près d'elle qu'il n'aurait eu qu'à allonger la main pour la toucher, un homme se tenait debout, dont l'aspect le fit frissonner d'horreur. C'était, avec sa face diabolique de Peau-Rouge, Woonga, le chef bandit, le hors-la-loi en personne. Il parlait, avec volubilité à Minnetaki et, soudain, tendant le bras vers elle, dans un geste menaçant…

Avec un cri inconscient qui fit sursauter les chiens, Rod se leva d'un bond. Avait-il été la proie d'un rêve ? Ou bien s'agissait-il d'une vision prémonitoire ?

Vainement il essaya de secouer l'effroi qui s'était emparé de lui et de retrouver son calme. Il alla vers le feu, le tisonna et le rechargea de combustible, jusqu'à ce qu'une véritable colonne de flammes et d'étincelles montât dans la nuit, illuminant les arbres alentour.

Roderick fut un peu rassuré par cette grande clarté. Il se rassit auprès du feu et tenta de sommeiller.

Mais, une fois encore, le fantôme de Minnetaki se dressa devant lui. Auprès d'elle se tenait toujours Woonga, à la hideuse figure et au geste menaçant.

De nouveau Rod sursauta en se frottant les yeux ; une sueur froide lui baignait les membres. Mais, cette fois, il ne tenta plus de se rendormir. Sa montre, qu'il tira et approcha de la flamme, marquait plus de minuit. Dans une heure, il devait réveiller ses compagnons.

Il se mit donc à préparer le petit déjeuner et donna à manger aux chiens. À une heure et demie précise, il entra dans la hutte, alla vers Wabi et le secoua par l'épaule.

— Lève-toi ! lui cria-t-il dans l'oreille. Il est temps de se remettre en route !

Le jeune homme se dressa sur son séant en s'étirant et, peu après, il vint, suivi de Mukoki, rejoindre Rod près du feu.

Rod s'efforça de paraître calme. Il ne souffla mot de sa double vision. La situation était, par elle-même, suffisamment triste. Mais, tant qu'il put, il pressa ses compagnons et, le premier, avala son déjeuner.

Mukoki se mit bientôt en devoir de repérer leur ancienne piste, celle qu'ils avaient tracée la semaine précédente, de retour à Wabinosh House, après leur grande randonnée vers le nord.

Elle suivait tout d'abord une longue coulée, pratiquée dans la forêt par un cours d'eau gelé en hiver, et dont il suffisait de remonter le lit.

On se mit donc immédiatement en marche, sous la lumière de la lune, qui commençait à redescendre dans le ciel et à allonger les ombres sur le sol. Puis elle disparut derrière les arbres et il n'y eut plus, pour éclairer les ténèbres, que la lueur des étoiles.

Les deux traîneaux avançaient lentement sur le sol cahoteux, et la pente que suivait le lit du torrent, toujours plus étroit, se faisait aussi de plus en plus rude. Finalement, après plus de quatre heures d'une marche fatigante, la forêt s'éclaircit et, comme les trois hommes étaient parvenus au faîte d'une crête abrupte, Mukoki commanda :

— Halte !

Sur l'autre versant de la montagne s'étendait, à peine distinct dans la nuit, un chaos de rochers, d'arbres rabougris, puis des bois, des vallons et des ravins. Il était de toute nécessité d'attendre le jour, avant d'aller plus loin.

Un petit feu fut construit autour duquel la caravane fit cercle. Au bout d'un temps qui parut interminable au trois hommes tant ils étaient fébriles, apparut enfin la pâle lueur de l'aube, suivie bientôt d'une rapide aurore.

Rien, à partir de ce point, ne subsistait de l'ancienne piste. Mais le vieux trappeur qu'était Mukoki eut vite fait de repérer jusqu'aux moindres buissons et, avec un gloussement de satisfaction, déclara qu'on était dans la bonne voie.

On marcha tout le jour, sauf une halte d'une heure pour le déjeuner et pour l'indispensable repos, Rod et Wabi admirant la sûreté avec laquelle le vieil Indien dirigeait les traîneaux.

Ses yeux étaient constamment en éveil. Parfois, il arrêtait les chiens et s'écartait, à droite ou à gauche. Il ne disait rien, et ni Rod ni Wabi ne soufflaient mot. Ils laissaient agir Mukoki, ainsi que le chasseur expérimenté qui ne fait ni geste ni bruit, tandis que son chien est occupé à flairer et à relever une piste indécise.

De temps à autre, eux aussi reconnaissaient, pour être passés auprès auparavant, quelque bouquet d'arbres, quelque rocher caractéristique qu'ils avaient déjà contourné, quelque ravin qu'ils avaient suivi.

Il arrivait même, là où l'ombre plus opaque avait entravé le dégel, que reparussent momentanément leurs anciens pas, signe certain que l'on suivait la bonne route.

Mais comment Mukoki parvenait-il, sans autre indice que ceux qui avaient pu se graver dans l'étonnante mémoire de ses prunelles, à relier entre eux tous ces points ? Wabi lui-même en était stupéfait.

Quant à Rod, il se demandait avec une croissante inquiétude comment, une fois livré à lui-même, il arriverait à se débrouiller et à se tirer d'affaire. Seule, la pensée de Minnetaki, qui l'appelait dans l'inconnu et tendait vers lui ses bras suppliants, Minnetaki qu'il fallait délivrer, empêchait son courage de faiblir.

On campa dès le coucher du soleil. Comme le soir précédent, une hutte de feuillage fut improvisée près d'un grand feu. Rod, Wabi et Mukoki veillèrent à tour de rôle sous la lune et les étoiles, jusqu'au lendemain matin.

Dans l'après-midi du second jour, Mukoki, qui toujours allait en tête en scrutant le terrain et jusqu'aux plus imperceptibles indices, poussa soudain un cri aigu.

— Hutte ! dit-il, en étendant le bras. Regardez !

Une expression de triomphe se peignait sur son visage.

C'était bien en effet l'ancien campement, la hutte encore intacte, faite de ramures de pins et de baumiers, sous laquelle, en s'en revenant à Wabinosh House, les trois hommes avaient dormi.

Wabi posa sa main frémissante sur le bras de Rod, qui n'était pas moins ému.

— C'est le moment ou jamais… Car à présent, Roderick, ton intervention sera décisive.

IV. L'homme aux pieds d'ours

Roderick Drew se sentait défaillir. Quelle responsabilité redoutable était désormais la sienne !

Quelle route avait-il suivie, le jour où il s'était séparé momentanément de ses compagnons, pour s'en aller à l'aventure, à la poursuite d'un gibier ?

Devant la hutte abandonnée s'étendait une large clairière ensoleillée, où la neige fraîche avait complètement fondu. Rien, aucune trace ne subsistait.

Et on lui disait :

— Va devant toi !

Les chiens, heureux de se reposer, s'étaient étalés sur la neige. Un silence angoissant régnait parmi les trois hommes. Roderick adressait au ciel une prière muette.

Il se souvenait bien d'avoir marché vers le sud, et c'est dans cette direction qu'un peu au hasard il s'avança, son fusil sous le bras, suivi, à quelque distance, par Wabi et par Mukoki, qui ne voulaient point le troubler.

Àson grand étonnement, il reconnut quelques buissons, qui lui parurent plus familiers que les autres. Six mois auparavant, il n'y aurait même pas prêté attention.

Mais, dans sa longue randonnée hivernale, au cours de la chasse aux loups, puis en quête de la mine d'or, il avait insensiblement parfait son acuité visuelle, mais d'une manière qui le laissait néanmoins perplexe et hésitant.

Il savait aussi qu'il était descendu dans une large vallée, qu'il repéra sans peine, dans son ensemble tout au moins, et il se remémorait en avoir remonté la pente opposée. Mais à quel point exactement ? Il n'aurait su le dire.

Il s'arrêta longuement, en interrogeant, de toutes ses prunelles, de tout son esprit, le paysage chaotique qui s'étendait devant lui.

Sa perplexité ne fit qu'augmenter. Il se retourna et vit, à une trentaine de pas derrière lui, Wabi et Mukoki, qui l'observaient. Son trouble s'en accrut davantage.

Le sentiment de son impuissance le submergea et les larmes de désespoir humectèrent ses yeux. Minnetaki était-elle donc à jamais perdue ?

Il serait demeuré là jusqu'à la nuit, aussi pétrifié qu'une statue, si, tout à coup, un éclair fulgurant traversant l'espace, n'était venu éblouir son regard.

La lueur éblouissante partait du versant opposé. Elle était émise par un énorme bloc de glace, placé en équilibre sur un rocher, où quelque avalanche, en un caprice étrange de la nature, l'avait déposé.

C'est ce bloc, aussi transparent et pur comme du cristal, qui, faisant la fonction d'un prisme, réfractait un rayon solaire et envoyait au jeune homme son message.

Roderick, en effet, se souvint aussitôt qu'il était passé près de ce bloc. Il pâlit de joie et, avec un cri étouffé, fonça de l'avant, aussi rapide qu'un chevreuil.

Ses compagnons, auxquels il n'avait même pas pris la peine d'expliquer ce qui advenait, et qui se demandaient s'il n'était pas devenu fou, pouvaient à peine le suivre avec les traîneaux, tandis qu'il dévalait dans la neige les pentes de la vallée, puis en remontait l'autre versant, les yeux toujours fixés sur le signal miraculeux.

Quand il fut auprès du bloc bleuâtre, il dut s'arrêter, hors d'haleine. Ce ne fut qu'au bout de quelques instants qu'il put, en quelques mots brefs, mettre au courant de cette intervention quasi divine Wabi et Mukoki.

Il tira fierté de leur enthousiasme et, dès qu'il eut retrouvé sa respiration, il reprit sa route vers la crête de la montagne.

Quand il l'atteignit, le soleil commençait à décliner sur le froid horizon. Mais, les sens en alerte et sûr de lui, les souvenirs affluèrent.

Dans d'autres circonstances, et n'eût été le tragique de la situation, Wabi et Mukoki se fussent divertis à voir le jeune Blanc

se baisser, se relever, regarder autour de lui, puis se baisser et se relever encore, et suivre la piste invisible avec l'assurance d'un vieux trappeur.

Et comme la nuit enténébrait le ciel, Roderick tomba pile sur une minuscule clairière, où des bûches à moitié consumées étaient celles-là même qu'il avait rencontrées ici même la semaine précédente. Celles qu'avaient laissées derrière eux les ravisseurs de Minnetaki !

Alors sa poitrine se gonfla d'espoir, son cœur battit à se rompre.

Les mêmes os, les mêmes débris de repas étaient éparpillés autour du foyer mort. Rod se repéra tout à fait.

Mais il chercha vainement sur le sol l'empreinte du pied menu qu'il y avait alors trouvée. Vainement, Mukoki, remuant la neige, chercha celles des hommes qui étaient passé là, avec leurs raquettes, celles aussi des traîneaux et des pattes des chiens. Un jour de dégel avait suffi pour tout effacer.

— Il faut passer la nuit ici, dit Wabi. Nous examinerons les lieux quand on verra clair…

En dépit de la joie délirante de Rod, qui battait des mains comme un enfant, le front de Wabi demeurait soucieux, et celui du vieil Indien ne l'était pas moins.

Une nuit encore ! pensaient-ils. Une nuit de perdue ! L'avance de plusieurs jours des Woongas était telle, à cette heure, qu'en admettant même que leur piste fût repérée, il devenait singulièrement improbable de les rejoindre en temps utile. À moins qu'un événement imprévu…

Les deux hommes évitèrent de communiquer leurs appréhensions à Roderick, et de l'attrister. Une hutte de bouleau fut construite, un feu allumé et, une fois de plus, la petite caravane s'endormit jusqu'au lendemain.

Ce fut Mukoki qui, plus résistant, monta la garde. Rod et Wabi, qui étaient à bout de force, dormaient si profondément qu'il n'eut pas le courage de les réveiller ni l'un ni l'autre pour la relève coutumière.

Le soleil était déjà levé lorsque les jeunes gens sortirent de la hutte, en s'étirant les membres. Et, tout de suite, ils eurent honte de leur mollesse. Mukoki n'était plus là.

Le vieil Indien n'avait point perdu son temps et, quand il reparut, au bout d'une bonne demi-heure, sa figure cuivrée exprimait une indubitable satisfaction.

— Eh bien ? demanda Wabi.

Mukoki étendit le bras dans la direction du nord-ouest.

— Ils sont partis par là…, gloussa-t-il.

Le vieux trappeur avait, par un juste raisonnement, conclu tout d'abord que les hors-la-loi avaient dû dans un premier temps se diriger vers le sud, qui s'était révélé pour eux sans issue, pour redresser leur marche vers le nord, afin d'aller se perdre aux solitudes inexplorées du Grand Désert Blanc.

Observant avec soin le terrain et les plissements du sol, Mukoki avait gagné un vallon, orienté vers le nord-ouest, et qu'il avait suivi.

Ce vallon était fort étroit, ses parois rocheuses escarpées et, en beaucoup d'endroits, le soleil n'y pénétrait qu'imparfaitement.

Bientôt le sagace Indien avait reconnu sans hésiter des traces de pas sur la neige, auxquelles avaient succédé des taches de sang, signe qu'il y avait des blessés parmi les Woongas.

Puis, à un tournant du vallon, où un gros cèdre étendait son ombre impénétrable, étaient apparues nettement cette fois, les empreintes de deux traîneaux, suivies de leurs chiens et d'une douzaine d'hommes.

Les yeux de Mukoki étincelaient d'une flamme brûlante, la flamme de la bataille.

Les deux traîneaux, expliqua-t-il, étaient sans aucun doute, ceux qui emmenaient Minnetaki à Kenogami House, avec son escorte, et que les Woongas avaient capturés, après avoir tué ceux qui les conduisaient.

Les chiens furent rapidement attelés et les trois hommes s'engagèrent avec eux dans le vallon.

Poussant l'attelage, à qui deux nuits de repos consécutives avaient rendu toute sa vigueur, ils dépassèrent les traces de sang relevées par Mukoki, puis, une heure après, en retrouvèrent d'autres plus larges et plus pressées.

Soudain, Mukoki, qui allait en tête, fit halte. Un cadavre, raidi par la gelée, était étendu en travers de la piste, la face sur la neige.

L'Indien alla vers le corps, le retourna, et il lui fut facile, ainsi qu'à Wabi, de reconnaître un des hommes de Wabinosh House. Il

avait dû être fait prisonnier, au cours de la lutte, et avait été emmené par les Woongas. Sans doute avait-il tenté de s'échapper. Peut-être aussi, était-il déjà gravement blessé et, pour s'en débarrasser, les Woongas l'avaient abattu d'un coup de hache. L'entaille terrible faite par l'acier dans son crâne, était béante.

Rod regardait, horrifié.

Wabi et Mukoki prirent le cadavre par les pieds et le tirèrent sur un des côtés de la piste, puis, en guise de tombe, le recouvrirent de neige. Après quoi, on se remit fébrilement en marche.

Le vallon, qui se continuait toujours et dont les pentes devenaient de plus en plus inaccessibles, était un guide sûr. À chaque instant, d'ailleurs, reparaissaient la piste des ravisseurs et celle de leurs traîneaux. Car le soleil qui était, en cette saison, encore bas sur l'horizon, ne descendait guère jusqu'au fond, très creux, du vallon.

Les taches rouges étaient toujours aussi nombreuses et, parallèlement, Mukoki remarqua les empreintes des patins des traîneaux étaient plus profondes ; elles atteignaient, à tout moment, les couches inférieures de la neige.

Les Woongas avaient dû, sans perdre de temps à les panser, charger leurs blessés sur les traîneaux, ce qui, nécessairement, en avait ralenti la marche.

— Bon… Bon cela…, grogna Mukoki à plusieurs reprises.

La journée, entrecoupée de très courts moments de repos, s'écoula ainsi.

La course était devenue aussi folle que celle qui avait eu lieu, trois jours avant, à la poursuite de Rod.

Comme la nuit commençait à assombrir le ciel, les trois chasseurs d'hommes tombèrent sur d'autres débris d'un feu de campement, près duquel deux huttes avaient été construites, avec des branches de cèdre.

Ici encore, les faits parlaient d'eux-mêmes. Il apparaissait évident que l'une d'elles, la plus spacieuse, avait été réservée à Woonga en personne, tandis que ses Indiens avaient occupé l'autre.

Vers cette hutte, de petits pas, menus, menus, s'étaient aussi dirigés, qui ne pouvaient être autres que ceux de Minnetaki. Rod et ses compagnons, comme lui, sentirent, à cette découverte, un frisson leur courir dans le corps.

Et plus intense encore fut leur émotion quand, à l'intérieur de la hutte, ils trouvèrent derechef de larges taches rouges, qui voisinaient avec des linges ensanglantés.

Était-ce Minnetaki qui était ainsi grièvement blessée ? Ou Woonga lui-même ?

Dans la seconde hutte, deux corps d'indiens étaient étendus. L'un d'eux était déjà froid. L'autre était tiède encore. Tous deux portaient des traces de coups de feu. Blessés dans la lutte qui avait eu lieu avec les hommes de Wabinosh House, ils étaient venus expirer là.

Tandis que Rod et Wabi les contemplaient avec une joie sauvage, Mukoki s'était rendu vers les débris du feu et en avait sou-

levé les cendres avec les mains. Une braise encore chaude y était enfouie.

Il grogna à nouveau :

— Bon… Très bon cela…

Rod et Wabi étaient venus le rejoindre. À la vue du tison sur lequel, gonflant ses joues parcheminées, soufflait Mukoki agenouillé pour en faire rejaillir les étincelles et allumer leur propre feu, les deux jeunes gens comprirent aussitôt qu'on se rapprochait de l'ennemi. Les hors-la-loi avaient eu leur marche entravée par les blessés. On les rattrapait donc.

Mais ils n'en demeuraient pas moins graves et angoissés car ils n'oubliaient pas les taches de sang.

Le repas du soir fut promptement cuit et absorbé, et les chiens harassés, dont les pattes recommençaient à saigner, ayant reçu double ration, il fut décidé que l'on continuerait à marcher une partie de la nuit.

Les traces, plus fraîches maintenant, des ravisseurs étaient nettement visibles, sous la lune oblique et sous les étoiles, et de nombreux milles purent encore être parcourus.

Deux heures de repos seulement furent prises, un peu avant l'aube, à l'abri d'un rocher qui formait avec un autre, sur lequel il s'appuyait, une cavité bien abritée.

Et quand le jour se leva, les empreintes, laissées derrière eux par les Woongas, étaient à ce point récentes que Mukoki, avec sa science infaillible de vieux trappeur, déclara sans hésiter :

— Eux passer ici, il y a quatre heures seulement !

L'heure décisive approchait.

Les trois hommes tinrent un bref conseil, à la suite duquel il fut décidé que les chiens et les deux traîneaux seraient momentanément laissés en arrière, sous l'abri du rocher, sorte d'ancienne tanière abandonnée, qui s'enfonçait assez profondément dans le sol pour les contenir et dissimuler. Les trois chasseurs, bien approvisionnés de munitions, continueraient seuls, avec une hâte qui, désormais, ne devait pas exclure la prudence.

Il était dix heures environ lorsque les trois hommes, qui avaient l'impression d'être sur les talons des Woongas, atteignirent l'extrémité de la vallée. Là, celle-ci, après s'être élargie, bifurquait en deux branches complètement divergentes.

Une surprise tant soit peu troublante les attendait. La piste bifurquait, elle aussi. Les Woongas s'étaient partagés en deux groupes. Un des traîneaux avait suivi la branche nord-est, tandis que l'autre avait pris la direction du nord-ouest. Sur lequel des deux traîneaux étaient Woonga et Minnetaki ?

Les trois compagnons s'interrogèrent mutuellement du regard. Rod, le premier, ne pouvant hésiter plus longtemps, s'engagea à tout hasard, sur la piste nord-est, afin de chercher quelque nouvel indice. Il n'avait pas parcouru cent yards qu'à l'aspect d'un groupe de buissons épineux qui bordait la droite de la piste, il s'arrêta brusquement, et un grand cri d'émotion, qu'il ne put contenir, s'échappa de ses lèvres.

ÀL'une des branches, qui faisaient saillie sur la piste, était accrochée une longue mèche tressée de cheveux noirs et soyeux, qui brillait sous le soleil.

Wabi et Mukoki, entendant le cri poussé par Rod, l'avaient aussitôt rejoint. Ils virent, comme lui, sans oser y toucher tout d'abord, la superbe tresse noire, et nul d'entre eux ne douta une seule seconde qu'elle n'appartînt à Minnetaki. Et ils frémissaient en songeant à son épaisseur.

Ce fut Mukoki qui tira la branche à lui et en fit doucement tomber la tresse brillante. Après quoi il poussa un long sifflement, signe chez lui du pire dégoût, le peu d'anglais qu'il savait étant incapable de l'exprimer.

Puis il prononça :

— Minnetaki sur l'autre traîneau !

Il montra la mèche à ses deux compagnons.

— Regardez… Cheveux coupés, pas arrachés par épines… Woonga les placer là pour tromper nous.

Et, sur-le-champ, il rebroussa chemin, pour s'engager sur l'autre piste. Rod et Wabi le suivirent.

Au bout d'un quart de mille, le vieux trappeur s'arrêta et, sans souffler mot (ce qui était suffisamment éloquent) désigna du doigt, tout contre le sillage du traîneau, l'empreinte d'un petit pied.

Àpartir de ce moment, l'empreinte du mocassin de Minnetaki apparut, à intervalles presque réguliers.

Il semblait bien que la jeune fille avait demandé à mettre pied à terre, afin de laisser derrière elle, pour ceux qui viendraient éventuellement la secourir, une trace indubitable de son passage.

Telle était du moins la pensée de Mukoki, et Wabi s'y ralliait entièrement.

Il n'en était point de même pour Rod. À mesure que l'on s'éloignait vers le nord-ouest, un malaise indéfinissable s'emparait de lui. Et si Mukoki se trompait ?

Sa confiance dans le jugement et dans la sagacité du vieil Indien était, d'ordinaire, absolue. Mais il ne pouvait s'empêcher de songer que si les Woongas avaient été capables de couper une mèche des cheveux de Minnetaki, pour la suspendre aux épines d'un buisson, ils pouvaient tout aussi bien lui avoir enlevé ses mocassins, pour en fabriquer des empreintes imaginaires.

Le coup de la mèche n'était-il pas lui-même une ruse, dans laquelle les hors-la-loi comptaient bien faire tomber leurs poursuivants ? Ceux-ci se croiraient très fins en refusant d'y croire, alors qu'en réalité ils ne feraient que s'enferrer, en s'engageant sur la piste opposée.

Un instinct secret, qu'il n'arrivait pas à se formuler à lui-même, mais qui, à chaque pas, s'imposait davantage à sa pensée, semblait avertir Rod. Une voix intérieure, étrangement impérieuse, lui criait :

« Minnetaki n'est pas ici ! »

Il n'osait cependant, de peur qu'on se moquât de lui, faire part de ses soupçons à ses deux compagnons, dont l'assurance le troublait.

Àla fin, cependant, n'y tenant plus, il se hasarda à dire avec quelque embarras :

— Écoute, Wabi, je retourne sur mes pas et vais suivre l'autre piste. Si je ne trouve rien au bout d'une heure, je reviendrai vous rejoindre.

Wabi tenta de le dissuader, lui représentant le danger qu'il y avait, pour leur faible troupe, à se couper en deux tronçons. Mukoki, pris à témoin par Wabi, se contenta, pour toute réponse, d'un geste vague.

Rod tint bon et, revenant en arrière, à toute vitesse, il se retrouva à l'énigmatique bifurcation.

Là, il emboîta la piste nord-est et, le cœur battant, repassa devant le buisson où il avait découvert la tresse soyeuse.

Cela le conforta dans son intuition et il fila droit devant lui.

Au bout d'une heure, il n'avait rien découvert d'intéressant. La piste continuait à fuir dans la neige. Il ne s'arrêta point cependant, ni ne revint sur ses pas.

Quel était donc ce quelque chose d'inconnu, qui, dans le tréfonds de son âme, continuait à le pousser en avant ? Et, plus il allait, plus il se persuadait qu'il était dans la bonne voie, que Wabi et Mukoki faisaient fausse route. C'était comme un invincible aimant qui l'attirait. Quoiqu'il ne fût pas superstitieux, il en était tout bouleversé.

Une seconde heure passa.

Le pays devenait de plus en plus âpre et sauvage. Ce n'étaient que crêtes rocheuses déchiquetées, crevasses et ravins où devaient, au printemps, se précipiter en écumant maints torrents.

Instinctivement, Rod avait ralenti son allure. Il tenait sous le bras son fusil, prêt à tirer. À chaque instant, d'énormes rochers, placés en travers de la piste, qui les avait contournés, semblaient posés là tout exprès, pour faciliter quelque embuscade.

Comme il venait de dépasser l'un d'eux, aussi gros qu'une maison, le jeune homme sentit son sang se glacer dans ses veines. Pour la seconde fois, un cadavre était jeté au beau milieu de la piste.

C'était un Indien. Il était étendu sur la neige, les bras ouverts, la figure tordue par l'agonie. Il avait dans le dos, entre les deux épaules, une large blessure faite par un coutelas, et la neige l'entourait était, sous le soleil, empourprée d'un sang frais. Il n'y avait pas trace de lutte et la mort ne devait pas remonter à plus d'une heure.

Rod demeura quelques instants à contempler ce spectacle d'horreur. Qui avait tué cet homme ? Était-ce Minnetaki, qui avait ainsi frappé dans le dos un de ses ravisseurs ? Puis, sans s'attarder plus longtemps, il reprit sa course, tout en redoublant de prudence.

La piste du traîneau continuait sur un terrain tellement accidenté qu'il en semblait presque impraticable.

Il avait certainement fallu toute l'habileté du conducteur pour pouvoir s'y frayer un passage.

Soudain Rod, qui continuait à observer le sol avec attention, fit halte. La piste d'un grand ours, dont les larges pattes étaient fortement empreintes sur la neige, coupait celle du traîneau.

Roderick ne douta point que la bête, réveillée de son sommeil hivernal par la tiédeur du soleil, n'eût profité du beau temps précoce pour s'aventurer un peu hors de son repaire.

Poussé par une curiosité, et avec toutes les précautions nécessaires, il suivit pendant une cinquantaine de mètres la trace du plantigrade.

Elle descendait vers l'amorce d'un étroit ravin, que ne tardait pas à obstruer complètement un de ces vastes blocs erratiques, semés là par quelque cataclysme préhistorique, et semblable à ceux dont il avait déjà, sur sa route, rencontré tant de spécimens.

Ici, sans doute, l'ours avait sa tanière dans une fissure du rocher, où il s'était faufilé.

Rod continuait également à avancer et, à son grand étonnement, il s'aperçut que la fissure traversait le rocher de part en part, pour donner accès à la suite du ravin.

Celui-ci, qu'écrasaient, à droite et à gauche, deux murs de falaises taillées à pic, et qui par moments se rejoignaient presque, rappelait par son aspect, quoique en plus petit, le fameux ravin où Rod et Wabi avaient, dans le passé, vécu tant d'heures angoissantes, celui qui, avait déclaré Rod, enfermait le secret de la mystérieuse mine d'or.

Roderick suivit durant encore une centaine de mètres le couloir rocheux affreusement sinistre, et il se préparait à revenir en arrière, quand cessèrent brusquement les empreintes des pattes de l'ours.

C'étaient des pas d'homme qui les remplaçaient !

V. Corps à corps avec Woonga

La stupéfaction de Roderick était à son comble.

Il lui fallut plusieurs minutes pour rassembler ses idées. Plus que jamais, il sentait qu'il avait besoin de tout son calme.

L'ours, évidemment, n'était pas un ours, mais un homme. Plus tard, il éclaircirait à loisir cette énigme. Mais cet homme n'était-il point, justement, celui qui avait capturé Minnetaki, puis l'avait entraînée avec lui dans cette Thébaïde désertique et solitaire ?

Rod avait l'impression de toucher au but.

La marche, dans l'étranglement de ce boyau rocheux, au sol inégal, était périlleuse. Rod, toutefois, n'avait qu'à suivre la trace de l'homme-ours, qui semblait fort à son aise dans son repaire et y avait, sans hésiter, trouvé partout les meilleurs passages.

Àun endroit, un arbre écroulé d'une des falaises latérales, où il s'était longtemps accroché à quelque anfractuosité du roc, était tombé en travers du ravin, qu'il obstruait. L'homme avait franchi l'obstacle, balayant en partie la neige sur son passage, et, un peu sur le côté, là où la blanche couche était, sur le tronc de l'arbre, demeurée intacte, une main humaine s'était appuyée.

Rod en demeura comme halluciné. Les cinq doigts avaient laissé leur empreinte avec une netteté saisissante. Ils étaient longs et minces, et la paume de la main étroite. Ce ne pouvait être qu'une main de femme, la main de Minnetaki. L'homme-ours, qui jusque-là avait porté dans ses bras la jeune fille, avait visiblement déposé son fardeau pour franchir l'obstacle, et Minnetaki l'avait suivi.

Au-delà, elle avait maintenant continué à marcher. Ses petits pieds, après avoir été dépouillés de leurs mocassins destinés, comme Rod l'avait deviné, à imprimer sur l'autre piste de fausses empreintes, avaient été, semblait-il, pour les protéger du froid et les empêcher de geler, enveloppés grossièrement dans des morceaux de fourrures. D'où l'aspect irrégulier qu'offrait leur empreinte, qui, pour l'œil le moins exercé, ne se différenciait pas moins de celle des pieds de l'homme-ours.

Rod comprit qu'il allait avant peu risquer sa vie pour la sœur de Wabi. Était-ce dans une embuscade, ou dans un corps à corps qu'il aurait à affronter son ennemi ? Quel que dût être le mode de combat, il était résolu à le risquer, à le risquer seul.

Il passa en revue tous les éléments de son fusil, sortit de sa gaine son gros revolver, s'assura que son couteau de chasse glissait bien dans son fourreau.

Il marcha durant encore un mille environ. Puis il lui sembla ouïr un son confus, qu'il ne pouvait préciser, mais dont la source ne devait pas être éloignée. Il s'arrêta et écouta, en étouffant sa respiration. Mais il n'entendit plus rien. Un renard peut-être, ou un oiseau, avait fait rouler quelque pierre.

Il reprit sa marche, lentement, l'œil et l'oreille aux aguets.

Quelques minutes plus tard, il s'arrêta encore. Il y avait, flottant dans l'air, une faible et suspecte odeur.

Une bouffée de vent la précisa. C'était bien l'âcre odeur d'une fumée, mêlée au résineux et odorant parfum du cèdre pétillant. Un feu brûlait sûrement à proximité, à une simple portée de fusil, peut-être.

Rod, silencieux comme une ombre, contourna un bloc de rocher qui lui bouchait la vue. Sa résolution était prise. Le vent était pour lui et, s'il pouvait surprendre son ennemi, il l'abattrait comme un chien, d'un coup de fusil. Ni avertissement ni pourparlers, surtout pas de quartier.

Pouce par pouce, son fusil à l'épaule, il déboucha de l'abri du rocher et son champ visuel s'élargit soudain.

Àvingt pas de lui, parmi les éboulis entassés où se terminait le ravin, s'élevait une cabane de bûches, du toit de laquelle montait, fantomatique, une spirale de fumée.

Roderick s'aplatit tel un loup derrière une touffe de buissons, son doigt, qui tremblait malgré lui, posé sur la détente de son fusil, et il observa. Si le hors-la-loi était dans la cabane, il l'attendrait là, aussi longtemps qu'il faudrait.

Rien ne parut, rien ne vint jusqu'à lui qu'un faible sanglot, qui semblait issu de la porte ouverte de la cabane.

Ce sanglot le fit tressaillir jusqu'au fond de l'âme et, risquant le tout pour le tout, il s'élança jusqu'à la cabane, d'un bond désespéré.

Sur le sol y était accroupie Minnetaki, ses admirables cheveux noirs retombant, dénoués, autour d'elle, sur ses épaules et sur ses genoux. Elle était pâle comme un linge, et fixait étrangement du regard le jeune homme qui, telle une apparition surnaturelle, surgissait devant elle.

Elle était seule, ou du moins il le semblait. En un instant, Rod se trouva agenouillé près de la douce sœur de Wabi. Il avait oublié toute prudence.

Un cri terrible de Minnetaki le fit se tourner, à demi relevé, vers la porte de la cabane.

Debout, prêt à sauter sur lui, se tenait l'homme le plus effrayant qu'il eût jamais vu.

En un bref éclair, Rod aperçut l'énorme carrure d'un Indien, sa face atroce, la lueur d'un couteau levé.

En de semblables circonstances, l'acte salvateur est instinctif chez la créature humaine. Les gestes nécessaires se déclenchent d'eux-mêmes, comme si la vie, qui ne tient plus qu'à un fil, trouvait en soi, sans passer par un tardif raisonnement de la pensée, sa suprême ressource.

Rod, ainsi, ne pensa, ni ne raisonna. Instantanément, et sans savoir pourquoi, il se jeta la face contre terre. Cela le sauva.

Avec un cri guttural, l'Indien s'était élancé sur lui, en frappant de son couteau. Il ne trouva que le vide et, dans son élan, trébuchant sur le corps du jeune homme, il chut à côté de lui.

Après sa rude expérience du Wild, Roderick était devenu aussi souple que le chat sauvage. Ses muscles avaient durci comme l'acier. D'une seule détente, il bondit sur son ennemi, élevant son propre couteau au-dessus de la poitrine du Woonga.

Mais non moins vif était le Woonga. Il détourna prestement le coup qui lui était destiné, et qui alla frapper la terre avec force.

La seconde d'après, de son bras libre, il entourait le cou de Rod, et tous deux demeurèrent un instant plaqués dans une farouche étreinte.

De la même main qui tenait son couteau, Roderick maintenait celle de l'Indien, pareillement armée, et qui agissait de même. Aucun d'eux ne pouvait lâcher, pour frapper, la main ennemie, sans donner en même temps à son adversaire un dangereux et peut-être fatal avantage.

Voilà ce que se disait Rod, en ces courts instants où la bataille était suspendue. Mais il n'ignorait pas que le Woonga était le plus fort. Dès qu'il serait contraint de relâcher un peu de son étreinte, le coutelas de son ennemi plongerait dans sa poitrine.

Comme le jeune homme tournait légèrement sa tête vers son revolver, qu'il ne pouvait atteindre, il aperçut près de lui Minnetaki, qui s'était levée. Alors seulement, il vit que les mains de la jeune fille étaient liées derrière son dos.

Elle regardait, angoissée, les deux combattants, et tentait de réfléchir à la manière dont, paralysée des mains comme elle l'était, elle pourrait bien porter secours à son ami.

Soudain, poussant un grand cri, elle bondit, les pieds joints, sur le bras étendu du Woonga, en l'écrasant de tout son poids.

— Vite, Rod ! cria-t-elle. Vite ! Frappez ! Frappez-le !

Déjà l'Indien, par une suprême contraction de ses muscles, dégageait avec un hurlement son bras et sa main, un moment immobilisés. Mais, plus rapide encore, Rod avait frappé, enfonçant sa lame jusqu'au manche dans la poitrine de son ennemi.

Le coup pénétra dans la chair avec un bruit sourd et l'Indien lâcha son coutelas, non sans qu'il en eût, auparavant, déchiré le flanc de Rod.

Le jeune homme jeta un cri aigu, à la fois de triomphe et de douleur, et, par un énergique effort, se releva en chancelant. Puis il tira de la poitrine du vaincu son arme ensanglantée, s'en servit pour couper les liens qui attachaient les mains de Minnetaki et, pris de faiblesse, retomba sur le sol.

Les tempes lui battaient et il sentait chavirer sa tête. Mais il sentait aussi que deux bras frais et doux lui entouraient le cou, et il entendait une voix connue, qui semblait venir de très loin, l'appeler par son nom. Finalement, il perdit tout à fait connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, la main de Minnetaki lui caressait le visage. Il vit, penchée sur lui, la figure de la jeune fille. Par la porte entrouverte de la cabane, il apercevait, dehors, la neige blanche qui étincelait au soleil.

— Rod… disait Minnetaki.

Et sa voix était plutôt un murmure, qui tremblait d'inquiétude et de joie.

Roderick leva faiblement une main, dont il toucha la pâle figure inclinée. Il soupira :

— Je suis bien heureux de vous revoir, Minnetaki…

La jeune fille tendit à ses lèvres une tasse d'eau froide.

— Il ne faut pas, dit-elle, ses yeux brillant comme deux étoiles, que vous bougiez. Votre blessure n'est pas trop grave, du moins je l'espère, et je l'ai pansée de mon mieux. Mais ne remuez point, surtout, ou le sang se remettrait à couler.

— Laissez-moi vous dire, cependant, insista Rod, quel fut mon chagrin quand je dus quitter Wabinosh House sans vous avoir re-

vue… Puis mon angoisse quand j'appris votre enlèvement… Maintenant, je vous ai retrouvée… Tout le reste n'est rien…

— Chut ! Chut ! Chut !

Et Minnetaki posa sa main sur la bouche de Rod.

— Je suis non moins curieuse de savoir comment vous êtes ici et comment vous m'avez délivrée. Mais je ne vous le demande pas… en ce moment du moins. Ne vous fatiguez pas à parler, je vous en prie !

Roderick remarqua qu'à sa vue les yeux de Minnetaki se détournaient, non sans quelque trouble ; lui-même détourna la tête. Dans ce mouvement, sa vue tomba sur une masse confuse, étendue sur le sol de la cabane, et que recouvrait une couverture de fourrure.

Il eut un frémissement et sentit que la main de Minnetaki tremblait dans la sienne.

— C'est Woonga, murmura-t-elle, Woonga lui-même, et il est mort.

VI. Rod en péril

En dépit de sa faiblesse, Rod eut un sursaut.

Ainsi le chef redoutable, le vieil ennemi de Wabinosh House, était mort ! Et c'était lui, Roderick Drew, lui qui l'avait tué !

Malgré la souffrance à laquelle il était en proie, et la fièvre qui redoublait, le jeune homme sourit, empli d'un légitime orgueil.

— Combien je suis heureux, Minnetaki… heureux d'avoir…

Avant qu'il n'eût achevé sa phrase, deux nouveaux venus, qui s'étaient approchés d'un pas furtif, faisaient leur entrée dans la cabane. C'étaient Wabi et Mukoki, qui, ne voyant pas reparaître Rod, étaient revenus sur leurs pas à sa recherche. L'émotion, du coup, fut si forte que Rod eut une syncope et perdit complètement connaissance.

Au bout d'une demi-heure, lorsqu'il revint à lui, il lui sembla qu'un temps infini s'était écoulé entre le présent et le drame terrible où il venait d'être acteur. Tandis que Minnetaki lui caressait le visage et les cheveux, comme une mère qui calme et endort son enfant, Mukoki, le vieux trappeur, était à ses pieds, accroupi comme un lynx, le fixant de ses yeux noirs, luisants comme des braises.

Il y avait, dans l'expression de ce regard, une étrange fascination. Rod l'avait déjà vu luire, lorsque que le vieil Indien craignait qu'un malheur ne fût arrivé à ceux qu'il chérissait. Et Roderick comprit qu'entre l'ancien sauvage et lui un lien existait, plus solide et plus profond que celui d'une simple camaraderie.

Il en fut tout remué et articula péniblement :

— Ohé ! Muki !

Àsa voix, Mukoki rampa en silence à ses côtés, et lui prit les mains, tout tremblant, une grimace de joie sur sa rude figure.

— Vous avoir raison… disait-il au jeune homme. Et moi, grand sot, avoir tort… Vous sauver Minnetaki et tuer Woonga… Vous brave, très brave, énormément brave !

Quant à Wabi, c'est à peine si Minnetaki, par des « Chut ! » répétés, parvenait à contenir l'expression de son enthousiasme.

Elle ne put, pourtant, l'empêcher de s'écrier, avec des larmes dans les yeux :

— Rod, tu es un héros ! Un héros, tout simplement ! Que Dieu te garde à jamais !

Tandis que Minnetaki bordait Roderick dans ses fourrures, lui soulevait délicatement la tête et tendait derechef un peu d'eau froide à ses lèvres brûlantes, Wabi et Mukoki, après avoir tiré dehors le corps de Woonga, s'en allèrent chercher les traîneaux et les chiens.

Àson retour, le vieil Indien entreprit de panser avec soin la blessure du jeune homme, qui était profonde et le faisait de plus en plus souffrir. Il fut décidé que, dès le lendemain, Rod serait couché sur un des traîneaux et que la petite troupe regagnerait, le plus rapidement possible, Wabinosh House, où le blessé pourrait recevoir les soins d'un médecin et d'un chirurgien.

Puis, tandis qu'un feu joyeux, de sapin et de peuplier, flambait dans la cheminée en pierres sèches de la cabane, Minnetaki conta brièvement les diverses péripéties de son enlèvement, et le guet-apens dont elle et son escorte avaient été victimes.

Si tous ses défenseurs, sauf un, celui-là même qui avait été porter la tragique nouvelle à Wabinosh House, et y expirer, étaient restés sur le terrain, les pertes de l'ennemi n'avaient pas été moins cruelles.

Woonga, en personne, avait reçu à la cuisse un coup de feu, qui avait déclenché une abondante hémorragie. D'où les taches

de sang, répandues tout le long de sa piste. Il avait été contraint, pour laisser se fermer sa plaie et donner aussi quelque repos à ses hommes, qui étaient plus ou moins grièvement blessés, de s'arrêter, trois jours durant, sous la hutte rencontrée en cours de route par ses trois poursuivants. Ce n'est qu'à cette unique circonstance que ceux-ci avaient dû de pouvoir rejoindre les fuyards.

Il ne faisait pas doute que le sang, ainsi perdu par le sauvage, avait contribué à l'affaiblir sensiblement et que cela seul avait permis à Rod de lutter victorieusement contre le terrible colosse.

Rod demanda pourquoi l'Indien, trouvé mort sur la piste, un couteau dans le dos, avait été tué, et par qui ?

Minnetaki répondit qu'une discussion violente s'était à un certain moment élevée entre les deux hommes. Et c'était Woonga qui, tandis que l'autre Indien lui tournait le dos, l'avait tué.

Rod s'informa encore du mystère des pattes de l'ours empreintes dans la neige.

Minnetaki ne put s'empêcher de rire en expliquant que Woonga avait, à l'entrée du ravin, en quittant la piste suivie par les traîneaux et par le reste de ses hommes, enfilé ses mocassins dans des pieds d'ours, préparés à cet effet, persuadé que ces empreintes ne le trahiraient pas.

Il avait à partir de cet endroit pris la jeune fille dans ses bras, et l'avait reposé à terre, après lui avoir lié les mains au préalable et avoir abandonné son grossier stratagème pour se mettre à marcher de façon normale.

Mukoki s'esclaffa et battit des mains à l'adresse de Rod.

— Lui pas bête ! Lui avoir quand même suivi l'ours !

La conversation se poursuivit tard dans la soirée, tandis que la flamme du foyer faisait danser les ombres sur les murs de la cabane de bûches. À son tour, Wabi conta à sa petite sœur par quelles angoisses leurs parents et lui étaient passés, comment Rod avait été rejoint sur la route de la civilisation, comment, grâce à ce dernier, elle avait été retrouvée.

Il lui raconta encore quelques-unes des aventures qui lui étaient advenues, en compagnie de Rod et de Mukoki, au cours de l'hiver écoulé, dans la grande expédition du trio à la chasse des scalps de loups et des fourrures. Il lui décrivit la vieille cabane abandonnée, où les squelettes de deux hommes, qui s'étaient jadis entre-tués, leur avaient livré le secret d'une lointaine mine d'or, à la recherche de laquelle une expédition nouvelle avait été projetée pour le printemps prochain.

Et Minnetaki, à son tour, frémit d'émotion à la pensée de l'or mystérieux.

Roderick était assoupi depuis longtemps, mais ses compagnons et la jeune fille devisaient toujours autour de la flamme déclinante.

Le sort semblait plus clément. Ils rallieraient sous peu Wabinosh House et remettraient Minnetaki, saine et sauve, à son père et à sa mère.

Dès le lendemain…

Mais, le lendemain, il apparut, hélas ! que l'état de Rod avait au cours de la nuit gravement empiré. Le couteau de l'Indien avait pénétré dans l'aine, et qui sait si quelque organe vital

n'avait pas été atteint ? Peut-être y avait-il aussi, dans la fièvre intense qui dévorait le jeune Blanc, une part due au surmenage physique et à l'épuisement des derniers jours, ainsi qu'à leurs rudes émotions successives.

Toujours est-il que Roderick était en proie à une sorte de prostration, dont il était impossible de le tirer. Il fut, avec mille précautions, chargé sur l'un des traîneaux et ce fut en ce piteux état que, sous les yeux humides de larmes de Minnetaki, il fut ramené à Wabinosh House.

Des jours et des nuits de délire suivirent, où la mort parut bien près de s'abattre sur Roderick Drew. Sans cesse il rêvait qu'il brûlait et rôtissait dans un brasier dévorant. Et toujours, lorsqu'il rouvrait les yeux et revenait momentanément à lui, il apercevait, penché sur le sien, le visage délicat de Minnetaki, qui sans cesse lui rafraîchissait le front avec des compresses d'eau froide.

La blessure, cependant, avait tendance à s'améliorer, car la vie est solidement ancrée dans un jeune corps. L'inflammation diminua et, au bout d'un mois, Rod fut déclaré hors de danger.

Un autre mois fut nécessaire à sa convalescence, au cours duquel Minnetaki vint, un jour, annoncer au jeune homme qu'une grande surprise l'attendait.

Sa mère, M Drew, était arrivée. Un traîneau spécial avait été la quérir à Detroit et l'avait amenée près de son fils.

La question de la mine d'or commençait à revenir sur le tapis, dans les entretiens de Rod et de Wabi. La saison avait été bonne et l'instant propice pour se mettre en route.

Comme il causait, un après-midi, avec Minnetaki, Rod demanda à la jeune fille si elle ne voudrait pas, elle aussi, prendre part à l'expédition.

Et, comme les yeux de Minnetaki étincelaient à cette proposition :

— Demandez l'autorisation de vos parents, dit-il. Employez à cela toutes vos séductions ! Faites intervenir votre frère…

Mais Minnetaki, redevenue soudain sérieuse, secoua la tête.

— Mon père et ma mère n'y consentiront jamais. Oui, certes, je serais heureuse, très heureuse, de vous accompagner… Et, comme vous, je chasserais l'ours, le loup, l'élan et le caribou. Comme vous je chercherais l'or brillant… Mais, mettez-vous un instant à la place de mes parents. Vous savez combien ils m'aiment et quelles angoisses, à mon sujet, ont été les leurs. Tout cela est trop récent encore. Si la mort de Woonga à sans doute découragé ses partisans, qui ont disparu comme par enchantement de toute la région, combien d'autres dangers, dans une aussi aventureuse randonnée, peuvent me menacer !

« Personnellement, je ne les crains pas. Mais mon père et ma mère ne seraient pas de cet avis. Mon devoir est de ne point leur faire ce chagrin, de ne pas leur donner tout au moins ce souci. Je demeurerai auprès d'eux et tiendrai, en même temps, compagnie à votre mère, qui m'aime déjà comme si j'étais sa propre fille… Partez, et que la chance soit avec vous !

VII. Sous la glace du lac Nipigon

Le soleil, maintenant, se levait plus tôt chaque matin, les jours étaient plus longs et l'air plus tiède.

Sous les effluves printanières montait le doux parfum de la terre bourgeonnante. La forêt profonde, pleine d'invisible vie, s'éveillait avec mille bruits, de son long sommeil dans son lit de neige.

Partout les oiseaux-des-élans gazouillaient dans les buissons, leur chant d'amour, ou flirtaient par couples, en volant dans l'air.

Les geais et les corbeaux s'ébrouaient. Les oiseaux-de-la-neige, lueurs tachetées, blanches et noires, qui partout voletaient, étincelant au soleil comme autant de pierres précieuses, commençaient à émigrer vers le nord. Puis ils disparurent complètement avec la dernière, neige.

Les bourgeons des peupliers, gros comme des pois, étaient gorgés de sève et éclataient les uns après les autres, pour le grand régal des perdrix.

C'est l'heure où la maman ourse sort de sa caverne hivernale, accompagnée de ses petits oursons, nés depuis deux mois déjà, et leur enseigne comment courber vers eux les jeunes arbres, afin d'en atteindre les tendres pousses nouvelles.

L'heure où les élans descendent des hautes crêtes montagneuses, où ils ont été sagement chercher un refuge, pourchassés par les loups acharnés à dévorer ceux d'entre eux qui étaient malades ou affaiblis par l'âge.

La glace mourante craquait et s'effritait sur le sol terrestre comme sur les lacs, sur les rochers comme sur les arbres. Chaque nuit, la lueur froide et pâlissante de l'aurore boréale se retirait peu à peu vers le pôle, dans sa gloire évanouie. Le plus grand calme régnait à Wabinosh House, qu'avaient déserté les soldats envoyés par le gouvernement canadien pour la défense de la factorerie.

Le départ des chasseurs d'or eut lieu un matin d'avril. Rod, Wabi et Mukoki avaient, la veille au soir, terminé leurs préparatifs après avoir jeté à leur équipement respectif un dernier coup d'œil. Rien n'avait été oublié et, vingt fois dans la nuit, Rod, que l'idée de cette nouvelle et passionnante randonnée dans l'extrême Northland empêchait de dormir, avait serré nerveusement dans sa main l'écorce de bouleau qui devait les conduire.

Les étoiles brillaient encore dans ciel que tout le monde, dans la factorerie, était debout. On s'était réuni dans la grande salle à manger, où tous les « factors », depuis deux siècles, prenaient leurs repas.

Un déjeuner d'adieu avait été préparé, à l'intention de ceux qui partaient, pour des semaines, voire des mois. Une inévitable tristesse planait sur l'assemblée, et le factor, affectant une bruyante gaieté, s'efforçant de dissiper le chagrin des femmes.

M Drew et la mère de Minnetaki, l'ancienne princesse indienne, cachaient leur trouble de leur mieux. Mais les yeux rouges de Minnetaki laissaient voir à tous qu'elle avait pleuré.

Ce fut pour Rod, qui avait bien envie d'en faire autant, un grand soulagement lorsque, le déjeuner terminé, on sortit dans l'air frais du matin.

— Courons notre chance ! Elle sera avec nous quand nous contournerons le lac aujourd'hui. En coupant, c'est un jour entier de gagné. Nous serons à terre dans l'après-midi.

Mukoki fit entendre un grognement qui pouvait être aussi bien une désapprobation qu'un acquiescement. Quant à Rod, il ne vit pas sans un peu d'effroi la frêle embarcation s'élancer hardiment sur l'immense et clapoteuse surface liquide.

Le battement régulier des pagaies emportait la pirogue à une vitesse de quatre milles à l'heure et, quand le jour se fut complètement levé, le rivage boisé de Wabinosh House n'était déjà plus qu'une ligne brumeuse.

Le soleil s'était levé, chaud et splendide, sur le lac étincelant, chassant le froid de l'atmosphère, où la brise apportait la senteur des forêts lointaines. Rod en fut tout à fait rassuré.

Il pagayait joyeusement, de toute la vigueur de ses jeunes muscles. Wabi sifflait et chantait, entremêlant à ses chansons des couplets indiens. Rod joignit sa voix à la sienne, pour entonner Yankee Doodle et The Star Spangled Banner. Le taciturne Mukoki lui-même élevait de temps à autre la voix, pour bien montrer qu'il partageait la gaieté de ses deux compagnons.

Quel attirant et merveilleux roman, en effet, les deux jeunes gens ne s'apprêtaient-ils pas à vivre ? Le Nord infini, désertique et silencieux, avec son mystère inviolé, s'ouvrait devant eux. Le vent leur apportait son appel. Et, par-dessus tout, la fortune était peut-être pour eux au bout de l'aventure. Comment, dans ces conditions, auraient-ils pu être tristes ?

De grandes bandes de canards sauvages, au plumage noir et au bec bleu, animaient les eaux du lac. Ils s'envolaient en sifflant sur le passage de la pirogue, et c'eût été, pour Rod et pour Wabi, une partie de plaisir de les abattre par dizaines. Mais, au bout d'une demi-douzaine de coups, Mukoki intervint :

— Nous pas perdre coups de fusil sur canards, conseilla-t-il. Nous avoir ensuite beaucoup besoin de munitions.

Àmidi, ils cessèrent de pagayer pendant une bonne heure, et les trois compagnons absorbèrent le copieux repas qui leur avait été préparé à Wabinosh House. Puis, avec des forces renouvelées, ils poussèrent de l'avant.

La rive opposée du lac vers laquelle ils allaient devenait nettement visible, et leur regard y cherchait l'embouchure du fleuve Ombakika qui, alors gelé au début de l'hiver, avait été le point de départ de leur première randonnée.

Soudain, l'attention de Wabi fut attirée par une longue bande blanche qui, dans cette direction, semblait border le rivage et le précédait.

— Cela semble bouger, dit-il au bout d'un instant, en se tournant vers Mukoki. Serait-ce… Serait-ce vraiment…

— Quoi donc ? interrogea Rod.

— … Des cygnes ?

— Des cygnes ! s'exclama Rod. Ils seraient assez nombreux pour couvrir une pareille surface ?

— Cela se voit, répondit Wabi. Ils sont parfois des milliers.

— Oui, appuya Mukoki. Plus nombreux alors que vous pouvoir en compter en vingt mille ans…

Puis, au bout d'un instant, il ajouta :

— Aujourd'hui, pas cygnes. Glace !

Il semblait peu ravi de sa découverte et la figure de Wabi se plissa pareillement d'une vive inquiétude.

Rod ne tarda pas à en saisir le motif quand, une demi-heure après, la pirogue vint se heurter à une sorte de banquise qui s'étendait de droite et de gauche, à perte de vue, et qui barrait complètement, à un quart de mille en avant, l'accès du rivage.

Force fut bien de s'arrêter. Wabi semblait consterné.

— Allons-nous traverser cette glace ? demanda Rod,

— Certainement…, répondit Wabi. Quand nous le pourrons ! Demain ou après-demain…

— Tu crois cela impossible ?

— Impossible. Ou à peu près.

La pirogue longea le bord de la banquise. Mukoki, de sa pagaie, tentait de se rendre compte de l'épaisseur et de la solidité de la couche glacée.

Sur une largeur de plusieurs pieds, la glace était friable et se brisait au moindre choc. Ensuite, elle paraissait plus ferme.

— Il me semble, fit Rod, que si nous parvenions à pratiquer dans la glace molle une ouverture suffisante pour livrer passage à

notre pirogue, nous pourrions facilement aborder à la glace dure, puis gagner à pied le rivage.

Wabi avait déjà saisi une hache.

— Je suis d'accord, dit-il. Allons-y !

Mukoki ne semblait pas aussi convaincu du succès de l'entreprise et secouait la tête.

La première glace fut donc brisée à coups de hache et la frêle embarcation s'engagea dans l'étroit chenal qui lui était ouvert.

Dès que l'on fut parvenu à la glace dure, Wabi y sauta, avec précaution, de l'avant de la pirogue.

Puis il s'écria, triomphalement :

— Et voilà ! À toi Rod… Fais attention de ne point tomber à l'eau…

En un instant, Roderick l'eut rejoint.

Ce qui se passa ensuite fut comme un bref et terrible cauchemar. Un léger craquement de la glace se fit d'abord entendre sous les pieds des deux jeunes gens. Et Wabi se mit à rire de la mine effarée de son ami.

— Ce n'est rien, dit-il. Ça s'est arrêté de bouger…

Mais la glace molle n'avait pas été assez profondément entamée. Wabi avait à peine achevé, qu'avec un bruit de tonnerre un énorme bloc s'effondra sous eux, et ils culbutèrent dans l'eau sombre du lac.

Durant un centième de seconde, Rod aperçut le visage horrifié de son ami, qui coulait avec lui. Il entendit le cri aigu de Mukoki. Puis il ne vit ni ne perçut plus rien, et il comprit que l'eau froide où il se débattait venait de l'engloutir.

Farouchement, il lança ses bras et ses jambes en un effort désespéré pour remonter à la surface. Et il songea, non sans terreur, à la nappe de glace qui s'étendait au-dessus de lui.

Dans quel sens devait-il nager pour trouver une issue ? Il ouvrit un instant les yeux. Mais il ne vit que du noir autour de lui. Il entrouvrit machinalement la bouche, pour respirer. Mais il dut la refermer aussitôt, en sentant l'eau y pénétrer.

Les secondes étaient des siècles. En quelques brasses, il remonta. Mais il se heurta la tête à quelque chose de dur. La glace était sur lui. Il était emmuré dans une prison sans issue !

Il redescendit un peu, puis se remit à nager en aveugle, à tout hasard. La respiration commençait à lui manquer. Il allait falloir rouvrir la bouche…

Sa dernière sensation fut qu'il essayait de crier pour appeler à l'aide, et que l'eau se précipitait en gargouillant dans son gosier.

Il ne vit pas le long bras qui, dans l'eau, descendait vers lui pour l'empoigner. Il ne sentit pas la main robuste qui, parmi les bulles d'air, le ramenait à la surface. Il sentit seulement, quelque temps après, qu'on le frictionnait énergiquement, qu'on le tapotait avec les poings, puis qu'on le roulait, comme s'il était devenu le joujou d'un ours.

Il rouvrit les yeux et vit, penchés sur lui, Wabi ruisselant et Mukoki.

— Vous l'échapper belle ! prononça Mukoki. Gagner maintenant le rivage au plus vite…

La glace, heureusement, était devenue plus ferme.

La pirogue fut halée jusque-là et Wabi en sortit un paquet de couvertures. Mukoki passa son bras sous les épaules de Rod, pour l'aider à se relever, puis à marcher, et les trois hommes se dirigèrent vers le rivage.

— Mais qui nous a tirés de l'eau ? s'étonna Rod,

— C'est Muki, parbleu ! répondit Wabi. Toi, il a bien fait… Mais, moi, je ne l'avais vraiment pas mérité ! Et, par malchance, c'est toi surtout qui as failli y rester.

— Brave Muki !

Pour toute réponse, Mukoki se mit à grogner et à glousser de façon si comique que les deux amis, tout gelés qu'ils fussent, ne purent s'empêcher d'éclater de rire.

Après quoi Wabi prit sa course en avant, pour allumer un feu.

VIII. Le Grand Esprit et les Sept Belles Filles

Lorsque Rod parvint au rivage, conduit par Mukoki, un énorme brasier flambait déjà.

Le vieil Indien se hâta de construire un abri avec des branches de baumiers. Dès qu'il fut terminé, Rod et Wabi, dépouillant

leurs vêtements, vinrent s'y coucher, enveloppés dans les couvertures, tandis que Mukoki faisait sécher à la flamme pétillante leur défroque.

Deux heures y furent nécessaires. Les deux jeunes gens, au bout de ce temps, purent se rhabiller et la gaieté reprit ses droits.

S'étant éloigné un instant, Wabi reparut en brandissant dans sa main une branche de bouleau de grosseur respectable, mais souple à souhait.

— Tu vois cette trique, dit-il à Rod en la lui tendant. C'est pour que tu m'administres la correction que j'ai méritée, plutôt deux fois qu'une, en raison de mon imprudence.

— Cela, je le reconnais volontiers, répondit en riant Roderick.

— Regarde ce gros tronc d'arbre, tombé là près du feu. Tu vas t'y placer à plat ventre et la tête en bas.

— Qui ? Moi ? demanda Rod.

— Parfaitement ! C'est pour te montrer. Tu sauras mieux, ensuite, comment tu dois opérer avec moi.

— C'est entendu !

Roderick alla prendre position sur le tronc d'arbre et Wabi leva la branche de bouleau.

— N'y va pas trop fort…, implora Rod, en feignant l'effroi.

— Es-tu prêt ?

Et Wabi se mit à frapper, à tour de bras.

« Vlan ! Vlan ! Vlan ! »

Roderick protesta :

— Tu me fais vraiment mal, sais-tu ? Arrête, au nom du ciel !

— Ce n'est rien. Cela te réchauffera et ramènera chez toi la circulation du sang. Il faut savoir, en homme, supporter la douleur.

Et Wabi de taper à coups redoublés, jusqu'à ce que la branche lui tombât des mains.

— Maintenant, dit-il, c'est à mon tour. C'est à moi de t'implorer et de te demander d'y mettre quelque mesure.

Et il se coucha sur le tronc d'arbre.

— C'est bien, c'est bien… grommela Rod en relevant sa manche. Je ferai à ton exemple !

Et la souple trique retomba sur les reins de Wabi. Roderick y allait de tout son cœur et, en dépit de son stoïcisme, Wabi commençait à n'y plus pouvoir tenir, lorsque son ami, le bras rompu, frappa son dernier coup.

Il jeta la branche et, tendant les bras à Wabi :

— Maintenant, dit-il en riant, je crois que nous sommes quittes ! Si la peau te brûle autant que la mienne, je crois que la réaction est complète et nous ne courons plus aucun risque de nous enrhumer.

Et les deux amis, bien séchés et réchauffés, se précipitèrent avec effusion dans les bras l'un de l'autre.

— Sais-tu, dit Wabi, que tu as couru un réel danger ? Muki et moi, qui étais déjà tiré d'affaire, nous ne savions où te chercher dans l'eau. Heureusement il y eut un remous lorsque tu commen-

ças à couler à pic. Mukoki allongea le bras dans cette direction, se penchant à en faire chavirer la pirogue, et ce sont tes cheveux dont il se saisit tout d'abord. Le reste vint ensuite.

— Brr..., dit Rod, en frissonnant. Tu recommences à me congeler. J'en rêverai sûrement, cette nuit. Parlons de sujets moins tristes.

Mukoki, durant ce temps, était retourné à la pirogue. Il en avait rapporté une partie du chargement, notamment les ustensiles de cuisine et les canards tués par Rod et par Wabi.

Le foyer fut rechargé avec des branches de peuplier. Dans le jour qui déclinait, elles flambèrent en un feu d'artifice merveilleux. Rod battit des mains.

— Elles éclairent mieux que vingt mille bougies ! acquiesça Mukoki.

On s'assit autour du brasier, en attendant l'heure du dîner. Wabi se mit à raconter :

— Il y avait une fois, il y a de cela très longtemps, un grand chef en ce pays, qui avait sept filles très belles. Elles étaient si belles que le Grand Esprit voulut qu'elles lui fussent consacrées. Pour la première fois, depuis un nombre incalculable de lunes, il apparut sur la terre et s'en alla trouver le chef en question.

« — Si tu consens à me consacrer tes sept filles, je t'accorderai la réalisation de sept de tes vœux.

Le chef consentit à ce qu'exigeait le Grand Esprit. Après quoi il demanda que lui fussent accordés, d'abord une nuit sans jour, puis un jour sans nuit. Il eut satisfaction. Comme troisième, qua-

trième et cinquième vœux, il demanda que la terre abondât toujours en gibier et en poisson ; que les forêts fussent toujours vertes (c'est pourquoi cèdres, sapins et baumiers conservent, même l'hiver, leur verte parure) ; que le feu lui fût donné ainsi qu'à son peuple. Son sixième souhait fut de posséder un combustible qui brûlât, même mouillé, et le Grand Esprit lui offrit le bouleau. Son dernier vœu fut d'avoir un autre combustible qui brûlerait sans donner de fumée et dont la flamme mettrait la joie aux cœurs les plus tristes. Et le peuplier surgit du sol. C'est donc à ce chef et à ses sept filles que nous devons, aujourd'hui encore, tous ces bienfaits. Est-ce vrai, Muki ?

Le vieux trappeur fit signe que oui.

— Mais que sont devenus ensuite, et le Grand Esprit, et les sept filles du chef ? interrogea Rod, d'un air narquois.

Ce qui fit se lever Mukoki, qui s'éloigna du feu.

— Il croit, glissa Wabi à l'oreille de Rod, à toutes ces vieilles légendes, comme au soleil et à la lune. Mais il sait que tu n'as pas la foi et que, comme toi, s'en moquent tous les Blancs.

« Il pourrait te conter, s'il osait, de bien pittoresques histoires concernant la création de ces forêts, de ces monts et de tous les êtres qui les peuplent. Mais ton incrédulité l'en empêche et il craindrait tes railleries.

— Nous allons voir ! dit Rod.

Se levant aussitôt, il appela :

— Mukoki ! Mukoki !

Le vieil Indien fit demi-tour et revint lentement vers le jeune homme, qui s'élança au-devant de lui en souriant.

— Mukoki… dit-il doucement, en prenant dans la sienne la main parcheminée du Peau-Rouge, Mukoki, écoute-moi. J'aime beaucoup le Grand Esprit. Je vénère, comme toi, celui qui créa ces glorieuses forêts, les montagnes, les lacs, les fleuves et les rivières, et cette superbe lune, qui est là-haut. Je désirerais en apprendre davantage. Veux-tu consentir à m'en parler un peu, afin que je puisse le reconnaître quand il trahit sa présence autour de moi, dans les vents du ciel, dans les étoiles et dans les forêts ? Le veux-tu, Mukoki ?

Mukoki détendit ses traits renfrognés et desserra ses lèvres minces. Puis il regarda Rod avec attention, comme s'il essayait de lire sur son visage la véracité de ses paroles.

Roderick continua :

— Je te parlerai ensuite du Grand Esprit des Blancs. Car, nous aussi, Muki, nous en avons un, qui a créé pour nous le monde des Blancs, comme le tien a créé le vôtre, pour toi et ta race. En six jours, il a fait le ciel, la terre et la mer, et s'est reposé le septième. C'est ce septième jour que nous appelons le dimanche. Lui aussi, a créé pour nous nos forêts. Mais ce n'est pas pour l'amour de sept belles jeunes filles ; c'est tout simplement par bonté envers l'homme. Je t'enseignerai, à son sujet, mille choses admirables, si tu veux, de ton côté, me faire confiance et me parler du tien ? C'est entendu ?

— Oui… Peut-être…, répondit, d'un air embarrassé mais radouci le vieil Indien.

— Tout de suite, alors ?

— Non, un autre jour…

La bouderie n'en était pas moins terminée. Rod comprit qu'il avait touché la corde sensible de son vieux camarade rouge, de son sauveur.

Les canards furent plumés, vidés et rôtis. Mukoki choisit le plus gros des « becs-bleus », qui était cuit et doré à point, et l'offrit à Rod. Il en tendit un autre à Wabi et, un troisième en main, s'assit par terre à le déguster.

— C'est un festin de roi ! ne put s'empêcher de s'exclamer Rod, en brandissant son « bec-bleu » au bout de sa fourchette.

La nuit se passa sans incident. Quand, à l'aube, Rod et Wabi rouvrirent les yeux, ils aperçurent, devant la hutte, la pirogue sur laquelle ils avaient traversé le lac Nipigon.

— Ah ça ! s'écria Rod, comment est-elle arrivée ici ?

— Moi travailler, pendant que vous dormir…, répondit Mukoki en s'avançant. (Et il ajouta, avec un gloussement :) Moi avoir tiré sur la glace bateau et restant de son contenu.

— Bravo, Muki !

— Mukoki a fait la moitié de la besogne, dit Wabi. C'est à nous trois, maintenant, à transporter pirogue et chargement jusqu'à l'embouchure du fleuve Ombakika, qui se trouve un peu plus vers le nord, à une heure d'ici, environ. Écoute, Rod… En prêtant bien l'oreille, on l'entend gronder.

— En effet… Ce doit être en cette saison un impétueux torrent.

— Oui, oui, acquiesça Mukoki. De l'eau, beaucoup d'eau très rapide. Fleuve courir plus vite que vingt mille caribous !

— Et il va falloir que nous le remontions avec notre bateau ? demanda Rod.

— Parfaitement ! répondit Wabi, en riant de la mine déconfite du jeune Blanc. Et nous en viendrons bien à bout !

Les trois hommes se partagèrent le chargement de la pirogue, que Wabi et Mukoki revinrent ensuite chercher et transportèrent facilement sur leurs épaules.

Àl'aspect de l'Ombakika, qui apparaissait dans la lumière du matin, Rod fut stupéfié.

Le lit du fleuve, qu'ils avaient, au cours de leur dernière expédition hivernale, trouvé gelé et pris dans les glaces, ne mesurait pas alors plus de vingt mètres de large. On aurait dit à présent l'Amazone ; ses eaux brunes et sales roulaient en tourbillonnant, se tordant lentement, comme un liquide épais, en ébullition sur un feu. Ces vastes eaux, à la sourde et profonde rumeur, n'avaient rien de frénétique, rien de la folie d'un torrent. Elles étaient majestueuses et puissantes.

Mais cette sorte de paresseuse placidité n'était qu'à demi rassurante. On sentait sous elle, sous ses lourds gargouillements de bouillie d'avoine, des milliers de courants invisibles, de traîtrises et d'embûches. Des tourbillons, en forme d'entonnoirs, apparaissaient çà et là, pareils à des cratères de volcans, dont l'eau épaisse était la lave.

Des aspirations sournoises donnaient l'impression de mains de géants qui opéraient sous les flots boueux, attendant celui qui

se risquerait sur cette vaste marmite pour le tirer à fond.

Rod, tout éberlué, sentait instinctivement, dans ce large fleuve inquiétant, et dans tous ses petits maelströms, plus de dangers redoutables que dans le rugissement de vingt torrents réunis.

Son visage trahissait ses secrètes pensées et c'est avec quelque émotion qu'il demanda :

— Alors, c'est là-dessus que nous allons naviguer ?

— Nous longer le bord, répondit Muki. Nous arriver sans danger.

La pirogue fut remise à l'eau dans une calme petite crique où se mourait le courant, et, quand elle eut reçu derechef tout son chargement, les trois chasseurs d'or y prirent place.

Mukoki était à l'arrière, dirigeant de sa pagaie le frêle esquif, et le maintenant à une douzaine de mètres de la rive. Devant lui, les deux jeunes gens pagayaient également avec vigueur, et Rod s'étonnait de la facilité relative avec laquelle ils avançaient.

IX. La Balle jaune

De temps à autre, un tourbillon se saisissait de la pirogue et, à la voir tanguer et virer presque sur elle-même, Roderick pouvait facilement se rendre compte des périls qu'ils eussent courus au milieu du fleuve.

Dans des cas pareils, Mukoki et Wabi avaient fort à faire, et promptement, pour empêcher une catastrophe. Wabi, qui était

placé à la proue, avait l'œil sans cesse en alerte.

Mais rien ne pouvait faire prévoir ces soudaines attaques des forces invisibles. L'eau semblait souvent calme comme une nappe d'huile. Deux minutes après, y montait une énorme bulle d'air, pareille à la respiration d'un gros poisson, et un cratère liquide s'ouvrait devant la pirogue.

Àcoups redoublés de pagaies, celle-ci s'en tirait sans encombre, non sans que Rod la vît s'enfoncer de plusieurs pouces. Il y avait là quelque chose de vraiment terrifiant.

D'autres dangers menaçaient constamment. Des bois flottants, des touffes de broussailles et autres débris végétaux étaient entraînés par le courant, et Wabi ne cessait de crier :

— Pare à droite !

Puis, l'instant d'après :

— Pare à gauche !

Et réciproquement.

Rod avait les bras moulus de suivre les indications de Wabi.

Parfois, le bouillonnement de l'eau était à ce point redoutable que Mukoki dirigeait l'embarcation vers le rivage et que les trois hommes, mettant pied à terre, devaient transporter plus loin la pirogue et son chargement.

Il y eut, au cours de la journée, cinq portages de la sorte, et en comptant le temps perdu à ces opérations, il ne fallait pas tabler sur une avance de plus de deux milles à l'heure.

On campa, tard dans l'après-midi. Le lendemain, l'Ombakika qui, en se rapprochant de sa source, se faisait plus étroit, était plus rapide encore, plus encombré que jamais de bûches et de troncs d'arbres, qui suivaient, avec une vitesse effrayante, le fil de l'eau. Sans la perpétuelle attention de Wabi, l'incomparable virtuosité de Mukoki et la souple docilité de Rod à obéir en tout à ses deux compagnons, la barque fragile eût été engloutie par dix fois. Mais les trois hommes agissaient de concert, comme une machine bien réglée, sans une faiblesse du regard ou des muscles.

Puis le lit de l'Ombakika s'étrangla chaque fois plus, le large fleuve de la veille ne fut plus qu'un simple torrent, bondissant sur des rochers, et, à de midi, Mukoki déclara que la navigation était momentanément terminée.

— Long portage maintenant, dit-il. Tout porter.

Il s'agissait, en effet, de franchir à pied la ligne de partage des eaux qui, d'un côté, s'inclinait vers le lac Nipigon, et descendait de l'autre vers les vastes solitudes où les trois compagnons avaient établi leur campement l'hiver précédent dans la fameuse cabane aux squelettes, brûlée ensuite par les Woongas.

Le contenu de la pirogue, divisé en trois lourds paquets, fut d'abord laissé au faîte de la crête rocheuse, puis ce fut au tour de la pirogue.

La cascade par où se précipitait l'Ombakika, dans une brèche de la montagne, et dont la force de projection bravait le gel de l'hiver, écumait toujours entre des entassements de rocs cyclopéens. Rod en reconnut aussitôt la clameur formidable.

Le campement fut installé, le soir, sur le sommet de la montagne, sous le même gros rocher où les trois hommes avaient déjà dormi, et Wabi se fit un malin plaisir de rappeler à Rod son mirobolant exploit, quand, novice encore dans le Wilderness, il avait, au cours de la nuit, abattu un gros lynx, qu'il avait pris pour un Woonga.

La redescente de la montagne, dont les pentes s'inclinaient plus doucement sur cette face, fut singulièrement moins dure que son ascension, moins épuisante surtout que la navigation à contre-courant sur l'Ombakika. Mais, comme le transport du paquetage et celui de la pirogue nécessitaient un double trajet, ce ne fut qu'à la fin du jour que les chasseurs d'or arrivèrent au petit lac, situé dans une dépression du terrain, et sur le bord duquel s'était dressée l'ancienne cabane.

Au lieu d'immenses nappes de neige, c'étaient de vertes prairies qui encerclaient le joli petit lac, aujourd'hui complètement dégelé.

Cèdres et sapins se miraient dans ses eaux calmes.

Tandis que Mukoki se hâtait de construire une hutte, Rod et Wabi remuèrent mélancoliquement du pied des charbons noircis. C'étaient les seuls restes de la cabane qui leur avait livré le secret de l'or.

Des ossements blancs gisaient dans les hautes herbes, une cinquantaine de pas plus loin. Les Woongas, qui avaient attaqué l'ancienne cabane n'étaient point, après leur déroute, revenus pour enterrer leurs morts.

Ces os étaient ceux des hors-la-loi que Wabi avait tués, et que les petites bêtes du Wild avaient proprement nettoyés.

La première partie du voyage était accomplie. Dans vingt-quatre heures, les trois compagnons seraient au fameux ravin et l'expédition commencerait à prendre tout son intérêt.

— Une chose est sûre, déclara Rod en tirant de son sac et en déroulant sur son genou l'écorce de bouleau destinée à leur servir de fil d'Ariane, c'est que trois hommes ont, avant nous, à une époque incertaine, très éloignée, connu l'existence de la mine d'or, et ont tracé sur cette bande miraculeusement parvenue entre nos mains l'itinéraire à suivre pour arriver jusqu'à elle.

« Ces trois associés étaient un Anglais, nommé John Ball, et deux Français, Henri Langlois et Pierre Plante. John Ball a d'abord été assassiné par Henri Langlois et par Pierre Plante. Puis ceux-ci se sont entre-tués. Nous sommes bien d'accord sur ce point.

— Si tu veux… répondit Wabi, avec un sourire railleur au coin de la bpuche. Car enfin rien ne prouve que nous n'avons pas de toutes pièces inventé ce roman.

Rod sursauta.

— Inventé de toutes pièces ? s'exclama-t-il. Et les pépites d'or trouvées dans la vieille cabane, enfermées dans un petit sac de peau de daim ? Toi-même as reconnu que, jusqu'ici, tous mes pressentiments, toutes mes déductions s'étaient vérifiés. Tu ne vas pas prétendre maintenant…

— Oh ! je ne prétends rien, riposta Wabi, tout heureux de taquiner un peu son ami et de railler sa foi inébranlable. Je dis

seulement… que tu as beaucoup d'imagination. Après tout, si nous ne trouvons rien, cette fantastique histoire aura toujours été pour nous l'occasion d'une magnifique randonnée printanière, d'une excursion pittoresque dans un pays inexploré.

Et il se mit à siffloter, d'un air indifférent.

Rod était outré, et Mukoki arriva fort à point pour calmer sa mauvaise humeur.

— Nous d'abord aller au ravin, prononça-t-il philosophiquement. Nous voir après.

Mais Rod était à ce point vexé des doutes émis par son ami que, prenant son fusil, il s'éloignait, quelques minutes après, en laissant Wabi et Mukoki préparer ensemble le dîner.

— Je vais faire un tour de chasse, dit-il d'un air bougon. Peut-être trouverai-je quelque gibier à tuer, pour corser notre menu.

— Bonne promenade ! lui cria Wabi. Et si tu rencontres, chemin faisant, quelques pépites, n'oublie pas de les ramasser…

Roderick, s'étant éloigné, ne tarda pas à disparaître en terrain accidenté.

Il marcha, pendant un bon mille, sans apercevoir aucun gibier.

Puis, comme il débouchait d'un boqueteau de sapins, il n'eut que le temps d'épauler et de faire feu sur un ours énorme, qui trottinait auprès d'un gros rocher.

— Manqué ! cria-t-il en voyant disparaître la bête derrière le rocher.

L'ours était un animal vraiment impressionnant, le plus imposant que Rod eût encore jamais vu. Il n'hésita pas et, ne serait-ce que pour trouver un dérivatif à sa mauvaise humeur, s'élança à sa poursuite.

Il suivit, sans trop de peine la piste du monstre, et comme le terrain se découvrait, il l'aperçut, à quatre cents mètres devant lui, qui gravissait le flanc d'une petite montagne et fuyait rapidement.

Quoique la distance fût assez considérable, Rod épaula et tira à deux reprises.

L'ours avait été certainement atteint, car il culbuta sur le sol. Mais, se relevant presque aussitôt, il reprit sa course, plus vite encore qu'auparavant. Puis, ayant atteint la crête de la colline, il disparut sur l'autre versant.

Pas un instant, Rod ne songea à laisser échapper une si belle pièce. Il courut, lui aussi. Mais, quand il eut atteint à son tour le faîte de la montagne, il vit avec désappointement que l'ours avait gagné du terrain et se trouvait bien, maintenant, à sept ou huit cents mètres de lui.

Il constata, néanmoins, au bout de quelques instants, que la bête ralentissait sa course. Le sang qu'elle perdait par sa blessure l'affaiblissait.

Roderick courait de toute la vigueur de ses jambes. L'ours s'arrêtait, de temps à autre, comme pour reprendre haleine. Sept cents mètres, six cents mètres, cinq cents mètres… L'animal allait disparaître dans d'épais fourrés, où il serait sans doute impossible de le rejoindre.

Malgré la longue portée du coup, Rod résolut de le risquer. Il profita d'un instant où l'ours était immobile et tira.

Le monstre, atteint à la tête, tournoya sur lui-même et, la minute d'après, il s'effondrait sur le sol.

Lorsque le jeune Blanc l'eut rejoint et eut constaté sa magnifique victoire, il se hâta de revenir sur ses pas, afin d'en avertir ses deux compagnons, car il ne pouvait songer à ramener seul, au campement, un pareil gibier.

— Grand ours ! s'exclama Mukoki quand il fut en présence du plantigrade. Très grand ours !

Et il y avait dans son intonation une expression admirative si sincère que Rod sentit son visage s'empourprer de plaisir.

— Mes compliments ! dit Wabi. L'animal doit peser dans les cinq cents livres. Il mesure bien quatre pieds d'une épaule à l'autre. Quelle carrure !

— Fera superbe tapis…, gloussa Mukoki.

— Un tapis de huit pieds de long, de six de large, acquiesça Wabi. Si tu n'as pas trouvé la mine d'or…

Mukoki avait commencé à examiner d'un peu plus près l'animal.

— Coup, dit-il, frappé sous l'oreille droite. Bon, très bon, cela.

Il découvrit ensuite, dans l'épaisse fourrure, les deux autres blessures, provenant des deux premiers coups tirés par Rod. Puis il fit soudain entendre un grognement de surprise.

— Lui blessé avant… Il y a longtemps… Vieille blessure… Balle restée sous la peau.

Il palpait, entre ses doigts, la peau lâche d'une des pattes arrière. La cicatrice d'une blessure ancienne y était clairement visible. La main de Rod et celle de Wabi, guidées par Mukoki, sentirent la balle rouler, sous leur pression, entre cuir et chair.

Il y a toujours, pour le chasseur, en ces vastes solitudes désertiques du Northland, une indicible émotion à rencontrer, sur la bête qu'il vient d'abattre, la marque d'une blessure faite par un autre homme. Il pense, malgré lui, avec une invincible fascination : « Quel était cet homme ? D'où venait-il et où allait-il ? Quel était ce frère inconnu ? »

Avec son couteau, Mukoki s'était mis en devoir d'extraire la balle. Quand il l'eut sortie, il émit un nouveau grognement, qui indiquait chez lui une extrême surprise.

La balle offrait, en effet, un aspect peu coutumier.

Elle était douce au toucher et aplatie de façon curieuse.

— Balle étrange, murmura-t-il. Jamais vu balle comme celle-là. Pas balle de plomb…

De la pointe de son couteau, il entama légèrement le métal et en enleva une mince parcelle. Cela fait, il tendit sa main au soleil couchant.

Une chaude lueur jaune apparut sur l'entaille de la balle et sur le fragment qu'il en avait séparé.

— Balle en or ! chuchota-t-il. Plomb jamais jaune ainsi… Balle être de l'or… de l'or pur !

X. Pourquoi tous les Indiens sont honnêtes

Un grand silence se fit, chez les trois hommes.

Wabi, qui ne songeait plus à plaisanter Rod, écarquillait ses yeux, comme s'il ne pouvait se rendre à l'évidence. Roderick revivait ses anciennes émotions ressenties dans l'ancienne cabane, lors de la découverte des squelettes et du petit sac de daim renfermant les précieuses pépites.

Quant à Mukoki, extraordinaire était sa physionomie. Il semblait impossible de préciser les sentiments qui se bousculaient en lui. Sa main qui tenait la balle d'or tremblait d'émotion, ce qui n'arrivait pour ainsi dire jamais, et il allongeait ses doigts longs et maigres, tout frémissants.

Ce fut lui qui, le premier, rompit le silence en formula les deux questions qui leur traversaient à tous trois l'esprit. Premièrement.

— Qui tirer sur ours balle en or ?

Il était bien évident que cette question demeurerait, pour l'instant, sans réponse.

Deuxièmement :

— Pourquoi lui s'être servi de balle en or ?

Là encore, le mystère semblait impénétrable. Wabi avait pris la balle et la soupesait.

— Elle pèse bien une once…, déclara-t-il.

— Cela fait la valeur de vingt dollars ! s'exclama Rod. Mais qui diable a jamais, ici-bas, tiré les ours avec des balles en or ? J'en suis estomaqué.

Àson tour, il soupesa la balle jaune. L'admiration le disputait, sur son visage, à l'ébahissement. Mais la figure balafrée du vieil Indien avait déjà repris ce masque impassible, coutumier aux gens de sa race, et qui ne se départait de son indifférence qu'en de rares et soudaines occasions.

Sous cette indifférence affectée, l'esprit n'en travaillait pas moins, un esprit aiguisé, accoutumé à percer tous les étonnants secrets du Northland. Rod et Wabi, qui l'observaient avidement, comprenaient qu'il était occupé à suivre la piste de l'ours jusqu'au fusil qui l'avait, une première fois, frappé.

— Eh bien, qu'en penses-tu ? interrogea Wabi.

— Homme avoir tiré avec vieux, très vieux fusil, prononça-t-il lentement. Tiré avec balle et poudre, sans cartouche. Bizarre. Bizarre tout à fait.

— Tu veux dire un fusil qui se charge par le canon ?

L'Indien acquiesça.

— L'homme avoir poudre, mais pas plomb. Avoir faim. Alors se servir de l'or.

Le mystère, sur ce point, semblait avoir été éclairci par la sagacité du vieux trappeur. Mais la première question demeurait obscure. Qui avait tiré cette balle et, troisième interrogation, qui n'était pas la moindre, d'où provenait cet or ?

— L'homme, dit Wabi, a dû avoir en sa possession un riche filon. Sans quoi il n'eût pas gâché ainsi un métal aussi précieux. D'autant que cette balle est énorme.

— Pas d'or dans cette région, prononça Mukoki. Lui venir de loin, de beaucoup plus loin.

— Serait-ce…, dit Rod, et sa voix tremblait, comme si le souffle allait lui manquer, serait-ce que cet homme aurait, avant nous, trouvé… notre or ?

Wabi n'était pas moins haletant. Mukoki ne soufflait mot.

Rod tira d'une de ses poches inférieures un objet menu, soigneusement enveloppé dans un bout d'étoffe, qu'il déplia.

— J'avais, sur ma part du petit sac de peau de daim, conservé cette pépite que je comptais, une fois de retour en pays civilisé, faire monter en épingle de cravate. Je l'ai toujours portée sur moi. Je possède quelques notions de géologie et de minéralogie, apprises au collège. Je sais ainsi qu'une dizaine de spécimens d'or, comparés les uns aux autres, offrent presque toujours un aspect légèrement dissemblable. Leur teinte diffère. Ce n'est qu'une nuance, évidemment, mais nettement perceptible à l'observateur attentif.

Il prit son couteau, entailla la pépite, comme avait fait Mukoki avec la balle, et compara les deux surfaces fraîches. L'œil le moins exercé eût été aussitôt renseigné par cet examen. Les deux morceaux d'or étaient identiques.

Wabi eut un recul et, les yeux allumés d'une sombre lueur, marmotta quelques paroles indistinctes. Le visage de Rod avait

soudain pâli. Seul Mukoki demeurait stoïque devant la minéralogie et les mystères qu'elle recelait.

— Quelqu'un aurait donc trouvé notre or ? grommela Wabi d'une voix rauque.

— C'est possible…, répondit Rod, qui se ressaisissait. Ce n'est point certain, cependant. La formation rocheuse de toute cette contrée est géologiquement la même, et sans doute se prolonge-t-elle fort loin vers le nord. Il ne serait donc point surprenant qu'une pépite, trouvée dans ces parages, offrît le même aspect que d'autres, rencontrées à deux cents milles d'ici. Tout dépend de la nature du terrain. L'affaire n'en est pas moins suspecte.

— Homme avoir tiré balle en or, puis mourir peut-être…, proposa Mukoki, en manière de consolation. Plus d'autre balle ensuite pour tirer gibier, et mourir de faim.

Une ombre passa sur le front de Wabi et il dit :

— Évidemment, le pauvre diable devait être singulièrement affamé, pour se servir d'une balle en or. Et il n'a pas tué l'ours. Par Dieu, nous devrions bien plutôt plaindre le malheureux !

Rod ne put s'empêcher de rougir de leur commun égoïsme.

— J'eusse souhaité pour lui qu'il eût tué l'ours…, dit-il simplement.

Et, tout à coup, les deux jeunes gens vécurent en imagination cette tragédie probable du Wild. L'homme famélique, aux entrailles vides, moulant une balle en or, en un suprême effort pour sauver sa vie ; l'apparition de l'ours monstrueux et le coup vainement tiré ; puis le désespoir de l'homme, suivie de son agonie.

— Il eût mieux valu qu'il eût la bête, répéta Rod. Nous ne sommes pas à court de nourriture.

Mukoki était déjà à l'œuvre et dépeçait l'ours. Rod et Wabi, dégainant leurs coutelas, vinrent l'aider.

— Blessure vieille de six mois…, opina Mukoki, sans cesser sa besogne. Blessure faite début hiver… Puis mauvais temps arriver…

— L'infortuné ! soupira Rod. Peut-être connaîtrons-nous un jour toute la vérité.

Une heure après, les trois hommes regagnaient le petit lac et leur campement de la nuit, chargés des meilleurs morceaux de l'animal et de sa peau, qui fut sans retard tendue entre deux arbres, hors d'atteinte des animaux pillards. Rod contemplait avec orgueil cette magnifique dépouille.

— Nous allons donc la laisser ici, derrière nous ? demanda-t-il. Sommes-nous bien certains de la retrouver en place à notre retour ?

— Absolument certains ! répondit Wabi.

— Tu l'affirmes ?

— Je l'affirme. Elle est aussi en sûreté que dans les magasins de la factorerie.

— Et si un passant nous la chipe ?

Wabi, qui préparait le dîner, s'interrompit pour regarder Rod fixement.

— Si quelqu'un la vole, veux-tu dire ?

Mukoki, qui avait ouï la conversation, ne semblait pas moins surpris de la supposition du jeune Blanc.

— Sache, Roderick, continua Wabi tranquillement, que dans notre Nord, immense et merveilleux, le vol est inconnu. Je ne parle pas, bien entendu, des Woongas et de leurs pareils, qui sont ce qu'on pourrait appeler des bandits de profession. En dehors de ces hors-la-loi, le Wild ignore les voleurs.

« Si un trappeur blanc passait ici demain, et jugeait que cette précieuse fourrure est pendue trop bas, il l'attacherait plus haut, pour la protéger des animaux sauvages. Si un Indien établissait son feu à proximité, il veillerait à ce que la flamme du foyer et ses étincelles ne puissent l'atteindre. Vois-tu, Rod, la civilisation n'a pas, ici, gâté les hommes. Ils sont honnêtes, tout naturellement, comme ils respirent.

— Tous les Indiens ne sont pas aussi honnêtes ! rétorqua Rod. Ceux qui descendent vers le sud sont, pour la plupart, de fieffés voleurs.

Il avait parlé sans réfléchir et, presque aussitôt, il regretta ses paroles. Mukoki avait pris un air vexé et se pinçait les lèvres. Et Wabi, le sang-mêlé, ne semblait pas beaucoup plus flatté. Il répondit vivement, avec un éclair dans ses yeux sombres :

— Ce sont les Blancs, les soi-disant civilisés, qui ont perverti leur bon naturel. Le mauvais exemple est venu d'eux aux fils du Wild ; Mais, quand les Blancs émigrent au Northland, ils prennent les qualités des Indiens, comme ceux-ci, là-bas, prennent leurs tares. Le Grand Nord assainit tout ce qu'il touche. L'air qu'on y respire est pur et loyal.

« Évidemment, je le répète, il y a des exceptions. Mais les Indiens, en grande majorité, sont honnêtes. Mukoki, que voici, ne déroberait pas une peau qui appartient à un autre, même pour s'en couvrir s'il était à demi gelé. Un homme plus vulgaire prendrait la peau, mais, en échange, il laisserait à sa place son fusil.

— Il faut me pardonner, dit Rod, en tendant une main à Wabi, l'autre à Mukoki. J'ai parlé comme un étourneau. Je suis nouveau venu parmi vous. C'est à peine si je suis encore des vôtres.

— Tu es des nôtres ! prononça Wabi. N'en parlons plus !

Le soir, après le dîner, devant les restes du feu, Wabi dit à Roderick :

— Ce n'est pas pour te reprocher tes paroles de tantôt. Mais, s'il le voulait, Muki pourrait te conter encore une de ces poétiques légendes, qui t'expliquerait pourquoi les Indiens du Northland sont honnêtes. Mais comme il ne le fera pas, je vais parler pour lui.

— J'écoute.

— Sache donc qu'autrefois, sur la terre ancestrale de Mukoki, dans le pays qui longe la rivière Makoki, affluent elle-même du fleuve Albany, vivait une tribu de grands voleurs, qui passaient leur temps à se piller les uns les autres.

« Ils n'avaient aucun respect pour les pièges de leurs voisins. Batailles et tueries étaient, chez eux, monnaie courante. Le chef de la tribu était le pire voleur de tous et, comme c'est lui qui détenait la loi, aucun châtiment, bien entendu, ne s'abattait jamais sur lui.

« Mais, s'il pillait volontiers le bien des autres, il n'aimait point qu'on lui rendît la pareille. Il ne laissait à personne le soin de tendre ses pièges et, un beau jour, il entra dans une grande colère, en s'apercevant qu'un de ses sujets avait eu l'audace de placer une trappe tout à côté de la sienne, sur la piste du même animal. Il résolut de l'en punir sévèrement, se cacha et attendit.

« Tandis qu'il guettait, un lièvre blanc s'élança dans la trappe adverse. Le chef, s'armant d'un gourdin, s'avança pour assommer la bête et se l'approprier. À ce moment, il lui sembla soudain qu'un nuage passait devant ses yeux. Quand celui-ci se fut dissipé, il n'y avait plus de lièvre, mais la plus belle créature humaine que notre homme eût jamais vue.

« Il comprit que c'était le Grand Esprit et tomba la face contre terre.

« Alors il entendit tonner une grande voix, qui semblait venir, dans le ciel, des montagnes lointaines. Et elle lui disait que les rivières et les forêts du Paradis des hommes rouges lui seraient à jamais interdites, car, sur les terrains de chasse de l'au-delà, il n'y avait point place pour les voleurs.

« Elle ajouta :

« — Va-t'en annoncer cela à ton peuple. Dis-lui qu'à compter de ce jour, lune après lune, tous devront vivre en frères, plaçant leurs pièges côte à côte, et sans se battre, afin d'échapper à la punition éternelle, suspendue sur leurs têtes.

« Le chef répéta ces paroles à son peuple, parmi lequel, dès lors, il n'y eut plus de voleurs. Et, parce que le Grand Esprit avait choisi, pour se manifester, l'apparence d'un lièvre blanc, cet ani-

mal est, depuis, la bête sacrée des Crees et des Chippewayans. Partout, chez eux, dès que tombe la neige, les hommes tendent leurs pièges côte à côte, et ne volent plus.

— Admirable ! répondit Rod. C'est même si beau, cette universelle honnêteté, que j'en doute encore, cher Wabi.

— Il n'en faut point douter et tu peux m'en croire. Sur toute la surface de cet immense pays, qui s'étend d'ici jusqu'aux terres stériles où vit le bœuf musqué, on ne trouverait pas un Indien sur cent pour dérober le piège d'un de ses frères, ni le gibier qui a su s'y prendre.

« C'est une des lois les plus universellement reconnues dans le Northland, que tout chasseur doit avoir sa ligne, sa "course" de trappes, comme on dit, et elle ne saurait être, sans déloyauté, usurpée par un autre. Eh bien, même si cet autre ne respectait pas les distances voulues, ce ne serait pas enfreindre la loi, car la loi du Grand Esprit est plus large que celle de l'homme.

« Tu l'as pu constater toi-même, l'hiver dernier. Durant toute notre campagne de chasse, les Woongas hors la loi, s'ils ont tout fait pour s'emparer de nous et nous massacrer, n'ont pas une seule fois pillé nos pièges.

— Je m'avoue vaincu, répondit Rod. Le Northland est décidément quelque chose d'extraordinaire et, plus je vais, plus j'apprends à mieux le connaître. Et pour participer à tant de belles qualités de ta race, je souhaiterais avoir, comme toi, du sang indien dans les veines !

Puis la conversation revint à l'énigmatique balle d'or. Signifiait-elle que le trésor, après lequel couraient les deux jeunes

gens, avait été découvert par une tierce personne, qui se l'était approprié ?

— À la réflexion, je ne puis le croire, dit Wabi. Le gisement se trouve dans une région à peu près vierge. Il est d'ailleurs bien improbable que si une aussi riche découverte avait eu lieu, nous n'en eussions rien su à Wabinosh House, qui est la factorerie la plus avancée en cette région. Les heureux prospecteurs de la mine seraient venus nécessairement, s'y ravitailler.

— Ou, si un homme a fait la merveilleuse trouvaille, cet homme est mort depuis, conclut Rod.

— C'est également mon avis.

Les deux amis en retrouvèrent, du coup, toute leur belle confiance.

Mais Rod, demeuré hors de la hutte, fut quelque temps encore avant de s'endormir. La grande lune printanière qui s'était levée flottait mollement dans l'éther, qu'elle inondait de sa clarté.

Roderick Drew songeait combien était magnifique cette terre sauvage et combien elle était ignorée de toutes ces populations civilisées qui grouillent dans les villes. Et, tout en contemplant cette lune immense, ou en regardant, à l'opposé du ciel, scintiller, en tremblotant, les constellations du Nord, il ne pouvait s'empêcher de songer que Dieu était, ici, plus proche de la terre qu'en aucun autre point du monde.

Il sentait naître en son âme comme une vague adoration pour le Grand Esprit des Peaux-Rouges. Il devenait son Dieu à lui. Et Rod ne s'étonnait plus que ce monde solitaire et silencieux, à la fois triste et beau, qui s'étendait jusqu'aux rives lointaines de la

baie d'Hudson, fût comme la Bible de l'Indien, qui y lisait sa loi, et y entendait lui parler directement la voix du Créateur.

Un vent doux s'était levé, qui faisait passer, sur les plaines et sur les montagnes, la large et profonde rumeur des sapins et des baumiers, tel le bruissement léger des feuilles des peupliers. Parfois, un hibou ululait.

Rod, qui s'était assis sur une grosse pierre, sentait ses yeux se fermer malgré lui, sous la tiédeur nocturne. Soudain, un long hurlement, qui déchirait l'air, le fit sursauter.

Il songea à « Loup », le loup apprivoisé qu'ils avaient emmené avec eux, l'hiver dernier, qui avait effectué en leur compagnie une partie du voyage et qui, par son appel, attirait ses frères à la mort. Puis Wabi lui avait rendu la liberté, lors de l'attaque de la cabane par les Woongas, et il s'en était retourné dans le Wilderness, parmi ses frères sauvages.

N'était-ce pas lui qui regrettait maintenant ses anciens amis hommes et les appelait ?

XI. Un cri dans la nuit

Le lendemain, dès le point du jour, les trois chasseurs se mirent en devoir de gagner le ravin mystérieux et la rivière qui y coulait, laquelle, selon Rod et d'après le plan d'écorce de bouleau, devait, de cascade en cascade, les conduire infailliblement à la mine d'or.

Comme le chemin, jusque-là, était uni et peu accidenté, il fut décidé que la plus grande partie du paquetage serait laissée dans

la pirogue. Celle-ci, ainsi chargée, serait portée sur les épaules de Mukoki et sur celles de Wabi, que Rod relaierait de temps à autre, en lui repassant son propre paquet. Ainsi serait évité tout va-et-vient inutile.

Le magique printemps étincelait partout et sa joie donnait du courage aux porteurs, dont la charge était lourde.

Àmidi, on fit, comme de coutume, halte pour déjeuner. Brusquement, Rod mit une main sur le bras de Wabi. Il lui désigna, de l'autre, deux points distants d'un mille environ, et qui avançaient lentement dans l'espace découvert.

C'étaient deux bêtes qui, à cette distance, ne semblaient pas beaucoup plus grosses que des chiens.

— Des loups ! dit Rod.

Puis, après un instant de réflexion, il reprit :

— Non… Des élans !

— Un élan femelle, précisa Wabi, et son petit.

— Comment le sais-tu d'aussi loin ? demanda Roderick.

— Rien n'est plus simple… Observe avec moi… La mère marche la première, et pas à pas. L'élan, sans raison majeure, ne trotte ni ne galope jamais, comme fait le daim ou le chevreuil. Mais, posément, il va l'amble, faisant aller en même temps ses deux pattes du même côté. Le petit, par contre, gambade autour de sa mère. Ce qui me renseigne sur son âge. Jamais un vieil élan ne se livrerait à de semblables cabrioles.

Rod paraissait douter de l'affirmation de son ami.

— Il semble bien cependant qu'ils soient tous deux de la même taille.

— C'est un jeune de deux ans. Il est en effet presque aussi grand que sa mère. Ce n'est plus un veau, en réalité. Mais comme les jeunes élans continuent, à cet âge, à suivre encore leur mère, on les appelle couramment, ici, des veaux… J'en ai connu qui ne prenaient leur liberté qu'au bout de trois années.

— Ils viennent dans notre direction, murmura Rod.

— Oui, mais cachons-nous.

Wabi tira son ami derrière une touffe de buissons, qui dissimulait pareillement Mukoki.

— Ils viennent manger des bourgeons de peupliers, à ce bouquet d'arbres que tu vois entre eux et nous. Il est à craindre, toutefois, que le vent ne leur décèle notre présence, poursuivit Wabi.

Wabi mouilla de salive un de ses doigts et le tint levé au-dessus de sa tête. C'est l'infaillible méthode employée par le trappeur pour connaître d'où vient le vent. Si faible que soit le déplacement de l'air, un côté du doigt sèche en un instant, tandis que l'autre demeure humide et se refroidit. C'est de ce dernier côté que souffle le vent.

— Le vent nous est contraire, dit Wabi. Il souffle vers eux, et nettement. Ils vont sans aucun doute s'arrêter bientôt.

Rod épaula son fusil.

— Alors, dit-il, risquons le coup ! Ils sont un peu loin encore, mais à portée de fusil.

Wabi tira le bras de Roderick.

— À portée, oui…, dit-il. Mais nous ne les tuerons pas. Nous n'avons que faire de viande.

Il n'avait pas achevé que la mère élan s'arrêtait soudain.

— C'était prévu ! s'exclama Wabi. Elle nous a sentis, à un quart de mille. Rod, regarde l'animal, avec ses grandes oreilles qui pointent de l'avant comme des cornets acoustiques, avec son nez levé vers le ciel pour aspirer l'air et ses odeurs. Il a compris qu'il y avait un danger latent.

Mais déjà la mère élan avait fait volte-face et, mettant son corps entre son veau et le péril, prenait rapidement sa course dans la direction opposée. Cette fois, le petit courait devant, et c'était elle qui fermait la marche.

— J'aime l'élan, reprit Wabi. As-tu observé, Roderick, que je n'en tue jamais ?

— Je ne l'avais pas remarqué. Mais je me rends compte, à la réflexion, que c'est exact. Pourquoi ?

— Pourquoi ? Je vais te le dire… Vous autres civilisés, vous appelez le lion le roi des animaux. Eh bien, non ! L'élan est leur vrai monarque. Tu as vu par toi-même comment a agi la mère.

« Elle précédait son petit, tout à l'heure, prête à affronter la première un danger éventuel, et à l'en préserver. Quand le péril s'est précisé et lui a imposé la retraite, elle a poussé son veau devant elle, afin d'être, s'il y avait lieu, frappée à sa place. Cet admirable amour maternel, toujours prêt à se sacrifier, ne s'apparente-t-il pas directement à l'amour maternel humain ?

« Et l'élan mâle ! Il tiendrait tête à une douzaine d'hommes, pour défendre sa femelle. Si elle tombe la première, il défendra encore son corps, bravant les fusils des chasseurs, en piaffant, sur place, les yeux brillants de défi, jusqu'à ce qu'il succombe à son tour, criblé de balles.

« J'ai vu, une fois, une femelle blessée, mais non mortellement, prendre la fuite, en clopinant et trébuchant. Le gros élan qui était avec elle ne l'abandonna pas. Il vint se placer entre elle et les balles, encaissant, sans faiblir, chaque coup de fusil. Il ne broncha point, et personne ne se douta qu'il était atteint, jusqu'au moment où, littéralement haché, il s'affaissa sur le sol.

« Cette abnégation a quelque chose de sublime. Et, depuis lors, j'ai juré de ne jamais tuer un élan, mâle ou femelle. J'ai tenu ma parole, à moins d'être absolument forcé à l'enfreindre pour me procurer la viande nécessaire en cas de pénurie.

— Et tu as eu grandement raison, répondit Rod. Que veux-tu ? J'ignore encore bien des choses du Wild. Mais, comme toi, je respecterai désormais la vie des élans.

On déjeuna de délicieuses tranches d'ours rissolés sur des pierres chaudes, de café et de biscuits.

Wabi orienta à nouveau la conversation sur les mœurs des hôtes du Wild. Roderick raconta que, la veille au soir, il avait entendu dans la nuit un long hurlement plaintif, et qu'il avait pensé à part lui que cette plainte pouvait bien venir de leur ancien loup apprivoisé. Sans doute, les avait-il flairés et, un jour ou l'autre, on le verrait reparaître.

— On m'a conté, dit-il en manière de conclusion, beaucoup de cas similaires où la bête était toujours fidèlement revenue près de ses anciens maîtres.

Wabi avait écouté poliment. Quand Rod eut terminé, il répondit :

— On colporte, au sujet des animaux sauvages, mille fables plus fausses les unes que les autres. J'ai lu, comme toi, quand nous étions ensemble au collège de Detroit, des volumes entiers où elles sont consignées.

« Mais pas un sur cent, de tous les gens qui écrivent sur ces contrées, n'y est réellement venu. En ce qui concerne notamment les us et coutumes des bêtes sauvages, que d'erreurs ont été imprimées !

— Alors, tu ne penses pas que Loup…

— Loup, qui avait été capturé jeune et avait grandi dans la société des hommes, était demeuré avec nous parce qu'il ignorait qu'il pût y avoir, pour ses semblables, une autre existence. Mais bien souvent, Mukoki et moi nous avions remarqué que fermentaient sourdement ses instincts ataviques. La reconnaissance intégrale est un sentiment humain et, si intelligentes que soient les bêtes sauvages, elles demeurent des bêtes…

— C'est-à-dire que Loup, selon toi…

— A rejoint le troupeau de ses frères carnassiers et que nous ne le reverrons jamais ! N'est-ce pas, Muki ?

Le vieux trappeur mâchonna entre ses dents :

— Loup apprivoisé… Loup dressé… Maintenant Loup redevenu sauvage. Le Grand Esprit vouloir cela, et cela être bien ainsi.

Les trois compagnons se remirent en marche, bien reposés, et ne tardèrent pas à rencontrer, scintillant dans l'herbe, le menu ruisseau qu'ils devaient suivre.

Àmesure qu'ils avançaient, le petit cours d'eau grossissait toujours davantage, gonflé de tous les ruisselets provenant de la fonte des neiges qu'il recevait.

Il prit bientôt l'allure d'une véritable rivière ; puis, à mesure que s'inclinait la pente du sol, celle d'un véritable torrent, qui finalement se précipitait en bondissant dans le fameux ravin, but de cette dernière étape.

De la fantastique gorge rocheuse, qui devait conduire jusqu'à l'or les trois aventuriers, arrivait un tonnerre assourdissant d'eaux tumultueuses, semblable à l'explosion d'énormes canons, renvoyée et répercutée par l'écho des cavernes souterraines.

Entraînant Rod avec lui, Wabi vint se pencher sur le précipice. À moitié étourdi et se cramponnant à un rocher, le jeune Blanc demeura comme fasciné.

Les eaux bouillonnantes, prises entre les deux murs à pic du ravin, s'entrechoquaient avec une rage folle, en un flot d'écumes laiteuses. Çà et là, quelques gros rocs noirs pointaient, pareils à la tête ruisselante de monstres aquatiques. C'était, dans le jour qui tombait, superbe et terrible.

Les trois hommes longèrent, avec leur chargement, le bord du précipice. Ils constatèrent avec satisfaction que la rivière, qui coulait entre les abruptes murailles, calmait peu à peu sa furie et,

tout en conservant une allure torrentueuse, semblait devenir navigable.

Ils poussèrent, ce soir-là, jusqu'à la brèche qu'ils connaissaient bien, et qui leur avait permis déjà d'accéder à l'intérieur du ravin. Le campement fut dressé en cet endroit.

Ainsi que les jours précédents, la nuit fut belle et pure. Rod demeura encore éveillé le dernier. Tard dans la soirée, la lune se leva, rouge et splendide, éclairant le faîte du ravin et laissant dans un gouffre d'ombre ses sombres profondeurs.

Rod était là, avec son fusil, assis près des braises à demi éteintes du foyer, quand soudain, derrière un proche rocher, un cri terrible retentit, qui le fit frissonner jusqu'à la moelle des os.

Il se dressa, tout d'une pièce, en tremblant de tous ses membres. Il essaya de crier, lui aussi, mais sa langue restait collée à son palais.

Presque aussitôt, il vit, devant lui, se mouvoir une forme longue et flexible, qui semblait, sous la lumière de la lune, d'un gris argenté.

Rod ne douta point que ce fût un lynx. Il épaula et, avant qu'il n'eût tiré, un second cri se fit entendre, aussi effrayant que le premier, une sorte de râle d'agonie, qui de nouveau lui glaça le sang dans les veines.

Il tira, et courut vers le rocher. Pas de lynx ! Rod avait raté son coup et la bête s'était échappée. Mais le cri, le cri affreux qu'il avait entendu ? Ce n'était pas un cri de bête… Qu'est-ce que tout cela signifiait ? La scène n'avait duré que quelques secondes.

Le jeune Blanc était demeuré figé sur place et c'est là que Wabi et Mukoki, réveillés en sursaut par la détonation, le retrouvèrent, quelques instants après.

— Qu'y a-t-il ? demanda vivement Wabi.

— Il y a… Il y a… que j'ai dû rêver tout éveillé. J'ai cru entendre deux cris terribles et voir, en même temps, un lynx… Je l'ai tiré, et l'ai manqué.

Mukoki se mit à glousser en hochant la tête, et Wabi éclata franchement de rire.

— Encore le coup du lynx ! dit-il. L'hiver dernier, tu as pris un des gros chats du Wild pour un Woonga. Cette fois, tu l'as entendu crier des choses effrayantes… Allons, allons, les nuits du Wild ne te valent rien ! Si tu te couchais en même temps que moi et que Mukoki…

— Non, je n'ai pas eu la berlue ! interrompit Roderick.

Et il affirma, avec énergie :

— J'ai cru, le premier, que j'avais rêvé. Mais je suis bien sûr, maintenant, d'avoir entendu crier. Était-ce bien un lynx ? Ou, si c'était… un homme ?

Devant l'assurance de leur compagnon, qui était encore tout palpitant, Wabi et Mukoki ne savaient trop que penser. Pour parer à toute éventualité, il fut résolu qu'ils veilleraient chacun à tour de rôle jusqu'au jour.

Rien d'anormal ne se passa jusqu'au lendemain matin.

Mais l'aube naissante, ni la clarté du jour ne furent capables de rasséréner complètement le cœur de Roderick. Ces deux cris terribles, il lui semblait les entendre encore vibrer dans son oreille. Non, non, il n'avait pas rêvé ! N'était-ce pas l'esprit du ravin, qui avait voulu interdire aux nouveaux venus l'accès de son trésor ? N'était-ce pas lui qui leur avait clamé :

— Vous n'irez pas plus loin !

Rod, cependant, garda pour lui ses sombres réflexions. La pirogue fut descendue jusqu'au fond du ravin, et les trois hommes y prirent place. Wabi à l'avant, comme de coutume, Mukoki à la poupe, et Roderick entre les deux. Le courant se saisit du frêle esquif et la descente vers l'or commença.

Aucun incident n'eut lieu au cours de cette journée. La pirogue filait rapidement, tantôt accélérée et tantôt ralentie par les pagaies. Si étroit était le lit de la rivière que tous les rocs de fond étaient submergés par la masse liquide, et nul récif n'en émergeait.

Mille après mille défilaient les hautes parois rocheuses qui, de droite et de gauche, encadraient le ravin de leurs falaises. Rod, en passant, reconnut l'endroit où il avait tué le renard argenté.

Par prudence, on fit halte, dès que le jour baissa, dans une petite crique où il était loisible de tirer la pirogue à terre et de camper.

Le ravin, à cet endroit, s'élargissait légèrement, et une de ses parois découpait sur le ciel une profonde échancrure.

En outre, la roche, plus friable, avait été, au cours des siècles, dégradée par les intempéries, et la paroi, au lieu d'offrir une sur-

face lisse, présentait une foule d'aspérités où avaient crû quelques touffes d'herbes, des buissons et quelques arbres rabougris.

Àpeine débarqués, Rod et Wabi, afin de se dégourdir les jambes, se hâtèrent de tenter l'escalade de la falaise et, sans trop de difficultés, parvinrent effectivement à son sommet.

Ce leur fut un soulagement d'être délivrés, pour quelques instants, de l'étreinte sauvage du ravin.

Ils hélèrent joyeusement Mukoki qui, en dessous d'eux, ne semblait pas plus gros qu'une mouche. Le vieil Indien, qui était fort occupé à préparer le souper, leur rendit de la main leur salut.

Puis, quoique là-haut il fît encore grand jour, les deux jeunes gens se hâtèrent de redescendre à la petite crique où ils devaient passer la nuit, et qui était déjà complètement dans l'ombre.

Le vieil Indien paraissait préoccupé et son masque cuivré trahissait une agitation intérieure insolite.

Visiblement, avec l'obscurité qui s'épaississait, il songeait au cri mystérieux entendu, la nuit précédente, par Rod.

Il songeait aussi à Loup, à leur vieux camarade fidèle, qui attirait jadis ses frères à la mort. Ces frères tant exécrés par Mukoki, qui avaient dévoré autrefois sa femme et son enfant, et à qui il avait voué une haine éternelle.

Loup, maintenant, n'était plus là pour l'aider à assouvir sa vengeance. Il n'était plus là… Qui sait ? Peut-être Rod avait-il eu raison d'affirmer, en dépit de Wabi, que l'animal ne les avait pas oubliés. Peut-être Loup rôdait-il bien autour d'eux ?

XII. Qui a tiré ?

Dès que Rod et Wabi se furent endormis dans la confortable anfractuosité d'un rocher où, sur un lit de sable fin, avaient été étendues les couvertures de fourrure, Mukoki se releva sans bruit et entreprit, à son tour, l'escalade de la falaise. L'entreprise était périlleuse dans l'obscurité, et le vieil Indien risqua vingt fois de se rompre le cou. Accroché aux buissons et aux arbustes, il grimpait cependant sans trêve, comme hanté par une idée fixe et obéissant à une force intérieure irrésistible.

Il atteignit sain et sauf le faîte de la falaise et, l'œil hagard, regarda fixement devant lui. Où était Loup ? Quelque part, évidemment, dans ces vastes solitudes qui s'étendaient, à l'est, jusqu'à la baie d'Hudson, au nord jusqu'à l'océan Arctique.

Mukoki demeura ainsi une bonne heure, sous le ciel étoilé, jusqu'à ce que surgît de l'horizon la lune décroissante, pareille à un vaisseau qui chavire. Alors il se courba vers le sol, comme pour y chercher des empreintes. Des empreintes de loup. Et, comme il n'en trouvait point, il semblait tout désappointé. Il marcha ainsi quelque temps. Alors qu'il venait d'arriver près d'un arbre mort, dont l'écorce était tombée, et qui se dressait, fantomatique, tel un blanc squelette, Mukoki perçut, à quelques mètres de lui, un léger bruit.

Tandis qu'il s'efforçait, de ses yeux ardents, de scruter la pénombre, il vit briller comme un éclair une lueur rapide, aussitôt suivie de la détonation d'un fusil.

Instinctivement, Mukoki s'était aplati sur le sol, et il ne s'était pas encore redressé qu'il entendit retentir un cri horrible. Un cri

humain, qui pourtant n'avait rien d'humain. Un tel cri qu'il s'en écrasa davantage encore sur la terre, en poussant lui-même un inexprimable hurlement.

Il lui semblait que son sang s'était caillé dans ses veines et il demeurait étendu, comme mort, bien que le coup ne l'eût pas atteint.

Puis il risqua quelques mouvements et, instinctivement, attira son propre fusil près de son épaule. Rien ne bougeait autour de lui.

Mais un second cri, non moins atroce, déchira l'air. Le vieil Indien savait bien que ce cri ne pouvait être celui d'aucune des bêtes habituelles du Wild. Cette clameur, un homme seul avait pu l'émettre. Mais elle dépassait en horreur tout ce qu'il avait jamais entendu de sa vie.

Il recommença à s'aplatir sur le sol, en tremblant et claquant des dents, tandis que le cri résonnait à nouveau, mais plus éloigné. Une fois encore, la clameur d'épouvante fit retentir les échos, apeurant toutes les créatures de la nuit, arrachant de la gorge et de la poitrine de Mukoki des soupirs profonds comme des sanglots. Le vieux trappeur ne se ressaisit qu'après que le silence se fut derechef étendu sur la nature et lorsqu'il n'entendit plus que le murmure du vent dans les feuillages.

Si Mukoki avait été un homme de race blanche, il aurait cherché à analyser cette étrange clameur. Mais le Wild et ses hôtes sauvages étaient son unique univers. Et jamais, dans cet univers, il n'avait connu homme ou bête capables d'émettre un son semblable.

Aussi resta-t-il accroupi à la même place une heure durant, frémissant toujours d'une peur irraisonnée.

Il essaya de comprendre ce qui lui était advenu. La fréquentation des Blancs, à la factorerie, avait contrebalancé quelque peu les instincts superstitieux de sa race. Il tenta donc de réfléchir sur cette extraordinaire aventure.

Il y avait eu un coup de feu dirigé contre lui. Il avait entendu la balle siffler d'abord au-dessus de sa tête, puis frapper derrière lui l'arbre mort. Un homme avait tiré. C'était donc également un homme qui avait crié. Mais quelle sorte d'homme ? Il se remémora toute la gamme des anciens cris de guerre de sa tribu, puis de ceux des ennemis de sa tribu. Ce n'était point cela. Alors, qu'était-ce donc ?

Il raisonna tant et si bien que l'effroi le gagna de plus en plus, un peu comme une bête traquée. Il rebroussa chemin et, redescendant dans le ravin, il s'en vint rejoindre ses deux compagnons.

L'Indien, d'ordinaire, dissimule sa frayeur comme un Blanc cache la faute qu'il a commise. Mais, dans la circonstance présente, tel était son émoi qu'il réveilla Rod et Wabi, et, la voix encore empreinte d'émotion, leur fit le récit de son aventure. Rod avait immédiatement sursauté. Ces cris affreux ne provenaient-ils pas de la même source mystérieuse que ceux qu'il avait lui-même entendus, la nuit d'avant, quand il avait tiré sur le lynx fantomatique ?

— Peut-être, opina Wabi, s'agit-il tout simplement de quelque Woonga solitaire, qui nous a épiés et crie ainsi pour nous effrayer…

— Non ! Pas Woonga ! s'exclama aussitôt Mukoki. Woongas pas crier ainsi ! Et pas seulement crié, avoir aussi tiré sur moi.

Ce qui, en tout cas, semblait certain, c'est qu'un homme, un être inconnu, suivait à la piste les trois chercheurs d'or ou, plus exactement, effectuait, sur la crête du ravin, un trajet parallèle au leur.

Cette fois encore, il fut décidé que, pour parer à tout danger, l'un des trois compagnons monterait la garde à tour de rôle durant le reste de la nuit, tandis que les deux autres dormiraient.

Les heures s'écoulèrent lentement pour chacun des trois hommes, et aucun d'eux ne put trouver le sommeil. Ce péril imprécis, qui flottait autour d'eux les angoissait. Qui avait tiré sur Mukoki ?

Aussi, le lendemain matin, Rod et Wabi résolurent-ils de se rendre, conduits par Mukoki, sur le terrain où l'alerte avait eu lieu. Peut-être y découvrirait-on quelque indice utile.

La falaise fut aussitôt escaladée et le vieil Indien, suivi des deux jeunes gens, reprit silencieusement sa piste nocturne.

Il avait l'air si profondément apeuré que Rod et Wabi en eurent, par contagion, la chair de poule.

Bien des fois déjà, Wabi, au cours de leur vie commune, avait vu son vieux camarade en danger de mort. Mais jamais il ne lui avait paru aussi déprimé. Au contraire, le péril n'avait fait que renforcer sa rude énergie.

Son fusil prêt à tirer, Mukoki s'avançait lentement, évitant de faire craquer sous ses mocassins la moindre brindille. Le vol d'un

oiseau, le moindre bruissement de feuilles, la fuite d'un lièvre blanc le faisaient s'arrêter net.

On arriva ainsi à l'arbre mort aux branches décharnées et au tronc pelé.

— Ici, dit à mi-voix Mukoki. Ici tiré sur moi.

— Il s'en est fallu de peu ! s'écria soudain Wabi. Regarde ceci.

Un trou rond apparaissait à hauteur d'homme, dans la blancheur squelettique de l'arbre mort. Déjà Rod avait saisi son couteau et fouillait dans le trou, pour extraire la balle qui devait s'y trouver encore.

— Elle n'est pas loin..., dit-il au bout d'un instant. Je la sens... Elle n'est pas à plus de deux pouces de profondeur.

— C'est surprenant ! observa Wabi, en s'approchant. Dans un bois aussi vermoulu, elle aurait dû traverser au moins la moitié de l'épaisseur de l'arbre. Qu'en penses-tu, Muki ?

Mais Rod venait de se retourner avec un cri de surprise. Il tenait d'une main son couteau, la pointe en l'air, et, de l'autre main, montrait à ses compagnons l'extrémité de la lame.

Wabi et Mukoki regardèrent, et leur étonnement ne fut pas moindre que celui de Rod. Adhérente à l'acier brillait au soleil une petite tache jaune.

— Une autre balle ! cria Wabi, haletant. Une autre balle en or !

Les trois hommes étaient stupéfaits. Rapidement, Rod s'était remis à écorcer l'arbre et, au bout de quelques instants, il en extirpait la balle ensorcelée.

— Par César ! grommela Wabi, qu'est-ce que tout cela signifie ?

Le visage de Mukoki s'était tout à coup détendu.

— Homme tiré ours…, répondit-il sans hésiter. Lui pas mort… Lui avoir tiré… Même or… Même fusil…

L'évidence même avait parlé par la bouche du vieux trappeur. Il s'agissait, sans nul doute possible, du même être mystérieux.

Mukoki s'était dirigé presque aussitôt vers la place où avait dû, pour tirer, se tenir l'inconnu.

Tous trois explorèrent minutieusement le terrain alentour.

— Des poils de lynx ! s'exclama Rod. Un lynx a passé par là.

Wabi vint le rejoindre et regarda les poils, dont une touffe s'était accrochée aux branches d'un arbuste.

— Oui, un lynx…, dit-il d'un tuon à la fois grave et railleur. Un lynx de quatre pieds de haut… Je n'en ai jamais rencontré beaucoup de cette taille !

— Alors, c'est…

Rod n'osa pas achever sa phrase.

— De la fourrure de lynx…, prononça Wabi. L'homme qui, cette nuit, a tiré sur Mukoki, était vêtu d'une de ces peaux.

Mukoki approuvait de la tête.

Les recherches se poursuivirent en vain. La piste laissée par l'inconnu, qui devait marcher pieds nus, était si faiblement marquée qu'elle était à peine perceptible.

Au lieu de s'attarder à une poursuite sans doute inutile et risquer, le cas échéant, de recevoir dans la peau une nouvelle balle d'or, il était préférable de regagner au plus tôt le ravin. L'avenir seul pourrait éclaircir l'énigme du cri tragique et celle des balles.

Une heure plus tard, la pirogue était remise à l'eau et les trois chasseurs d'or reprenaient leur navigation interrompue.

XIII. Un mauvais pas

L'esquif filait rapidement, au fil de l'eau, et il suffisait à Mukoki de le maintenir dans le courant, à l'aide de sa pagaie faisant office de gouvernail. Le vieil Indien était redevenu taciturne et songeur. Trop de choses obscures flottaient dans l'air, autour de lui.

Vers midi, on aborda, pour un déjeuner froid, à un endroit propice, et Wabi en profita pour tirer Rod à l'écart et lui dire :

— La tête de Muki travaille fortement. Sa croyance au surnaturel ajoute, pour lui, à nos inquiétudes communes.

— Que pense-t-il, à ton avis ?

— Il existe, dans sa tribu, une vieille légende, d'après laquelle, à des périodes éloignées, ladite tribu est visitée par un guerrier redoutable, envoyé par le Grand Esprit, qui, en réparation de fautes anciennes, exige un sacrifice humain, ou, si tu préfères, la mort d'un homme…

« Ce fantastique guerrier est invisible. Il possède une voix terrible, qui fait trembler d'effroi les montagnes et arrête le cours

des fleuves. Il est armé d'un grand arc et de flèches d'or, dont il frappe la victime désignée.

« De là à conclure, pour Mukoki, que c'est à ce guerrier invisible qu'il a eu affaire, la nuit dernière, et que c'est lui que le Grand Esprit a choisi pour mourir, il n'y a qu'un pas, tu le comprends. Espérons que cette bizarre histoire sera bientôt tirée au clair, car elle finirait par annihiler complètement toutes les facultés de notre vieux camarade.

— Je suis, quoique pour des raisons différentes, non moins désireux de percer à jour le mystère, répliqua Rod. Mais nous n'avons, pour l'instant, qu'à aller de l'avant.

— C'est aussi mon avis.

Àce même moment, une clameur roula sur une des crêtes du ravin. Une clameur profonde et sinistre, pareille à la lamentation du vent d'hiver sur le faîte des noirs sapins.

Elle s'enflait et s'approchait, répercutée par les échos du ravin, sans que l'on pût voir d'en bas qui la proférait. Puis elle éclata en un cri perçant, pour s'éteindre ensuite en un gémissement douloureux, qui glaça le sang des trois hommes dressés pour écouter.

Tous trois s'étaient en même temps accroupis et dissimulés derrière un pan de rocher, craignant qu'une nouvelle balle d'or ne s'abattît sur eux.

Eux-mêmes avaient armé et épaulé leurs fusils, prêts à tirer sur l'être inconnu et hallucinant, s'il apparaissait en haut du ravin.

Et voilà que, tout à coup, une révélation se fit dans l'esprit de Roderick Drew. Plus prompte que l'éclair, sa pensée s'en était soudain retournée vers ce monde civilisé, où il avait vécu jusque-là. Il y avait, dans ses tares morbides, trouvé la clef de l'énigme.

Il se tut, en frissonnant d'horreur, jusqu'à l'instant où, ne voyant paraître sur le ciel aucune silhouette humaine, ses deux compagnons lui firent signe de quitter comme eux son abri afin de regagner la pirogue.

Alors il s'approcha de Wabi et de Mukoki et, à mi-voix, à demi étranglé d'émotion, il murmura :

— L'homme qui tire sur nous…

— Eh bien ? demanda Wabi.

— Eh bien… C'est un fou !

Les ongles de Wabi s'enfoncèrent dans son bras, comme les griffes d'un ours.

— Un quoi, dis-tu ?

— Un fou.

— Oui, reprit Rod, en baissant encore la voix. L'homme qui a tiré sur l'ours et sur Mukoki, l'homme que, le premier, j'ai entrevu et entendu crier dans la nuit, l'homme qui arme son fusil avec des balles en or est un fou… un fou furieux ! Des cris semblables, j'en ai ouï déjà, à l'asile d'aliénés qui est installé près de Detroit.

Tel un commentaire vivant de ses paroles, la clameur sinistre retentit, une fois de plus toute proche, semblait-il.

— Un fou furieux ! répétait Wabi, abasourdi.

Quant à Mukoki, cette explication, donnée par le jeune Blanc, semblait l'avoir beaucoup rassuré. Il avait de nouveau épaulé son fusil.

— Ne tire pas, Muki ! commanda Rod, avec autorité. Si, aujourd'hui ou demain, tu vois ce malheureux au bout de ton arme, il faut l'épargner… C'est un homme, sais-tu ? qui a souffert, qui a été affamé, affamé à en devenir fou. Le tuer serait le pire des crimes.

Mukoki abaissa son arme.

— Oui, je comprends…, grommela-t-il. Lui faim… Lui pas manger… Lui devenu mauvais chien.

— C'est cela même, appuya Wabi. Rod a raison. L'homme est devenu mauvais chien, tout comme ce chien husky, qui était devenu méchant parce qu'il avait avalé une arête de poisson. Les hommes blancs, eux aussi, deviennent parfois mauvais chiens, quand ils souffrent trop.

— Notre Grand Esprit, déclara Rod, nous commande de ne point faire de mal aux fous. Nous les enfermons seulement dans de grandes maisons, plus vastes que toutes les maisons réunies de Wabinosh House. Là, nous les habillons décemment, nous les nourrissons et nous prenons soin d'eux, toute leur vie.

Mukoki ne semblait pas convaincu.

— Mauvais chiens, protesta-t-il, mordre profond, quelquefois. Mauvais chiens dangereux. Prudent de les tuer.

Ici, Wabi intervint encore, afin de venir au secours de Rod.

— Oui, certainement, mais seulement quand on ne peut s'en dispenser. N'avons-nous pas sauvé la vie à notre husky, et mis un terme à sa méchanceté, en lui retirant l'arête du gosier ? Notre devoir est, si nous le pouvons, de sauver ce mauvais chien. Il croit que tous les hommes sont ses ennemis. Tâchons d'éviter qu'il ne nous tire dessus. Mais nous non plus, ne le tuons pas !

Tout en regagnant la pirogue, Rod s'approcha de Wabi et lui chuchota à l'oreille :

— Muki a compris. Il ne tuera pas l'homme sans nécessité. Mais peut-être faudra-t-il tout de même en venir là. Notre vie, hélas ! est en jeu… Peut-être, en cet instant, est-il là-haut, à nous épier. Il y a fort à craindre, car les fous sont têtus dans leur folie, qu'il ne nous lâche pas de sitôt.

— Brr !…, répondit Wabi. Tu n'es pas rassurant ! Embarquons. C'est tout ce que nous avons à faire pour le moment.

La pirogue fut bientôt reprise par le courant et recommença à filer sur les eaux écumeuses.

Rod, malgré l'humanité de son intervention, était le seul, en réalité, qui connût toute l'amplitude du danger qui les menaçait.

Wabi était peu au courant des mœurs des aliénés. Mais il n'ignorait pas, quant à lui, que rien n'est plus dangereux qu'un fou en liberté.

L'homme pouvait, pendant des jours et des nuits, durant des semaines, épier leurs pas avec une ténacité que rien ne rebuterait, franchir en courant, comme une bête sauvage, d'incalculables distances et, à tout moment, se dresser soudain sur leur route, avec son vieux fusil et ses balles d'or, ou ramper silencieu-

sement vers eux dans les ténèbres, pour se jeter à leur gorge. L'endurance de leur inconscient ennemi dépasserait toujours la leur.

Àchaque mille parcouru, le volume d'eau de la rivière, qui recevait, à droite et à gauche, une multitude de ruisseaux et de petits torrents, devenait plus considérable, et son courant plus rapide.

La journée tirait à sa fin lorsque Wabi, qui veillait à l'avant de la pirogue, poussa un bref cri d'alarme. Un amas de rochers avait soudain surgi de l'eau.

Mukoki donna un coup de pagaie, pour en détourner la pirogue. Mais sa pagaie, ayant heurté l'un d'eux, se brisa net. Rod, vivement, lui passa la sienne.

Cette minute avait suffi cependant pour que le fragile esquif perdît sa direction. En même temps le courant, dont la force semblait décuplée, avait saisi comme une griffe la pirogue et l'entraînait à une vitesse vertigineuse contre laquelle toute lutte devenait impossible.

Un sourd grondement ne tarda pas à parvenir aux oreilles des trois hommes, qui comprirent aussitôt que c'était celui d'une chute d'eau.

— La première cascade..., gloussa Mukoki.

Nul doute n'était possible. On était bien arrivé à cette première cascade, indiquée dans le plan tracé sur l'écorce de bouleau, et jusqu'à laquelle Mukoki, l'hiver précédent, s'était avancé.

Ce n'était alors qu'une petite chute d'eau, devenue aujourd'hui, à en juger par le vacarme assourdissant qui emplissait l'air et l'aspiration formidable qui entraînait la pirogue, une véritable cataracte.

Les trois chasseurs d'or regardaient, impuissants, leur embarcation ayant perdu tout contrôle les entraîner vers la chute et la mort. Les coups de pagaie, qu'ils tentaient de donner pour aller accoster à l'une des deux rives, ne faisaient pas dévier d'un pouce la pirogue.

Déjà apparaissaient la cataracte et les blanches écumes impalpables, qui, au-dessus d'elle, pareilles à une légère mousseline, montaient dans l'air.

La catastrophe semblait inévitable, quand un remous violent, qui coupait le courant en son plein milieu, se saisit soudain de la pirogue et se mit à la faire tourniquer sur elle-même.

En un clin d'œil elle chavira et les trois hommes, perdant l'équilibre, furent projetés à l'eau.

— Tenir pirogue ! cria Mukoki. Point la lâcher.

Il s'était déjà cramponné au fragile esquif, qui n'était plus qu'une écorce flottante, et Rod et Wabi, à demi immergés, l'imitèrent.

Les trois compagnons se sentirent, quelques instants, tournoyer comme des fétus. Mais la force du petit maelström où ils étaient pris contrariait celle du courant, dont elle brisait la direction, et de cette bataille de l'élément liquide il résulta qu'hommes et pirogue furent finalement projetés sur le rivage.

La chance avait servi les trois chasseurs d'or. Haletants et trempés, ils sortirent de l'eau et tirèrent après eux, jusque sur un petit promontoire rocheux, leur embarcation complètement retournée.

Fort heureusement, les courroies qui liaient à la pirogue leurs paquetages n'avaient point cédé, eux-mêmes n'avaient pas lâché leurs fusils, et il y avait eu, en fait, plus de peur que de mal.

— Voilà, s'écria Wabi, en mettant pied à terre, ce qui s'appelle aller aux portes du oaradis et en revenir vivement. Nous l'avons échappé belle !

Tandis que Rod, ruisselant, demeurait abasourdi de la catastrophe évitée de justesse, Wabi se hâta d'aider Mukoki à arrimer la pirogue.

Puis les trois hommes sortirent de leurs paquetages des vêtements secs, qu'ils se hâtèrent de revêtir, et mirent leur défroque à égoutter aux rayons obliques du soleil couchant.

Il leur faudrait de toute nécessité passer la fin de la journée, et la nuit suivante, sur l'étroit espace qui, baigné par les eaux écumeuses, leur servait de refuge. Le lendemain matin, on verrait à se tirer de ce mauvais pas et à franchir la cataracte.

— Si le fou, ne put s'empêcher d'observer Rod, d'un ton migai, mi-contrit, nous découvrait dans cette position, il aurait beau jeu de nous tirer dessus !

— Oui…, répondit Wabi. En revanche, nous n'avons pas à craindre que quelqu'un vienne nous dévaliser, ni que les bêtes sauvages ne nous fassent un mauvais parti. Tout, ici-bas, a ses avantages !

N'ayant rien qui permît d'allumer un feu, les trois hommes se contentèrent d'un repas froid, puis s'enveloppèrent dans leurs couvertures de fourrure, jusqu'au lendemain matin.

Ils ne dormirent que d'un œil, par suite de l'exiguïté du terrain, où ils avaient tout juste de quoi s'étendre, et du vacarme assourdissant de la cataracte, qui, dans l'obscurité, semblait vouloir les happer. Et Rod se demandait, sans oser formuler tout haut son inquiétude, s'ils allaient demeurer là, captifs, jusqu'à la baisse des grandes eaux. Car, de droite et de gauche, la falaise dressait à pic ses murailles vertigineuses.

Mais, dès l'aube, Mukoki s'était mis à examiner de près la situation et quelles voies d'issue seraient envisageables.

Revenu de son exploration vers les deux amis qui s'étiraient encore, les côtes moulues par la dureté du roc qui leur avait servi de lit, il leur parut tout ragaillardi.

Il leur désigna de la main un autre îlot rocheux, plus proche de la cataracte que celui sur lequel ils se trouvaient, et qu'il venait de gagner à la nage.

— Nous, dit-il, aller là, d'abord. Nager le long du rivage et tirer avec nous la pirogue.

Quelques instants après, Rod et Wabi s'étant déshabillés, à l'exemple du vieil Indien, et ayant déposé leurs vêtements dans la pirogue, nageaient avec entrain vers l'îlot comme des poissons, s'agrippant au rivage lorsque le courant, plus fort, menaçait de les entraîner.

Une longue lanière de peau de caribou avait été fixée à l'avant de la pirogue, et ils la halaient ainsi après eux.

L'îlot désigné par Mukoki fut atteint sans encombre.

Tout éclaboussé d'écume, il était situé au pied de la falaise, en bordure même de la cascade qui, au-delà effectuait son plongeon liquide.

Un chapelet de rochers, que l'eau ne recouvrait pas entièrement, se continuait tout le long de la cataracte.

— Bon, cela, dit Mukoki en gloussant. Nous descendre par là.

La voie à suivre était scabreuse et Rod sentait la tête lui tourner à l'aspect de ces rocs empilés qui, mouillés et glissants, dégringolaient les uns sur les autres, à pic vers la chute d'eau.

— Ne crains rien, dit Wabi qui voyait pâlir son ami. Nous nous attacherons ensemble et, si l'un de nous deux culbute, les deux autres le retiendront. Il est inutile de nous attarder ici plus longtemps. Faisons vite !

Les trois hommes se lièrent mutuellement à la ceinture, à l'aide d'une seconde lanière, et Mukoki se laissa filer sur le premier palier. Rod et Wabi firent glisser vers lui la pirogue, puis descendirent à sa suite. La même opération se répéta, à cinq reprises successives, sur les rocs luisants, non sans que Rod qui vacillait, étourdi par le fracas des grandes eaux, n'eût été contraint d'attraper sa casquette et, l'ayant coiffée, de l'enfoncer sur ses oreilles.

Le pauvre garçon était vert, lorsque la descente prit fin. Mais tout s'était passé sans encombre. Les trois compagnons se hâtèrent de revêtir à nouveau leurs vêtements, la pirogue fut remise à flot et la navigation reprit sur la rivière apaisée.

— Ouf ! dit Wabi, avec un soupir de soulagement.

— Mauvais pas, très mauvais pas…, confirma Mukoki, impassible.

— Un fou, un naufrage, un Niagara en miniature… ! s'exclama Rod. Notre or se défend bien !

Tout le jour, la pirogue continua à descendre au fil de l'eau plus ou moins rapidement, et l'aspect varié du paysage, qui se découpait dans les brèches de la double falaise où s'encastrait le ravin, était pour Rod et pour Wabi un perpétuel sujet d'admiration.

Vers la fin de l'après-midi, la rivière changea de direction. Du nord-est, elle coulait désormais, très nettement, vers le nord.

Le coude que formait là le ravin offrait un endroit favorable entre tous pour bivouaquer.

Sur une surface d'une acre environ s'étendait une vaste arène de sable fin, très blanc, en bordure de laquelle se trouvaient de grands amas de bois mort.

— Curieux endroit ! dit Wabi, tandis qu'aidé de Rod et de Mukoki, il tirait la pirogue sur le sable. On dirait d'un ancien…

— Oui, ancien lac…, grogna l'Indien. Ici, autrefois, être sûrement un lac.

— Le sable qui emplit aujourd'hui cette dépression, ajouta Rod, a dû être peu à peu apporté par la rivière, et le coude que fait le ravin l'a retenu. La couche en est très épaisse… De même, le bois mort a été charrié par l'eau et bloqué ici.

Quelques instants après, Wabi, qui s'était un peu écarté, poussa un cri et, comme ses compagnons s'étaient retournés vers lui, il leur fit signe, avec de grands gestes, de venir le rejoindre.

Rod et Mukoki arrivèrent en courant et Wabi, sans mot dire, leur montra du doigt quelque chose sur le sable.

Sur le sable était fortement marquée l'empreinte d'un pied humain. D'un pied que ne chaussait ni soulier ni mocassin, mais qui, quand il avait laissé sa trace sur la blanche arène, était nu, aussi nu que la main frémissante, pointée vers lui par Wabi.

L'empreinte se répétait à l'infini, comme si toute une tribu de sauvages avait, quelques heures auparavant, dansé à cet endroit.

Ce n'était pas tout. Près des amas de bois flotté montait une légère spirale de fumée.

XIV. La Troisième Cascade

Rod l'aperçut le premier et, tandis qu'il s'avançait dans cette direction, il entendit derrière lui le léger déclic du revolver de Wabi, qui l'armait, et celui, plus brutal, du cran de sûreté du fusil de Mukoki. Lui-même, il tira de sa gaine son revolver et chuchota :

— Qui peut être là ? On ne voit personne.

Mukoki mit un doigt sur ses lèvres.

— Pas pouvoir dire, répondit-il. Pas savoir. Mais nous bien ouvrir les yeux.

— Rien ne bouge, dit Wabi. On nous a sans doute entendus.

Il n'y avait personne.

La fumée s'élevait d'une bûche carbonisée, qui était à moitié recouverte de terre et de cendres. On ne pouvait s'y tromper. Le feu avait été mis en veilleuse. Celui ou ceux qui l'avaient construit, étaient partis, mais avec l'intention de revenir.

Autour du feu, nombreuses étaient les empreintes de pieds, et des os étaient éparpillés.

Mukoki en ramassa quelques-uns, qu'il se mit à examiner soigneusement, tandis que Rod et Wabi, tout décontenancés, regardaient de droite et de gauche, avec étonnement, s'attendant à l'attaque soudaine d'une horde de sauvages.

Mais le vieil Indien, secouant la tête, et désignant du doigt les traces imprimées sur le sable :

— Mêmes pieds ! dit-il. Un seul homme avoir fait toutes les empreintes.

— C'est impossible ! protesta Wabi. Il y en a des milliers.

Mukoki s'était agenouillé.

— Lui avoir, continua-t-il, gros orteil du pied droit cassé. Toujours même pied. Facile à constater.

Wabi se pencha, à son tour, sur le sable. L'Indien avait raison. La jointure du gros orteil du pied droit était déviée, d'un demi-pouce, de sa position naturelle et cette difformité se répétait, dans la proportion d'un pied sur deux, dans toutes les empreintes.

Rod, lui aussi, s'inclina et constata. Mais il n'était pas au bout de ses étonnements, et Wabi pas davantage.

Mukoki tendit vers les deux jeunes gens sa main qui était pleine d'os.

— Viande pas cuite..., dit-il. Homme manger cru.

— Est-ce possible ? s'exclama Rod.

Un éclair passa dans ses yeux, et un autre dans ceux de Wabi.

Presque simultanément, les deux amis s'écrièrent :

— Le fou ! Encore lui !

Mukoki approuva :

— Oui...

— Et il était là, dit Rod, pas plus tard qu'hier !

Wabi se tourna vers l'Indien.

— Mais pourquoi l'homme a-t-il eu besoin de feu, si ce n'était pour cuire sa viande ?

Mukoki haussa les épaules et ne répondit pas.

Rod avait ramassé d'autres os.

— Ce qui est certain, dit-il, c'est qu'elle n'est pas cuite. En voici des morceaux entièrement crus, encore attenants à l'os. Sans doute l'homme se contente-t-il de la faire superficiellement griller au-dessus du feu.

Mukoki approuva cette suggestion et se prit à fouiller le feu.

Àl'extrémité de la bûche, deux pierres étaient posées l'une sur l'autre, formant une sorte de petit foyer. L'une d'elles était plate. L'autre, ronde et unie, ressemblait à un gros galet.

Tout à coup, l'Indien poussa une vive exclamation, ce qui était contraire à toutes ses habitudes. Car il avait, d'ordinaire, l'étonnement muet.

— Qu'y a-t-il ? demandèrent en chœur Rod et Wabi.

— L'homme mauvais chien…

— Eh bien ?

— Lui faire balles ici… sur pierres… Regardez… Or, or !

Les deux amis écarquillèrent leurs yeux vers la pierre plate, que le vieux trappeur avait prise dans ses mains.

— Or, or, or ! répétait-il, tout excité.

Au centre de la pierre, on voyait luire effectivement une trace jaune brillante.

Rod et Wabi comprirent aussitôt ce dont il s'agissait. Se servant de la pierre ronde pour frapper, le chasseur fou avait martelé ses balles d'or sur la pierre plate !

Ils étaient à l'endroit du dernier campement de cette étrange créature de la solitude. Voyageant, sans doute, de nuit comme de jour, il avait dû passer ici peu de temps avant eux. Son feu, qui couvait sous la cendre, indiquait qu'il avait l'intention de revenir. Mais quand ?

— Un fou, dit Rod, court avec la vitesse d'un animal sauvage. On ne sait jamais où il est.

La nuit s'écoula tranquillement. Mukoki, cependant, veilla. Il avait abandonné, vis-à-vis de l'énigmatique créature, toutes ses craintes superstitieuses. La découverte des os à demi rongés, des empreintes de pieds, du feu et des pierres qui servaient à confectionner les balles d'or, l'avaient rassuré.

Il comprenait maintenant que c'était bien à un homme qu'il avait affaire, à un homme devenu « mauvais chien », et la curiosité l'emportait désormais en lui sur la frayeur.

Le lendemain matin, la pirogue fut repoussée à l'eau. En dépit du fou, qui se cramponnait décidément à leur piste, les trois aventuriers sentaient l'espoir palpiter en eux. Le but poursuivi n'approchait-il pas ? S'il fallait subir jusqu'au bout, le mystérieux et intermittent compagnon que le sort leur avait donné, on le subirait. Ce n'était presque plus, déjà, un étranger. Qui sait si cet être bizarre ne leur apporterait pas, à un moment donné, une aide inconsciente dans leurs recherches ?

La topographie du pays ne tarda pas à se modifier du tout au tout. Les murs abrupts du ravin s'abaissèrent et s'élargirent, pour faire place à des pentes verdoyantes qui, par endroits, se muaient elles-mêmes en de larges espaces plats, de plus d'un mille d'amplitude.

Le long des rives apparaissaient, quand par hasard on abordait, des traces fréquentes de gibier. Des élans et des caribous se montrèrent plusieurs fois suffisamment près pour les tirer.

Mais là n'étaient pas les préoccupations des trois hommes. Ils comptaient atteindre, avant la nuit, la seconde cascade et ne virent pas sans dépit le courant torrentueux de la rivière se transformer en un large fleuve, régulier et lent.

Si la carte de bouleau était juste, ils trouveraient la seconde cascade à cinquante milles au-delà du campement de l'homme fou. Mais la nuit tomba avant qu'ils l'eussent rencontrée.

Il en fut de même durant la matinée du lendemain.

Perpétuellement, Rod et Wabi tendaient l'oreille, espérant entendre le bruit lointain de la chute d'eau.

C'était en vain.

Les heures succédèrent aux heures, jusqu'à midi. Les cinquante milles prévus avaient été, sans aucun doute, largement dépassés.

Le déjeuner manqua d'entrain et, quand on se remit en marche, quelque vague inquiétude pouvait se lire dans les yeux de Rod et dans ceux de Wabi. Mukoki, plus maître de lui, quoique l'or exerçât sur son esprit sa coutumière attirance, dissimulait son sentiment intérieur.

Àtout moment, Rod déroulait sur ses genoux l'écorce de bouleau, y mesurait et vérifiait les distances comparatives. La deuxième cascade ne pouvait être loin maintenant !

Cependant les milles continuaient à glisser derrière les trois chasseurs d'or et quand, au crépuscule, il fallut s'arrêter pour dîner et camper, plus du double de la distance prévue avait été certainement parcouru.

Le dîner s'en ressentit et, plus encore que le déjeuner, fut mélancolique. Chacun se posait, à part soi, la même question : la carte de bouleau, livrée par les vieux squelettes, était-elle juste ? Et l'erreur, indéniable désormais, qu'elle comportait pour la se-

conde cascade était-elle ou non volontaire ? Se reproduirait-elle pour le reste de l'itinéraire ? Le repas terminé, tandis que Rod et Wabi demeuraient à discuter auprès du feu, Mukoki, prenant son fusil, s'était éloigné et avait disparu le long du fleuve.

Il était absent depuis plus d'une heure quand les deux jeunes gens perçurent soudain, dans la nuit calme, la détonation d'un fusil. Deux autres suivirent, coup sur coup. Puis trois coups tirés à intervalles plus espacés, auxquels succédèrent deux autres, très rapprochés.

— Le signal ! s'écria Rod. Mukoki nous appelle !

Wabi fut sur pied instantanément, et tira en l'air les cinq coups de son magasin.

— Écoute, Rod ! dit-il.

Àpeine les échos du fusil de Wabi s'étaient-ils tus que reprit l'appel de Mukoki. Le son venait de la direction aval du fleuve.

Sans en dire plus, les deux jeunes gens sautèrent dans la pirogue et en larguèrent l'amarre.

— Muki doit être à une distance de deux milles environ, dit Wabi en démarrant. Que peut-il bien lui être arrivé ?

— J'imagine, répondit Rod, qu'il a trouvé la seconde cascade.

Cette pensée rendit des forces aux bras fatigués des deux amis et, saisissant chacun leur pagaie, ils accélérèrent la marche de l'embarcation, qui se mit à filer, à toute vitesse.

Un quart d'heure après, une nouvelle détonation, toute proche, claqua dans l'air et Wabi y répondit par un grand cri.

La voix de Mukoki riposta par un « Hello ! » sonore.

Mais, en même temps, le bruit d'une chute d'eau était parvenu aux oreilles de Rod et de Wabi.

Ils se rapprochèrent du rivage, où ils aperçurent, dans la nuit, la silhouette de Mukoki, qui les attendait. Ils débarquèrent.

— Grosse cascade…, dit le vieil Indien. Faire grand bruit. Beaucoup eau couler vite !

C'était, en effet, un véritable rugissement qui montait sous les étoiles.

Rod et Wabi sautaient de joie, comme de grands enfants, en poussant d'interminables hourras.

Mukoki gloussait, grimaçait et, tout radieux, frottait l'une contre l'autre ses mains calleuses.

— Par tous les saints ! finit par dire Wabi, l'erreur, sur la carte, était de taille. S'il en est de même pour la troisième cascade, nous ne sommes pas au bout de nos peines !

Rod répondit vivement :

— Il n'est pas prouvé que l'erreur se répète ! Bien au contraire, j'estime, quant à moi, que la distance qui sépare la première cascade de la troisième a été mal calculée, tout simplement. Et de cette troisième et dernière cascade nous sommes peut-être beaucoup plus proches que nous ne le croyons. Si ma supposition est juste, ce n'est pas cent milles qui nous restent à parcourir, pour toucher au but, mais seulement vingt-cinq.

— Je le souhaite comme toi, reprit Wabi. En attendant, campons où nous sommes. Nous saurons demain ce qu'il en est.

Le départ eut lieu, le lendemain matin, avant le jour. Les trois hommes absorbèrent leur petit déjeuner à la lueur du feu du campement et, quand l'aube se leva, ils étaient en route depuis plus d'une heure. Leur joie d'atteindre bientôt à la fameuse mine d'or leur avait presque fait oublier le fou et ses balles.

La seconde cascade avait été facilement contournée et c'était à qui fournirait, avec sa pagaie, le meilleur effort, afin de remédier à la lenteur désespérante du courant.

Un jeune élan fut surpris, comme il buvait, à moins de cent mètres de la pirogue. Ce superbe gibier fut dédaigné. Le dépecer eût été perdre inutilement une bonne heure, et il restait suffisamment encore de tranches d'ours, pour qu'on pût s'en passer.

Au bout de deux heures de navigation, le paysage se transforma à nouveau, brusquement. Les montagnes s'étaient rapprochées et encastraient derechef le cours d'eau entre les murailles vertigineuses d'un étroit, silencieux et noir ravin, plus sinistre encore que celui qui avait été traversé les premiers jours.

Àmille pieds au-dessus d'eux, les chasseurs d'or voyaient se découper sur le ciel de denses forêts de pins rouges, qui entrecroisaient presque leurs rameaux sur la sombre cassure où bouillonnait la rivière torrentueuse.

C'était presque, en plein jour, dans la gorge farouche, l'obscurité de la nuit. La mort semblait y régner, angoissante et solitaire.

Rod et Wabi avaient abandonné leur pagaie, et Mukoki avait repris la direction de l'esquif. Dans la lueur crépusculaire qui les

baignait, les visages des trois hommes, même ceux, plus bronzés, de Wabi et de Mukoki, apparaissaient blêmes.

Puis un murmure vint doucement jusqu'à eux. On eût dit le léger chuchotement, dans les ramures, du vent qui approche, un soupir qui eût fait, au sommet du ravin, frissonner les pins.

Mais le souffle du vent dans les arbres s'enfle, puis s'éteint, telle une harpe dont on a, un instant, pincé les cordes. Le son, au contraire, qui courait dans l'air, persistait et ne s'éteignait point. Si, par moments, il semblait décroître, il reprenait bientôt, monotone et régulier, et plus distinct d'instant en instant.

Aucun des trois hommes ne disait mot, mais la même pensée était en eux.

Mukoki rompit le silence profond.

— Cela être, dit-il, la troisième cascade.

Rod et Wabi, dont les deux cœurs battaient comme deux tambours, approuvèrent de la tête. Il n'y eut pas de vains hourras, d'inutiles cris de joie. L'heure était, pour cela, trop solennelle.

Si les prévisions de Rod étaient justes, si la carte de bouleau, ravie aux anciens squelettes, n'avait point menti, si l'erreur de distance indiquée entre les trois cascades était la seule, le secret de l'or, perdu depuis près d'un siècle, allait se révéler d'un instant à l'autre.

L'étrangeté terrible du site et la demi-nuit ambiante ajoutaient encore à l'angoisse des cœurs. Chacun regardait et écoutait, en retenant son souffle. Près d'ici, sans doute, songeait Rod, John Ball, l'Anglais, avait été tué par ses deux associés, et n'allait-on

pas, en accostant, trébucher sur un troisième squelette, qui serait le sien ?

N'était-ce pas ici, également, que l'homme fou avait son repaire ? Était-ce de ce même gisement d'or, découvert par lui, qu'il tirait la précieuse matière de ses balles ?

Comme le bruit de la cascade se rapprochait, Wabi mit pied à terre et, sautant de rocher en rocher, le long du torrent, courut en avant, dans l'eau jusqu'à mi-jambe, afin d'explorer le terrain. La pirogue le suivait, avec prudence, au ralenti.

Bientôt l'écume blanche qui jaillissait de la cataracte, et la survolait, devint visible. La pirogue ayant été arrimée à un gros bloc rocheux, Rod et Mukoki mirent, à leur tour, pied à terre.

La chute n'était pas considérable, une quarantaine de pieds tout au plus, selon l'estimation approximative de Wabi. Mais le bruit de l'eau s'enflait démesurément dans l'étroit ravin, qui en répercutait l'écho.

Une petite crique, où poussaient, semés par le vent, quelques cèdres et quelques pins rabougris, s'élargissait en dessous de la cascade. Puis le ravin recommençait à s'étrangler et l'eau furieuse, s'y précipitant, reprenait sa course folle.

Quelque part dans cette crique devait se trouver le secret de l'or.

Soudain Rod tendit le bras et laissa échapper un grand cri d'émotion.

— La cabane ! clama-t-il. La cabane construite par John Ball et par les deux Français ! La carte a dit vrai !

XV. Le Vieux Papier dans la cabane

Wabi et Mukoki avaient, presque en même temps que Rod, découvert dans l'ombre du ravin, parmi les cèdres et les pins de la petite crique, la vieille cabane de bûches, construite jadis par John Ball, par Pierre Plante et par Henri Langlois ; la cabane qui avait, avant l'assassinat de John Ball, servi de refuge aux trois prospecteurs d'or.

Du coup, Rod et Wabi ne purent retenir l'explosion de leurs cris joyeux, scandés par les gloussements coutumiers de Mukoki.

La vieille hutte étant placée au-delà de la cascade, il faudrait franchir celle-ci pour arriver jusqu'à elle, et l'opération semblait malaisée. Sans doute serait-il nécessaire d'escalader une des falaises du ravin, pour redescendre ensuite vers la petite crique. À moins que…

Un gigantesque tronc d'arbre, complètement dépouillé de son écorce et à demi ébranché, était jeté par-dessus la cascade. Il avait dû, au cours d'une tempête, rouler là du haut du ravin et formait, au-dessus de l'eau écumeuse, une sorte de pont vertigineux.

— Nous, peut-être, descendre par là…, suggéra Mukoki avec quelque hésitation dans la voix.

En même temps, il haussait les épaules, ce qui signifiait, dans sa pensée, que l'expérience pouvait présenter quelque péril.

Il avait à peine dit ces mots que Rod, jetant sur son épaule la bretelle de son fusil, s'élançait sur le tronc d'arbre. Tel un acrobate, s'accrochant au bois des mains et des pieds, pour ne point

perdre son équilibre, il rampa lentement, et à reculons, sur l'aventureuse passerelle, vers laquelle crachaient les écumes.

Ses deux compagnons le regardaient faire, haletants, redoutant que l'arbre, mal équilibré, ne virât sur lui-même et ne précipitât au gouffre l'imprudent. Mais il n'en fut rien et Rod arriva, sain et sauf, en bas de la cascade.

Avec les mêmes précautions, Wabi et Mukoki l'imitèrent successivement, et les trois hommes se trouvèrent réunis dans la petite crique, à une vingtaine de pas de l'antique cabane.

Il y eut, pendant quelques minutes, un flottement parmi eux. Machinalement, Mukoki, dont les yeux noirs étincelaient, arma son fusil et le leva vers son épaule.

La cabane était vieille, si vieille que Rod se demandait, à part lui, comment elle avait pu résister si longtemps aux tempêtes hivernales.

De petits sapins avaient pris racine sur son toit pourri, et les rondins dont elle était construite en étaient arrivés au dernier degré du délabrement. Il n'y avait point de fenêtre et, là où avait été jadis la porte, un arbre avait poussé, d'un pied de diamètre. En sorte qu'il obstruait presque complètement l'ouverture étroite, qui donnait autrefois passage aux hôtes du logis.

Les trois hommes se dirigèrent vers la cabane et, à mi-chemin, Mukoki posa sa main sèche sur l'épaule de Wabi. Un inexprimable malaise semblait s'emparer de lui. Il désigna du doigt, à Rod et à Wabi, la pourriture des bûches, puis l'arbre qui bouchait la porte.

— Pin rouge…, dit-il, avec une sorte de terreur dans la voix. Arbre très vieux, très vieille cabane, énormément vieille.

Sans doute songeait-il à l'autre cabane, à celle qui avait été découverte au cours de l'hiver précédent, et qui enfermait les squelettes de Pierre Plante et d'Henri Langlois, qui s'y étaient entretués. Celle-ci semblait beaucoup plus ancienne et il eût été vain de chercher à la réparer. Plusieurs siècles semblaient avoir passé sur elle.

Tandis que le vieil Indien continuait à veiller, Rod et Wabi introduisirent leurs têtes par la fente étroite qu'à droite et à gauche l'arbre laissait dans l'embrasure de la porte.

L'obscurité les empêcha, d'abord, de rien distinguer. Puis leurs yeux s'accoutumèrent à elle et les murs intérieurs de la cabane prirent forme.

La cabane était vide. Ni table, ni chaise, ni tabouret. Les anciens habitants n'avaient laissé, derrière eux, aucune trace de leur passage.

Mukoki se contenta de faire, avec défiance et les yeux rivés au sol, le tour extérieur de la vieille hutte.

Puis il s'en retourna vers la cascade et vers l'arbre mort qui l'enjambait, qu'il se prit à examiner avec une grande attention.

— Je me demande, dit Wabi à Rod, en quoi cet arbre peut ainsi l'intéresser. Il semble avoir une idée en tête.

Rod, cependant, qui semblait aussi chercher quelque chose, avait jeté son dévolu sur une branche de pin brisée par le vent, et qu'il ramassa. Le bois était enduit d'une épaisse couche de résine.

Le jeune homme en approcha une allumette et la branche aussitôt flamba, formant une superbe torche.

Tandis que Wabi, intrigué de l'allure bizarre de Mukoki, allait le rejoindre, Rod, muni de son luminaire, s'insinua dans la vieille cabane, où régnait une obscurité glacée.

Rien par terre ni sur les murs, sauf, accrochée à l'un de ceux-ci, une sorte de petite étagère, d'un pied de long. Rod s'en approcha, et aperçut, à la lueur vacillante de la torche, une boîte de fer, noirâtre et rongée par la rouille, qui s'y trouvait posée.

Le jeune homme s'en saisit, de ses doigts tremblants. La boîte, très légère, était vide sans doute. Peut-être enfermait-elle, tout bonnement, la poussière du dernier tabac de John Ball. Peut-être aussi…

Roderick, éteignant sa torche, revint vers la lumière du jour, en tenant précieusement dans sa main le dernier débris que lui avait légué le lointain passé de la cabane. Si vermoulue était la boîte que c'est à peine si elle ne s'écrasait pas entre ses doigts.

Délicatement il en détacha le couvercle, et un petit rouleau de papier, presque aussi détérioré que le vieux fer qui l'enfermait, apparut.

Avec des soins infinis, aussi minutieux que ceux avec lesquels il avait, l'hiver précédent, détendu l'écorce de bouleau, il déroula ce papier. Les bords s'en émiettèrent et se brisèrent sous ses doigts. Mais l'intérieur du rouleau était encore en assez bon état. Il y porta les yeux, puis, se retournant vers Wabi et vers Mukoki :

— L'or ! cria-t-il. L'or ! Venez vite !

Il sanglotait presque et pleurait de joie.

Il tendit le papier à ses deux compagnons accourus en hâte.

— Je l'ai trouvé… dans la cabane…, dit-il. Dans une vieille boîte en fer… Regardez… C'est l'écriture… l'écriture de John Ball… la même que sur… l'écorce de bouleau…

Non moins ému, Wabi se saisit du papier et lut, à haute voix :

« Comptes de John Ball, Henri Langlois et Pierre Plante, au 30 juin 1859 ».

Puis, au-dessous :

« Travail de Plante : pépites, 7 livres, 9 onces ; poussière, 1 livre et 3 onces. — Travail de Langlois : pépites, 9 livres, 13 onces ; poussière, néant. — Travail de Ball : pépites, 6 livres, 4 onces ; poussière, 2 livres, 3 onces.

Total : 27 livres.

Part de Plante : 6 livres.

Part de Langlois : 8 livres.

Part de Ball : 13 livres. »

Répartition faite.

Ce papier levait tous les doutes sur l'existence de la mine d'or et sur sa probable proximité.

— Je crois, dit Rod, que cette fois nous y sommes bien !

— Je le crois comme toi…, approuva Wabi.

Quant à Mukoki, il semblait littéralement médusé. Ces événements étonnants le stupéfiaient.

Comme s'il s'attendait à voir le jaune trésor s'empiler automatiquement devant lui, il tournait alternativement ses yeux avides vers la chute d'eau, vers les murs abrupts du ravin et vers les obscures cavernes qui s'y creusaient, vers le sable du torrent et vers la vieille cabane en ruine.

Àmon avis, dit Rod, au bout d'un instant, l'or doit se trouver dans le lit du torrent. C'est la supposition la plus vraisemblable. Presque toujours, la poussière d'or se rencontre dans les sables des cours d'eau. Les pépites ne peuvent en aucun cas provenir de la roche vive.

— En tout cas, répondit Wabi, les recherches de ce côté seront faciles. Je ne crois pas qu'en son milieu même le torrent mesure plus de quatre pieds de profondeur. Nous pourrions nous mettre immédiatement au travail… Mais retournons d'abord à la pirogue, pour y prendre les batées que nous avons apportées avec nous.

Les trois hommes se dirigèrent vers le tronc d'arbre, pour y regrimper et repasser, avec son aide, la cataracte.

L'aspect que présentait ce pont improvisé était on ne peut plus bizarre. Non seulement l'énorme tronc était entièrement dépouillé de son écorce, mais la surface en était lisse et polie, brillante comme si on l'eût passée à l'encaustique.

— Diablement lisse ! prononça Mukoki en désignant l'arbre et en fronçant ses sourcils.

— Oui, diablement lisse ! répéta Wabi d'un ton grave qui surprit Rod. Un vrai mât de cocagne.

— Que veux-tu dire ? interrogea Rod.

— Je veux dire, répondit Wabi, et c'est également la pensée de Mukoki, que ce n'est pas d'aujourd'hui que cet arbre a été employé comme passerelle, pour traverser de haut en bas, et de bas en haut, la cataracte. S'il était à l'usage des ours, nous y verrions marquée la trace de leurs griffes. Quant aux lynx, en s'y cramponnant, ils en eussent lacéré, en longueur, toute la surface. N'importe quel animal l'eût plus ou moins déchiqueté. Mais ce n'est pas cela du tout. Nous sommes en présence d'un parfait polissage.

Mukoki approuvait, en faisant aller sa tête avec frénésie, et Wabi se mit à siffloter.

— Alors, demanda Rod, ce serait, selon toi…

— Un homme… qui en est l'usager habituel. Seuls, les mains et les genoux d'un être humain ont pu, en glissant dessus, et en répétant des centaines de fois la même opération, lisser ainsi ce vieux tronc. Toute la question, maintenant, est de savoir qui est cet homme. Et il n'y a pas, sans doute, à aller chercher bien loin. Qu'en penses-tu, Roderick ?

— Le chasseur fou !

— Oui.

La constatation était désobligeante, assurément. Mais il fallait bien se rendre à l'évidence.

— Or des balles venir d'ici, prononça Mukoki. Homme mauvais chien avoir habitude de passer là.

— En tout état de cause, proposa Wabi, nous ferions bien de descendre vers la vieille cabane toutes nos provisions, nos ustensiles de ménage et notre pirogue elle-même. Nous laisserons venir ensuite, tout en nous gardant soigneusement, les événements.

Ce ne fut pas une mince opération de faire passer sur le tronc d'arbre tout le contenu de la pirogue, y compris celle-ci. Il s'en fallut de peu que Roderick, à deux reprises, ne piquât une tête dans la cascade. L'heure du déjeuner était arrivée. Mais Rod protesta, quoiqu'il eût grand faim, que rien ne pressait.

— Tâchons, dit-il, de savoir tout d'abord, si l'or est bien dans le torrent.

Prenant donc en main une batée, il se dirigea vers un endroit où le courant avait amassé un dépôt de sable et de gravier. Wabi ne tarda pas à le rejoindre, avec une seconde batée, tandis que Mukoki se chargerait de préparer seul le déjeuner.

Roderick n'avait, dans sa vie, jamais lavé d'or. Mais il savait comment se pratiquait ce travail et il se sentait envahir par ce frisson de joie, familier des chasseurs de trésors, quand ils croient avoir découvert le précieux limon qui les paiera de leurs peines.

Ramassant dans sa batée une certaine quantité de sable et de gravier, il acheva de la remplir avec de l'eau. Puis il la secoua, d'avant en arrière et d'arrière en avant, en un mouvement régulier de va-et-vient, lançant par moments, par-dessus bord, une partie de l'eau de lavage, qui était toute boueuse.

L'eau épuisée, il recommençait ensuite, avec de l'eau fraîche, et il continua cette opération, une quinzaine de minutes durant, jusqu'à ce qu'il ne restât plus, au fond de la batée, sous la transparence d'un cristal limpide, que quelques poignées de sable et de gravier. Il se mit alors à fouiller ce résidu, regardant, de tous ses yeux, s'il n'apercevait pas le jaune rayon de l'or.

Un léger scintillement lui fit une fois pousser un petit cri. Mais quand il eut, de la pointe de son couteau, tiré à lui la parcelle brillante, il s'aperçut que ce n'était que du mica.

Àune dizaine de mètres de lui, Wabi, accroupi pareillement sur le sable, secouait en rythme sa batée, dont l'eau faisait : souich… souich… souich…

— Dis donc, Rod, demanda-t-il à mi-voix, sans se distraire de son travail, trouves-tu quelque chose ?

— Non. Et toi ?

— Moi non plus. C'est-à-dire… Je rencontre, de temps à autre, des lamelles luisantes, qui ont comme un reflet d'acier.

— C'est du mica ! Moi aussi… Le torrent en est plein.

Et les deux amis se remirent à leur fastidieux labeur, avec un sérieux et une componction qui eussent bien fait rire un professionnel.

— Rod, dit Wabi, viens voir un peu. J'aperçois encore quelque chose qui brille. Quelque chose, même, d'assez gros…

— Toujours du mica ?

— Non, je ne crois pas. Les reflets, autant que j'en puis juger, sont différents… C'est une petite boule, grosse comme un pois.

Rod sursauta, comme si quelqu'un lui eût enfoncé, dans le dos, une épingle.

Il posa à terre sa batée et se redressa debout, en disant :

— Le mica est toujours en lamelles, jamais en boule. Montre un peu, Wabi !

Il courut vers son camarade et se pencha sur lui. Dans la batée que tenait Wabi, et dont il faisait miroiter sous le ciel le contenu, apparaissait une petite boule, jaune et lisse…

— Le mica, répéta Rod, en haletant, ne se présente jamais sous cet aspect. Il est très léger, également, et ceci…

De la pointe de son couteau, Roderick dégagea l'énigmatique gravier, qu'il soupesa.

— Et ceci est lourd, très lourd.

— Alors ce serait ?

— Et que veux-tu que ce soit, si ce n'est pas de l'or ?

— Déjeuner prêt ! criait en même temps Mukoki.

XVI. Qui était l'homme fou

— Oui, oui, nous arrivons ! répondit Rod. (Et, se retournant vers Wabi :) Il y en a, dit-il, un quart d'once.

Les deux amis étaient encore à scruter du regard la batée de Wabi, lorsque Mukoki vint les rejoindre.

— Tiens, regarde, Muki, dit Rod en tendant la pépite au vieil Indien. Vois si nous avons bien travaillé… Je propose trois hourrahs ! Un pour ceci ; le second pour la vieille carte de bouleau, qui ne nous a point trompés ; le troisième et le meilleur pour John Ball et pour son petit papier !

— Oui…, répondit Wabi, et mets une sourdine à tes hourrahs. L'écho résonne terriblement par ici. Je parierais qu'il répercute à plus d'un mille le bruit de nos voix. Peut-être n'est-il pas autrement utile d'attirer sur nous l'attention de qui tu sais.

— Tu as raison…

Le campement avait été établi par Mukoki, près de la vieille cabane, dans le boqueteau de cèdres qui l'avoisinait, et sous le couvert d'un grand rocher plat.

La petite pépite jaune avait été placée près du feu, sur une bûche posée droit, et elle scintillait aux reflets de la flamme. Elle était un admirable excitant de l'appétit.

« Cet or, songeait Rod, tout en dévorant sa tranche d'ours, toute fumante, nous le tenons ! L'or, dans notre civilisation, est la loi suprême et toute-puissante. Il est le feu brillant qui luit sur toutes les nations et vers lequel elles tendent sans cesse leur regard. Et cet or magique, je l'ai là, sous la main, en quantité innombrable ! La nature avait cru cacher ici sa richesse. Le charme est rompu. L'or est, dans ce ravin, partout autour de nous. Quel rêve nous vivons, tout éveillés ! En un mois, John Ball et ses as-

sociés avaient trouvé vingt-sept livres d'or, près de sept mille dollars en valeur marchande, toute une fortune ! »

Le déjeuner fut rapidement expédié et, après quelques instants de repos, qui suivirent un excellent café, Rod et Wabi, reprenant leurs batées, se hâtèrent de retourner au torrent. Mukoki, cette fois, fit comme eux.

Penchés sur leurs récipients, qu'ils secouaient, les trois hommes ne disaient mot. Qui allait, le premier, pousser le cri triomphal d'une heureuse découverte ?

Un quart d'heure, une demi-heure, une heure passèrent, sans que personne ne soufflât mot. Vainement les batées succédaient aux batées. Mukoki s'était avancé dans le torrent, jusqu'à la ceinture, pour y puiser sable et gravier. Mais ses recherches n'avaient pas plus abouti que celles de Rod et de Wabi. Un grand désappointement, que personne n'osait formuler, commençait à poindre chez les trois hommes.

Enfin Mukoki annonça qu'il avait trouvé un petit morceau d'or, de la grosseur d'une tête d'épingle. Les courages défaillants en furent soudain ranimés, Rod et Wabi, enlevant leurs chaussures et relevant leurs pantalons, vinrent rejoindre le vieil Indien au milieu du torrent.

Leurs batées successives ne fournirent rien d'autre, cependant, et le découragement les reprit.

On ne pouvait plus espérer découvrir, d'un seul coup et tout d'une pièce, les belles piles jaunes du trésor escompté. Un labeur méthodique, fort long peut-être, y serait nécessaire.

— Il faudra chercher ailleurs, plus loin dans le ravin, ou au-dessus de la chute d'eau, dit Wabi.

— Je n'y comprends rien, déclara Rod. Là où se trouve une pépite, il doit fatalement s'en trouver d'autres. Sans doute n'avons-nous pas fouillé assez profondément. Cet or est ici depuis des années, et il s'est vraisemblablement déposé, par son propre poids, à plusieurs pieds au-dessous du lit superficiel du torrent.

— Tu crois ? interrogea Wabi, avec quelque scepticisme.

— J'en suis certain. John Ball et les deux Français ont trouvé leurs vingt-sept livres au mois de juin, c'est-à-dire à une époque où le torrent doit être presque entièrement à sec. Les plus riches découvertes de gisements aurifères, en Alaska, dans la vallée du Yukon et de ses affluents, ont toujours eu lieu en été, à une profondeur de trois à douze pieds.

« Et, lorsqu'un prospecteur trouve, à la surface du sable, seulement quelques traces d'or, il peut être assuré que le sous-sol est riche en jaune métal. L'endroit est bon, j'en ai l'absolue conviction. Nous attendrons tout le temps nécessaire.

— Les eaux, dit Wabi, ne peuvent tarder à baisser. Les dernières neiges sont maintenant fondues aux flancs des montagnes, et aucun lac ne me paraît alimenter le torrent. Ou je me trompe fort, ou sa décroissance sera rapide et, dans huit jours peut-être, n'y demeurera-t-il que quelques pouces d'eau.

— Alors tout ira bien ! Patientons un peu jusque-là, tout en poursuivant nos recherches.

La journée tirait à sa fin. Dans le ravin, les ombres devenaient plus longues et plus profondes. Au-dessus des trois hommes, le

dais épais des pins rouges interceptait les dernières lueurs du soleil couchant. L'obscurité, qui s'amassait peu à peu entre les hautes murailles rocheuses, annonçait que dans ce coin de monde mystérieux, où s'estompait vaguement la vieille cabane, la nuit ténébreuse était proche.

Trempés jusqu'à la ceinture, éreintés, et leur beau rêve du matin, les trois amis vinrent rejoindre leur campement, dans le boqueteau de cèdres.

Une pensée, malgré la confiance qu'il affectait, tourmentait Rod. Les anciens aventuriers n'avaient-ils pas découvert ce qu'on appelait une « poche d'or », c'est-à-dire un gisement isolé, qu'ils avaient complètement épuisé ? Le fait n'était pas impossible. Mais Rod jugea préférable de garder pour lui ses appréhensions.

Mukoki semblait le moins affecté. L'or, en réalité, n'avait à ses yeux qu'une valeur trompeuse et fugitive, et le plaisir de résoudre une énigme irritante avait pour lui plus d'attrait que le prix même de ses efforts.

Àla lueur de la flamme, le vieux papier bruni par l'âge, trouvé dans la cabane, dans la petite boîte de fer rouillé, fut à nouveau déplié par Rod.

Il était la vénérable relique d'un obscur et romanesque passé, le lien qui unissait au présent un temps lointain, le témoin de la tragédie farouche qui s'était déroulée entre les noires murailles du ravin. Drame obscur qui, sans doute, garderait à jamais son secret.

— Vingt-sept livres ! ne cessait de répéter Rod. Et un tel résultat pour un mois de travail !

— Presque une livre par jour ! commentait Wabi, émerveillé.

— Je me demande, poursuivait Rod, pourquoi la part de John Ball fut deux fois plus forte que celle de ses associés. Ce fut, à mon sens, parce que, le premier sans doute, il avait découvert la mine d'or.

— C'est probable. Et ce fut, là aussi, la cause apparente de sa mort. Les Français s'estimèrent lésés et le tuèrent, pour récupérer son or.

— 1859, reprit Rod en parcourant des yeux le papier. Il y a donc quarante-neuf ans que ces événements se sont déroulés. Quarante-neuf ans ! Ce n'est pas terrible. Et pourtant cette date nous apparaît, au milieu de ce désert, infiniment éloignée.

Longtemps après que les deux jeunes gens se furent enroulés dans leurs couvertures et endormis, Mukoki demeura éveillé.

Les mains agrippées à son fusil, qui était posé sur ses genoux, il était assis près du feu, la tête légèrement inclinée sur sa poitrine, immobile dans une de ces attitudes sculpturales, si caractéristiques, qui sont fréquentes chez l'Indien.

Il semblait absorbé dans ce passé, évoqué tout à l'heure devant lui, et se reportait au temps de sa jeunesse.

Il n'avait pas encore rencontré la jolie petite Indienne qu'il épousa par la suite, et qui fut si tragiquement dévorée par les loups, avec son enfant.

Il possédait alors un chien, qui était son plus cher trésor. Un hiver, il l'emmena avec lui, durant toute une lune, aux régions de

chasse du Nord lointain. En cours de route, il perdit, un jour, son fidèle compagnon, et il s'en trouva inconsolable.

L'affection d'un Indien, même pour une bête, est quelque chose de solide et de durable, que le temps ne saurait émousser. Il se désolait, lorsque Wholdaïa, la bête aimée, reparut soudain.

Elle avait, à la longue, retrouvé son chemin, et était venue le rejoindre. Elle aboyait, et bondissait de joie, autour de lui, sur trois pattes.

La patte manquante disait que l'animal avait été attaqué, sans doute, par quelque bête sauvage, un lynx ou un loup, et, blessée dans la bataille, n'avait pu, le soir, revenir vers son maître.

Deux ans comptent dans la vie d'un chien, et les poils gris qui se mêlaient au pelage de Wholdaïa, témoignaient de sa vieillesse prématurée et de ses souffrances.

Et, par comparaison, la pensée de Mukoki se reportait de son ancien compagnon au chasseur fou, que la souffrance avait rendu mauvais chien, qui tirait des balles d'or sur les gens qu'il rencontrait, et hurlait comme un lynx. Quel pouvait bien être le passé de cet homme, qui avait, soudain, resurgi devant eux ? Si c'était… Oui, si c'était…

Mukoki n'acheva pas sa pensée et, gagnant son lit de feuillage, s'endormit à son tour.

Le lendemain matin (la jeunesse est aussi prompte à recouvrer l'espoir qu'à le perdre), Rod et Wabi avaient retrouvé toute leur bonne humeur.

Wabi avait commencé par faire culbuter Roderick d'un gros rocher, sur lequel celui-ci était grimpé, en déclarant gaiement :

— Nous nous sommes montrés hier, il faut l'avouer, des gens terriblement pressés. Nous avons tout le printemps devant nous, et tout l'été. Et, si nous n'avons rien trouvé, quand mourront les mouches, eh bien, nous reviendrons l'année prochaine, et recommencerons. Rod, qu'en dis-tu ?

— Tu parles… d'or ! riposta Roderick, qui s'était remis sur ses pieds. Et nous amènerons avec nous Minnetaki ! Cela me plaît, pardieu !

Et il fit en l'air un grand saut, en claquant ses talons l'un contre l'autre.

Wabi en profita pour lui lancer dans les côtes une bonne bourrade. La minute d'après, les deux amis, riant aux éclats, haletaient dans une de ces luttes pleines d'entrain où ils se complaisaient, et où la souplesse féline de Wabi, le sang-mêlé, laissait volontairement la victoire au jeune Blanc.

Après quoi, Mukoki, qui avait, avec amusement, regardé les gais ébats de ses deux compagnons, déclara qu'il prenait son fusil et allait descendre le ravin, afin de tirer, si possible, quelque gibier frais pour le déjeuner.

Pendant ce temps, Rod et Wabi reprendraient, à la base même de la cascade, l'exploration du torrent, chacun longeant lentement une de ses rives et y prélevant des échantillons successifs de sable et de gravier.

Àmidi, lorsque revint Mukoki, avec deux ou trois perdrix qu'il avait tuées, Rod n'avait découvert qu'un petit débris d'or, qui

pouvait valoir un dollar tout au plus. Wabi, dans d'innombrables batées, scrupuleusement lavées, n'avait rien trouvé du tout.

Roderick émit sa crainte secrète d'une unique poche d'or, complètement épuisée lorsque John Ball et ses deux associés se partagèrent leur butin.

— C'est impossible ! s'écria aussitôt Wabi. Car alors, où le chasseur fou se procurerait-il ses balles ? Il y a de l'or, quelque part par ici, et, si nous ignorons où, il le sait, lui !

— Oui, grogna Mukoki. Lui savoir où est or. Lui revenir bientôt, nous le surveiller et trouver or.

Il se tut soudain et tendit l'oreille, son oreille exercée, depuis l'enfance, à saisir dans les solitudes du Nord le moindre bruit, imperceptible à d'autres.

— Écouter..., dit-il en tendant le bras.

Une rumeur, encore lointaine, mais qui s'avançait rapidement, roulait dans la partie supérieure du ravin, qui précédait la cataracte. Elle s'enflait et tonitruait, puis chevrotait et s'éteignait, pour reprendre bientôt, plus sonore. C'était la clameur du fou !

Mukoki était demeuré figé, le bras toujours tendu, ses yeux noirs dardant des flammes sombres. Rod et Wabi n'étaient pas moins émus et pétrifiés. L'ancienne et inexprimable terreur s'était à nouveau emparée d'eux.

Sous sa peau bronzée, Wabi avait pâli. Tout son être semblait tendu à se briser. Il voulait parler, mais les mots lui restaient en travers la gorge.

— Rod…, dit-il enfin, en un suprême effort pour matérialiser sa pensée. Rod… Écoute-le… C'est John Ball qui revient vers son or !

Cela semblait totalement absurde. Mais cette pensée qui, depuis la veille, le hantait, il l'avait exprimée malgré lui.

Àpeine eut-il parlé qu'un flot de sang lui monta au visage, dont la pâleur s'empourpra. Ce qu'il disait était insensé, et pourtant…

C'était Rod qui, maintenant, avait pâli.

— John Ball…, répétait-il, comme médusé. John Ball…

Puis, tout à coup :

— Évidemment, Wabi… Et qui pourrait-ce être sinon John Ball ressuscité, qui revient exprès sur la terre, pour nous conter la lointaine et mystérieuse tragédie où il trouva la mort, pour nous montrer où est son or ?

Le cri terrifiant se rapprochait de plus en plus.

— Cacher nous, dit Mukoki. Cacher tout cela.

Et il désignait tous les objets épars du campement.

Rod et Wabi avaient compris. Il ne fallait pas que le fou, en arrivant à la cataracte, découvrît tout d'abord, dans la petite crique, la présence des trois hommes. En un instant, tous les ustensiles de cuisine furent emportés dans le boqueteau de cèdres, la pirogue fut tirée sur la grève et dissimulée derrière la vieille cabane, et l'abri de branchages, sous lequel avaient dormi les trois chasseurs, démoli.

Ce travail était à peine achevé, à peine les trois hommes s'étaient-ils cachés eux-mêmes derrière les troncs des cèdres, que le cri se fit entendre, à moins d'une portée de fusil de la cascade. Ce n'était plus une clameur furieuse et perçante. C'était un cri plaintif, une plainte basse, qui n'avait plus rien de terrifiant ni d'horrible, mais faisait palpiter les cœurs de ceux qui l'écoutaient d'une immense, d'une incommensurable pitié.

Une irrésistible envie prenait Rod de courir au-devant du fou, de tendre les mains, des mains amies, à cette créature bizarre et sauvage. Mais ses compagnons le retinrent. La prudence était, à tous les points de vue, nécessaire.

Quand il fut arrivé à la cascade, au faîte de l'arbre incliné qui servait, au-dessus des eaux bouillonnantes, de vertigineuse passerelle, le fou s'arrêta.

C'était un vieillard, grand et maigre, mais aussi droit qu'un jeune arbre. Son visage et sa poitrine disparaissaient sous un buisson de barbe et de poils.

Il tenait un fusil dans sa main, ce même fusil qui avait tiré les balles d'or. Malgré la distance, les trois hommes reconnurent une vieille arme à un coup, semblable en tout point aux deux fusils qu'ils avaient trouvés jadis en possession des deux squelettes qui s'étaient entre-tués.

Ils observaient et attendaient, sans faire un geste.

Le vieillard s'avança plus près encore de la cascade et parut hésiter à s'engager sur le tronc lisse qui la surplombait. Il tendait les bras en avant, en pleurant doucement, comme s'il attendait qu'on vînt le chercher.

Rod, cette fois, n'y put tenir. Ses yeux s'humectèrent de larmes. Il lui semblait que cette âme perdue appelait la sienne, la suppliait de venir à elle.

Il s'avança donc en avant de ses compagnons, pas à pas, dans l'espace découvert, vers la falote créature qui le regardait, épouvantée.

Quand il en fut suffisamment proche, il leva vers elle son visage pâle, jeta en l'air sa casquette, en signe d'amitié, puis continua à avancer, les mains tendues, en appelant doucement, très doucement :

— John Ball..., John Ball..., John Ball !

Brusquement, le chasseur fou, qui s'était penché d'abord sur la cascade, pour mieux voir celui qui venait à lui et lui parlait, s'était redressé et avait esquissé, pour fuir, un mouvement en arrière.

Mais Rod recommença à appeler « John Ball... », avec des sanglots dans la voix et une telle émotion de tout son être, que l'homme fou se reprit, lui aussi, à sangloter et tomba à genoux, en jetant vers le ciel sa déchirante lamentation. Un trouble profond se lisait dans ses yeux égarés.

Roderick lui faisait signe de descendre sur le tronc d'arbre, de venir le rejoindre. Le fou semblait hésiter.

Mais le jeune homme vit soudain se modifier l'expression du visage de l'homme fou, ses traits se durcir et luire dans ses yeux une flamme sauvage.

Le vieillard avait aperçu, par-delà Rod, Wabi et Mukoki, qui apparaissaient à leur tour, en avant de la vieille cabane.

Il se redressa, comme mû par un ressort. Puis, poussant un grand cri, il s'élança dans le tourbillon de la cataracte.

On le vit, un instant, qui déboulait avec la nappe d'eau, puis il disparut dans le bassin où se précipitait l'eau.

Pendant des siècles, l'eau avait, sous sa chute, creusé ce bassin qui, s'il n'avait guère plus de trente pieds de large, était, en revanche, fort profond.

Devant le saut inattendu et désespéré du fou, Rod était demeuré horrifié. Mais Wabi, qui était accouru avec Mukoki, s'écria :

— Rod, attention ! Il va se noyer, si nous ne l'aidons pas à sortir de là !

Les trois hommes s'approchèrent le plus près possible du bassin, prêts à saisir la main qui émergerait de l'onde glacée et que leur tendrait le vieillard. Eux-mêmes, s'il était nécessaire, se précipiteraient dans l'eau à son secours. Tous leurs muscles se tendaient pour l'action.

Une seconde, puis deux, puis trois, puis cinq s'écoulèrent. Rien ne parut. L'angoisse gagnait Rod.

Dix secondes encore, puis quinze… un quart de minute !

Mais déjà Wabi avait enlevé sa veste de peau de caribou.

— Je vais à son secours ! dit-il simplement.

Et il piqua une tête dans le bassin.

Mukoki avait également retiré sa veste, paré à tout événement.

Au bout d'une quinzaine de secondes, la tête de Wabi reparut au-dessus de l'eau.

— Je n'ai rien trouvé, dit-il.

— Bon. Moi venir…, déclara Mukoki.

Et le vieil Indien s'élança dans le bassin, où il disparut, dans un grand éclaboussement d'eau.

Rod était resté à terre, en proie à une mortelle inquiétude. Il regardait, anxieux, les remous de l'eau, sous laquelle Wabi et Mukoki nageaient, en tâtonnant autour d'eux.

Lorsque Wabi reparut, le premier, pour reprendre sa respiration, suivi bientôt de Mukoki, il lui sembla qu'un siècle s'était écoulé.

Aucun des deux plongeurs n'avait rien découvert. John Ball, noyé, avait dû couler à fond. Le vieillard était mort !

Par acquit de conscience, trois fois encore, Wabi et Mukoki réitérèrent leurs tentatives. Sans plus de succès. Épuisés, ils remontèrent péniblement sur les rochers qui entouraient le bassin.

Mukoki, sans mot dire, courut rapidement vers le campement, y secoua les braises qui dormaient sous la cendre et, pour s'y sécher, jeta sur la flamme réveillée une brassée de bois mort.

Wabi, haletant, était resté au bord de l'eau, tout grelottant. Ses mains étaient fermées et tenaient encore des poignées de sable et de gravier.

Machinalement il les rouvrit et regarda ce qu'elles contenaient. Puis, stupéfait, il poussa un petit cri, qui fit sursauter Rod.

Il tendit sa main droite vers son ami. Au milieu des cailloux brillait une pépite d'or pur, si grosse et si magnifique que Rod, à son tour, jeta un cri perçant et, pour un instant, en oublia John Ball.

XVII. Où le mystère se découvre

Mukoki, alerté, vint rejoindre les deux jeunes gens. Mais, tandis que Rod, émerveillé, tendait vers le vieil Indien le jaune métal, Wabi avait plongé de nouveau. Il s'était ressouvenu du malheureux fou et avait voulu achever d'explorer le fond du bassin.

Il demeura sous l'eau plusieurs minutes et, quand il reparut au jour, ses yeux avaient une expression si bizarre que Rod, tout d'abord, pensa qu'il avait retrouvé le cadavre du vieillard.

Mais, devinant la pensée de Rod, il secoua sa tête ruisselante.

— Il…, dit-il à demi suffoqué, il… n'est pas… dans le bassin !

Mukoki ne comprit pas ce que voulait dire Wabi.

— Mort ? grogna-t-il.

— Ni mort… ni vif ! reprit Wabi. Il n'est pas dans le bassin !

Les yeux surpris de Mukoki se reportèrent instinctivement vers le torrent, qui faisait suite à la cascade et où l'eau ne montait pas plus haut que le bassin d'un homme.

— Lui, dit-il, pas aller par là.

— Certes non ! répliqua Wabi.

— Alors… où est-il ? interrogea Rod, ahuri.

— Oui, où ? répéta Wabi.

Mukoki haussa les épaules.

— Gros rocher, dit-il, supporter cascade. Corps glissé sous lui, dans grand trou.

— Crois-tu ? demanda Wabi. Eh bien ! recommence l'expérience, si tu es un peu réchauffé. Moi, je suis glacé jusqu'aux os.

Et le jeune homme courut vers le feu en battant des bras.

Le vieux trappeur s'était élancé dans le bassin.

— Parti ! dit-il en remontant à la surface, au bout d'une longue plongée. Homme chien enragé n'être plus là !

Il avait profité de l'occasion pour ramasser sous la cascade, comme avait fait Wabi, une poignée de gravier.

— Or ! cria-t-il en tendant vers Rod son bras qui dégoulinait.

Dans la paume de sa main brillait une seconde pépite d'or, grosse, celle-là, comme une noisette.

— Je l'avais bien dit, observa Wabi, que l'homme fou était John Ball, John Ball qui est revenu vers son trésor. L'or est dans le bassin !

Mais si l'or était dans le bassin, où était John Ball ?

Mort ou vivant, il fallait bien qu'il fût quelque part. Il ne pouvait s'être évaporé.

En d'autres circonstances, les trois aventuriers eussent fait bruyamment éclater leur triomphe. Le véritable gisement d'or était trouvé. La vieille carte de bouleau leur avait fidèlement livré son secret. La fortune était à portée de leur main.

Tous trois, cependant, se taisaient.

La fin tragique du fou, de cette malheureuse créature qui durant un demi-siècle avait vécu solitaire dans le Wild, en l'unique compagnie des bêtes sauvages, les attristait profondément. Involontairement, ils avaient été cause de sa mort. Et, pour racheter sa vie, ils eussent volontiers sacrifié le riche trésor qui venait de tomber en leur pouvoir.

Les trois hommes étaient autour du feu, devant lequel Wabi et Mukoki se déshabillaient, afin de changer de vêtements.

— Mort ! soupira Rod. Il semble pourtant que nous aurions eu tant de choses à lui demander, et lui tant de choses à nous dire !

— Mort…, répondit Wabi. C'est facile à dire. Notre supposition n'est pas prouvée. Si John Ball est mort, pourquoi son corps n'est-il pas dans le bassin ? Par Dieu ! voilà qui est étrange et les vieilles superstitions de Mukoki vont y retrouver leur compte.

— Il est dans le bassin, déclara Rod. Vous aurez mal cherché.

— Va donc y voir toi-même !

Après l'échec de Wabi et de l'Indien, qui nageaient et plongeaient comme des loutres, l'invitation n'enthousiasmait pas Rod. Il se garda bien de la réitérer.

Mukoki, une fois séché, attacha une des batées à l'extrémité d'une grande perche, taillée par lui dans un jeune arbre, et, sans perdre de temps, se mit à fouiller le fond du bassin.

Rod et Wabi le suivirent. Du premier coup de sa drague improvisée, l'Indien ramena un énorme paquet de sable et de gravier, qu'il déversa sur un rocher plat. Les deux jeunes gens se précipitèrent pour trier, en les ratissant des doigts, sable et cailloux, rejetant rapidement tous les déchets sans intérêt.

Mais ce procédé ne valait rien. Pas une parcelle d'or n'apparaissait.

— Le lavage pur et simple est préférable, déclara Rod.

Et il courut au campement, pour y prendre les autres batées.

Comme il revenait, il trouva Mukoki qui achevait de déverser sur le rocher un second tas, sur lequel Wabi se pencha ; il se releva soudain, pour entamer une danse joviale et grotesque, tandis que le vieil Indien, encore debout au bord de l'eau, demeurait, sa drague en main, silencieux et grimaçant.

— Qu'y a-t-il ? demanda Rod.

— Ce qu'il y a ? Moins que rien… Que penses-tu de ceci, dis-moi ?

Et il tendit vers Rod sa main ouverte, où resplendissait une mirifique pépite jaune.

— Admirable ! s'écria Rod. Le bassin, assurément, en est plein !

Prenant une des batées, Roderick la plongea, un peu plus loin, dans l'eau où il s'avança jusqu'à mi-jambe. Quand il l'en retira et qu'il l'eut secouée, une quatrième grosse pépite d'or s'y trouvait.

— Regarde, Wabi ! cria-t-il à son tour. Nous tenons le bon bout ! Notre fortune est faite ! Finie l'âpre lutte pour l'existence ! Terminés, pour ma bonne mère, les continuels soucis de la vie. Nous triomphons sur toute la ligne !

Wabi avait recueilli délicatement la pépite dans ses mains.

— Ce n'est pas tout, poursuivit Rod, en secouant la batée et en y faisant miroiter mille parcelles scintillantes. Voici, également, de la poussière d'or... Le sable en est plein.

Au bout de plusieurs de batées, les trois hommes obtinrent une série de pépites, de tailles différentes, et une innombrable poussière d'or.

Lorsque la journée tira à sa fin et que l'obscurité qui tombait ne permit plus de fouiller utilement le bassin, on regagna le campement, et Roderick sortit de son paquetage une petite balance de précision, apportée de Wabinosh House.

La récolte du jour y fut soigneusement pesée. Elle donnait un total de sept onces pour les pépites, d'un peu plus de douze onces pour la poussière d'or, après avoir soigneusement ôté sable attenant encore aux parcelles de métal.

— Cela fait en tout dix-neuf onces un quart, déclara Rod. À vingt dollars l'once, c'est, en chiffres ronds, trois cent quatre-vingts dollars !

— Trois cent quatre-vingts dollars ! riposta Wabi. Pour une demi-journée de travail ! C'est presque trop beau. Et, multiplié par trente jours, ce chiffre nous donne… vingt-deux mille huit cents dollars par mois. J'en demeure anéanti.

— Et combien cela faire dans vingt mille heures ? questionna Mukoki, en gloussant et en grimaçant à tel point que son visage cuivré en était tout bosselé, et sillonné de plus de rides que ne l'est de montagnes et de rivières une carte géographique en relief.

C'était bien la première fois que Wabi, depuis qu'il était au monde, entendait le vieil Indien émettre un trait d'esprit.

En guise de réponse, il s'élança sur Mukoki, le fit dégringoler du rocher où il était assis et, avec l'aide de Rod, accouru joyeusement à la rescousse, le roula sur le sol, comme une barrique.

La question de Mukoki, comme on va le voir, n'était pas si sotte, au demeurant.

Les trois hommes continuèrent, plusieurs jours durant, leur fructueuse besogne. L'or s'entassait dans de petits sacs de peau de daim, soigneusement ficelés, qui devenaient de plus en plus lourds.

La récolte atteignit son maximum le septième jour, où Rod, à lui seul, trouva, mélangées à de la poussière d'or, dix-sept pépites, dont l'une était aussi grosse que le bout de son pouce.

Mais, le neuvième jour, un changement inattendu se produisit. Mukoki était occupé à draguer le bassin et à approvisionner les deux jeunes gens, qui la lavaient, de la « boue-qui-paie ».

Sa batée ne ramenait plus que des quantités insignifiantes de sable et de gravier, et, à la fin du jour, ne raclait plus que le roc nu.

Le trésor enclos dans le bassin était épuisé.

Nos trois compagnons en furent un peu marris et désappointés. Mais sans excès. Ils ne doutèrent pas que la source de l'or, entraînée par le torrent et accumulée dans le bassin, ne fût proche.

Ils la chercheraient et découvriraient. Leur récolte actuelle était, d'ailleurs, fort honorable et consolante, et représentait, pour chacun d'eux, la bagatelle de deux mille dollars.

Le lendemain, comme le temps plus chaud avait achevé de corrompre la réserve de viande, Wabi et Mukoki, afin de rapporter du gibier frais, décidèrent de remonter ensemble le ravin, jusqu'au point où il s'élargissait et faisait place à la plaine.

Rod garderait le campement.

L'épais brouillard, qui avait coutume de s'amasser au-dessus du ravin, un peu avant la chute du jour, commençait à descendre sur Roderick, dans la petite crique, où il s'occupait des préparatifs du souper.

Il savait que ses compagnons n'allaient pas tarder à rentrer, affamés, et il commença à mélanger eau et farine, pour la confection habituelle des petites galettes, qu'il ferait cuire ensuite entre deux pierres chaudes.

Il était si absorbé dans son travail qu'il n'aperçut point, tout d'abord, une forme fantomatique, qui glissait vers lui, pied par

pied, entre les rochers.

Il ne vit pas non plus l'éclair de deux yeux qui brillaient comme des charbons ardents dans la pénombre crépusculaire qui s'étendait entre la chute d'eau et lui.

Il ne prit conscience de la proximité d'un autre être qu'en entendant une sorte de cri plaintif, si faible que ce n'était presque qu'un murmure.

Rod se redressa, en proie à la même émotion qu'il avait ressentie le jour où, pour la première fois, il avait parlé à l'homme fou.

Àdouze mètres de lui, pas plus, il vit un visage, un visage long et livide, pareil à celui d'un spectre, et qui, dans les poils broussailleux qui le couvraient, dardait vers lui ses prunelles.

Devant cette apparition surnaturelle, qui semblait surgir de l'au-delà, Roderick Drew remercia Dieu, qui lui donnait assez de force morale et de maîtrise de lui pour ne point trembler.

Debout dans la lumière du feu, il tendit ses bras, ainsi qu'il l'avait déjà fait, vers la forme rampante de cette étrange créature. Doucement, à nouveau, presque comme une prière, il prononça le nom de John Ball.

En guise de réponse, l'homme sauvage fit entendre un son, faible et sourd, qui fit frissonner le jeune homme. Ce son, en effet, ressemblait singulièrement à celui que lui-même proférait :

— John Ball..., John Ball..., John Ball !

Roderick fit un pas en avant, puis deux, et il s'aperçut qu'un des bras du chasseur fou était tendu vers lui. Et, dans sa main,

l'homme tenait un poisson.

Il fit un pas encore, et la créature étrange cessa d'avancer. Elle s'affaissa vers le sol, à demi pelotonnée sur elle-même, comme un chien qui craint d'être battu.

— John Ball..., John Ball..., répétait Rod en avançant.

Il lui semblait ne pouvoir trouver d'autres mots pour parler à l'inconnu.

Il n'était plus maintenant qu'à dix pieds du vieillard. Une minute après, il n'était qu'à huit et aurait pu l'atteindre d'un seul bond. Alors il s'arrêta.

Devant le jeune homme le chasseur fou déposa son poisson. Puis il se prit à lentement reculer, en émettant dans sa barbe des sons incohérents. Après quoi, il se redressa debout et s'en fut vers le bassin, avec un cri plaintif.

Rapidement, Rod le suivit.

Il vit l'homme sauter de rocher en rocher, entendit un lourd plongeon, et tout redevint calme et silencieux.

Rod, ébahi, s'était arrêté au bord du bassin, si près de la cataracte qu'il recevait en plein visage les gouttelettes d'eau qui en jaillissaient.

Mais le plongeon du fou dans les profondeurs liquides qui s'étendaient sous ses pieds, s'il avait surpris Rod, n'avait pas provoqué la même angoisse horrible qu'il avait éprouvée quand, pour la première fois, l'homme s'était, du haut de la cataracte, précipité au gouffre glauque.

Il apparaissait clairement maintenant que, quelque part dans le bassin, le vieillard avait un refuge !

Les yeux de Rod scrutaient, dans l'obscurité grandissante, la nappe d'eau argentée qui, retombant de la partie supérieure du ravin, formait une sorte de voile devant le rocher qui la supportait.

Qu'y avait-il donc derrière cette chute tumultueuse ? Était-il vraiment possible qu'en arrière de la cataracte se trouvât, dans la muraille rocheuse, un endroit où John Ball s'abritait ?

Rod, tout en remuant ces pensées, s'en retourna vers le campement. Aucun doute n'était permis. Le chasseur fou était bien John Ball. Il avait trop visiblement tressailli à ce nom. Il l'avait lui-même articulé. Et il vivait derrière la cascade.

Le jeune homme tenait toujours en main le poisson, l'offrande de paix du fou.

Une dernière fois, il se retourna vers le sombre bassin où se déversait l'eau bouillonnante et, dans un sanglot, de plus en plus fort, jusqu'à ce que tous les échos du ravin en eussent retenti, il appela :

— John Ball ! John Ball ! John Ball ! John Ball ! John Ball !

John Ball ne répondit pas.

Roderick s'assit près du feu et examina le poisson. John Ball avait voulu qu'ils fussent désormais amis et, pour prouver son amitié, avait apporté ce cadeau.

Le poisson, de près, était fort curieux. Il était de couleur sombre, avec de petites écailles presque noires. Sa taille était

celle d'une truite ; mais ce n'en était pas une. Sa tête était épaisse et large comme celle d'un rémora, mais ce n'était pas un rémora. Autre étrangeté : cette tête, considérée de près, n'avait pas d'yeux !

Les choses s'éclaircissaient d'elles-mêmes. Roderick tenait dans ses mains une créature aveugle, un être d'un autre monde, caché dans les entrailles de la terre.

Il existait, derrière la chute d'eau, une vaste caverne pleine de mystère, habitée par des créatures qui y vivaient dans l'éternelle nuit.

Et, dans cette caverne, John Ball avait à la fois trouvé sa nourriture et établi sa demeure.

XVIII. Dans les ténèbres souterraines

Quand Wabi et Mukoki reparurent, un quart d'heure plus tard, les galettes n'étaient pas cuites, le feu n'était qu'un amas charbonneux, et Rod méditait à côté, avec le poisson posé par terre à ses pieds.

Avant que Mukoki se fût déchargé du jeune élan qu'il avait tué, Rod avait déjà montré aux deux hommes le fantastique poisson. Puis, brièvement, il leur raconta ce qui s'était passé.

John Ball avait sa retraite derrière le rideau de la cataracte, dans une grande caverne où, selon lui, ils ne trouveraient pas seulement l'homme fou, mais le gisement aurifère, dont une par-

tie seulement avait été entraînée dans le bassin qu'ils avaient fouillé.

La veillée se prolongea tard dans la nuit. Rod décrivit, en détail, la visite du fou, la lueur qui s'était allumée dans son regard, quand il l'avait appelé par son nom, balbutié ensuite par lui.

John Ball ne portait plus son fusil. Il ne cherchait donc plus à leur ravir la vie. Quelque chose de nouveau et de merveilleux avait germé dans son esprit égaré. Quelque chose qui l'attirait vers ses frères les hommes, avec la même crainte qu'eût éprouvée une bête sauvage, mais aussi avec une confiance grandissante.

Il demandait amitié et compagnie, et Rod sentait instinctivement, au plus profond de son cœur, que le vieillard n'avait pas complètement perdu la raison.

Lorsque les trois hommes s'enroulèrent enfin dans leurs couvertures, la pensée de l'or avait fait place à une autre pensée, plus essentielle pour eux, même le sceptique Mukoki : sauver John Ball.

Ils furent debout avec l'aube et se préparèrent à leur exploration. Dans une grande toile caoutchoutée furent placés un fusil et, en guise de torches, une demi-douzaine de branches résineuses de pin. Une portion de viande cuite y fut jointe.

Wabi, le premier, enleva, au bord du bassin, sa veste et sa casquette, et déclara qu'il allait tenter l'aventure.

— Attendez mon retour..., dit-il.

Et il plongea.

Plusieurs minutes s'écoulèrent sans qu'il reparût. Rod était en proie à une mortelle inquiétude. Mais Mukoki gloussait, plein de confiance.

— Lui avoir trouvé, répondit-il au regard inquiet et interrogateur du jeune homme.

Wabi, là-dessus, émergea de la nappe d'eau. Rod lui tendit la main, pour l'aider à regrimper sur un rocher.

— Eh bien ? interrogea Rod, lorsque son ami eut un peu repris haleine.

— Nos suppositions étaient justes, répondit Wabi. Après avoir plongé, j'ai gagné, entre deux eaux, la muraille rocheuse qui porte la cataracte. Là, j'ai pu me redresser, en arrière de la nappe liquide, et, grimpant assez facilement sur quelques gros blocs, j'ai trouvé devant moi un énorme trou, qui est l'entrée de la caverne. En route, maintenant !

Rod et Mukoki s'apprêtaient à plonger.

— Aller doucement…, conseilla au jeune Blanc le vieux trappeur. Sinon, vous cogner tête contre rochers.

Wabi les arrêta.

— Il est inutile de plonger, dit-il. En partant du rivage et en suivant, sous la nappe d'eau, la base de la muraille, nous arriverons au but, tout aussi bien. Nous serons, par cette voie, mouillés moins haut que la ceinture.

Ouvrant la marche, il s'engagea sous la cataracte. Rod et Mukoki le suivirent.

Le début de l'opération se présentait, à vrai dire, assez scabreux, car il était impossible d'éviter complètement la douche bouillonnante, qui se précipitait dans le vide, en rugissant.

Rod, pour passer, dut se courber sous l'averse, qui lui cinglait rudement les épaules. Il était, en outre, assourdi par le vacarme de la cataracte, qui lui brisait les oreilles. Peut-être se fût-il arrêté, dès les premiers pas, et eût-il renâclé, si Mukoki, qui venait derrière lui, ne l'avait, d'une main énergique, entraîné en avant.

Un peu plus loin, la nappe d'eau, sous la violente poussée qu'elle subissait dans sa chute, s'écartait sensiblement de la muraille rocheuse, laissant, entre le roc et elle, une sorte de couloir où, avec quelques éclaboussures, il était loisible de circuler. Quand Roderick fut arrivé en face du trou noir, qui s'ouvrait un peu au-dessus de sa tête, Wabi lui tendit la main, pour l'aider à se hisser jusqu'à l'entrée de la caverne.

Les trois compagnons, une fois réunis, se préparaient, avant de s'enfoncer sous la terre, à allumer une de leurs torches, lorsque Wabi saisit soudain le bras de Roderick.

— Regarde ! dit-il d'une voix à demi couverte par le bruit de la cataracte.

Rod, les yeux encore mouillés par les éclaboussures de l'eau, ne vit rien, tout d'abord. Puis, dans l'obscur couloir qui s'ouvrait devant les trois hommes, il distingua, au loin, le rayonnement d'une lumière, qui brillait comme une étoile.

Il put constater bientôt que cette lumière s'élevait lentement, comme fait un feu follet dans la nuit. Puis elle se mit à redescendre au ras du sol, et disparut tout à coup.

— Nous suivre la lumière…, dit Mukoki.

Et il s'engagea dans le ténébreux couloir.

— Nous pourrions peut-être allumer une torche…, observa Rod, qui éprouvait quelque répugnance à s'engouffrer dans cette ombre épaisse.

— Inutile ! répondit vivement Wabi. Mukoki a raison. C'est John Ball, sans nul doute, qui brandissait cette lumière. S'il ne nous a pas entendus, il est inutile de l'alerter. S'il a perçu notre présence, il nous fait signe, ainsi, de le suivre. Avançons sans crainte.

Mukoki prit la tête du groupe et, se tenant tous trois par la ceinture, ils s'avancèrent hardiment dans l'obscurité.

Tout en se déplaçant avec lenteur, ils tâtaient le sol du pied, à chaque pas. Et, à mesure qu'ils progressaient, le bruit de la chute d'eau décroissait derrière eux, jusqu'à ce qu'il devînt à peine perceptible, pour, finalement, s'éteindre tout à fait.

Où John Ball les conduisait-il ?

Un moment arriva où les trois chasseurs d'or s'aperçurent qu'ils ne marchaient plus, comme ils l'avaient fait depuis le début, sur un terrain uni et sablonneux, mais sur un sol rocheux, qui s'élevait insensiblement, ainsi que la lumière.

Mukoki fit halte, pendant quelques minutes et écouta. Aucun bruit ne vibrait dans le silence de ce monde de ténèbres.

Il allait se remettre en marche, quand l'écho d'un faible sanglot courut dans l'air. Puis le cri s'apaisa et le silence redevint an-

goissant, pour être déchiré, aussitôt, par une de ces lamentations coutumières à John Ball, sauvages à la fois et pitoyables.

Les deux jeunes gens en frissonnèrent. Mais, avant que la clameur se fût perdue dans la profondeur de la caverne, Mukoki les entraînait.

Les trois hommes n'ignoraient point qu'arrivés au faîte de la pente qu'ils gravissaient, ils retrouveraient devant eux la lumière.

Ils n'étaient point préparés, cependant, au brusque spectacle qui s'offrit à eux et les cloua au sol. Comme si un rideau de théâtre avait été soudain tiré, ils découvrirent, à cent pas d'eux, dans un vaste élargissement de la caverne, une grosse torche de résine, d'un mètre de long, qui brûlait, plantée droit dans le sable.

Leur tournant le dos et prosterné dans la lueur fuligineuse, les bras étalés en croix, comme un suppliant, était John Ball.

Devant lui s'étendait un petit lac souterrain, dont les eaux, d'un noir d'encre, scintillaient faiblement, à leur surface, sous les reflets rouges de la torche.

Sans paraître prêter attention aux trois hommes, le fou s'était remis à sangloter sourdement, comme un enfant au cœur brisé.

En soulevant à peine ses mocassins sur le sable, Rod s'approcha précautionneusement de la triste créature. Puis, s'étant arrêté, il appela doucement, comme il avait déjà fait :

— Hello, John Ball !

Et il demeura immobile, dans la clarté vacillante de la torche.

L'homme fou se tut, mais demeura immobile, prostré sur le sol. Rod parla à nouveau :

— Est-ce toi, John Ball ?

La forme spectrale se mit sur ses genoux et se retourna vers Rod, qui vit, dans ses yeux hagards, se refléter la lumière de la torche. Et il lui parut que le regard de ces yeux s'était soudain adouci.

Mais, tout à coup, le vieillard, s'étant remis debout avec l'agilité d'un chat, courut vers le petit lac, où il entra, comme pour s'y réfugier, et y demeura dans l'eau jusqu'à la taille.

Une fois encore, Rod appela :

— John Ball !

La bouche du fou s'entrouvrit dans la barbe broussailleuse, et Rod comprit qu'elle tentait d'articuler quelque chose, il ne savait quoi.

— Eh bien, John Ball..., dit-il. Parle... Qu'y a-t-il ?

Il s'approcha du bord de l'eau noire et y marcha en répétant :

— Parle, John Ball... Dis-moi ton chagrin...

Le fou parut étrangement ému. Il plaça ses mains en entonnoir, devant sa bouche, comme pour héler quelqu'un qui se trouve au loin.

— Do... lo... rès, s, s ! Do... lo... rès s, s ! cria-t-il.

Rod sursauta. C'était un nom de femme que le fou avait clamé et que répercutaient à l'infini les échos de la caverne.

— Dolorès ! Dolorès ! Dolorès ! cria-t-il à son tour, en guise de réponse.

D'un bond, John Ball fut à ses pieds, étreignant ses genoux et sanglotant, et répétant :

— Dolorès !

Rod entoura des bras les épaules du vieillard, dont la tête hirsute se pressa contre lui. Il le tira, insensiblement, hors de l'eau, et le corps décharné vint s'abattre sur le sable, tandis que Wabi et Mukoki se rapprochaient.

John Ball, évanoui, ne bougeait plus. Les trois hommes le couchèrent sur le dos, près de la torche.

Ses yeux étaient clos, et ses doigts, dont les ongles ressemblaient à des griffes, étaient nerveusement crispés sur sa poitrine.

Mukoki plaça sa main contre le cœur du vieillard.

— Point mort, dit-il. Cœur battre toujours.

— Tirons-le d'ici, déclara Wabi, et portons-le au campement. Toi, Rod, va devant, avec la torche.

Wabi et Mukoki prirent sous les bras et par les pieds le sauvage vieillard, qui ne pesait guère, et le portèrent aisément jusqu'à l'issue de la caverne. Arrivés là, ils lui enveloppèrent la tête dans la toile caoutchoutée et le firent passer, sans encombre, sous la chute d'eau.

Au bout d'une heure seulement, John Ball, qu'on avait confortablement installé près d'un bon feu, rouvrit les yeux.

Rod était près de lui et, durant une ou deux minutes, le fou le regarda ardemment. Puis il retomba, comme il l'avait fait dans la caverne, dans une sorte de léthargie.

— Je crois, dit le jeune homme tout pâle, qu'il va mourir.

Wabi eut un geste vague, indiquant par là qu'il n'était pas plus renseigné que son ami. Mais Mukoki, se levant, alla quérir un pot de soupe, qu'il mit à chauffer sur le feu.

— D'abord lui donner à boire, dit-il.

Tandis que Wabi relevait le haut du corps du vieillard, Rod prit une tasse qu'il remplit d'eau, puis la tendit aux lèvres affreusement desséchées.

John Ball but le contenu de la tasse. Après quoi, Mukoki lui tendit des cuillerées de la soupe chaude, qu'il absorba. Au cours de la journée qui suivit, John Ball ne reprit connaissance qu'à de rares intervalles, pour, chaque fois, retomber dans un sommeil qui ressemblait à la mort.

Wabi profita d'une de ces périodes d'inconscience pour couper court les cheveux et la barbe embroussaillés du vieillard. Pour la première fois leur apparut, dans toute sa maigreur, la figure émaciée et spectrale de l'homme qui, un demi-siècle auparavant, avait tracé la carte de bouleau et le fil d'Ariane de la mine d'or.

La nuit de John Ball fut agitée. De temps à autre il marmottait des sons incohérents, auquel se mêlait le nom de Dolorès.

Au bout de trois jours, la situation demeurait toujours la même. Mukoki avait épuisé sur le vieillard toute sa science médicale et commençait à désespérer de le sauver.

John Ball, semblait-il, n'avait point de fièvre. Mais, le plus souvent, il paraissait mort. On ne pouvait rien lui faire prendre que de la soupe.

Entre-temps, Wabi était retourné dans la caverne. Là se trouvait bien la source de l'or.

Le sable fin, sur lequel les trois hommes avaient marché, en suivant la mystérieuse lumière, était riche à foison de pépites et de poussière d'or.

Durant les inondations printanières, l'eau devait, par quelque fissure extérieure, pénétrer dans la caverne, et se déverser de là, en véhiculant avec elle le précieux métal, dans le bassin où tombait la cataracte.

La joie intense de cette découverte était malheureusement assombrie par la triste pensée de John Ball, à qui ils devaient cette fortune, et qui agonisait entre leurs mains impuissantes.

— Nous avons envers ce malheureux une dette qui doit d'abord être payée, dit Rod ému. Nous reviendrons ultérieurement exploiter à fond notre trésor. Pour l'instant, notre devoir est de tout faire pour tenter de sauver John Ball. C'est-à-dire, le ramener le plus tôt possible à Wabinosh House car, là seulement, il pourra recevoir les soins nécessaires. Nous l'installerons dans la pirogue et remonterons avec lui le cours d'eau. En une quinzaine de jours, nous serons, je pense, à la factorerie.

Mukoki hochait la tête.

— Nous ne pourrons, dit Wabi, formulant la pensée du vieil Indien, pagayer contre le courant. Il est bien trop rapide sur la quasi-totalité du parcours.

— Eh bien, insista Rod, nous mettrons John Ball dans la pirogue et nous le remorquerons. Évidemment ce sera plus long, et fatigant. Mais notre devoir est d'agir ainsi.

Wabi parut réfléchir. Puis, au bout d'un instant :

— C'est une rude besogne, qui risque d'être inutile. Car John Ball vivra-t-il jusqu'au terme du voyage ? Pourtant, Rod, tu as raison. C'est là notre devoir. Plus tard, nous reviendrons à l'or. Nous emporterons toujours avec nous, au demeurant, une fortune appréciable !

Il fut décidé qu'on partirait le lendemain.

XIX. L'Histoire de John Ball

Pendant l'après-midi, John Ball s'éveilla, comme de coutume, de son long sommeil. Et, tandis que Rod se penchait affectueusement sur lui, il murmura, plus distinctement qu'il ne l'avait jamais fait :

— Dolorès… Où est Dolorès ?

— Qui est Dolorès ? interrogea le jeune Blanc. Qui est-elle ?

John Ball souleva une de ses maigres mains, la porta vers sa tête, et un gémissement sortit de ses lèvres, après lequel il parut se répéter à lui-même :

— Dolorès… Qui est Dolorès ?

On ne put tirer de lui autre chose. Il avala quelques cuillerées de soupe, qu'on lui tendit, puis retomba dans sa léthargie.

— Qui peut être cette femme ? dit Wabi. Y aurait-il quelqu'un d'autre dans la caverne ? Qu'en penses-tu, Rod ?

— À mon avis, répondit le jeune Blanc, il doit parler de quelqu'un qu'il a connu autrefois, il y a quarante ou cinquante ans. Dolorès est un nom de femme… Si nous parvenons à sauver John Ball, peut-être connaîtrons-nous enfin son secret.

Le jour suivant, tous les objets et ustensiles qu'il n'était pas nécessaire de remporter furent mis à l'abri dans la vieille cabane, sommairement réparée. Puis la pirogue fut hissée de nouveau, à l'aide d'une corde, jusqu'à la partie supérieure du ravin, et John Ball transporté à sa suite, avec mille difficultés, sur le tronc d'arbre qui, tant de fois, lui avait jadis servi de pont.

Le niveau du torrent avait, durant les derniers jours, considérablement baissé et, jusqu'au soir, les trois hommes, marchant dans l'eau jusqu'à mi-jambe, remorquèrent après eux la pirogue de bouleau et son inconscient fardeau.

Durant la nuit, John Ball fut veillé alternativement par un de ses trois compagnons. Mukoki prit la première tranche de garde et fut, à onze heures, remplacé par Wabi.

Un peu après minuit, Roderick fut brusquement tiré de son lit de branchages par son ami.

— Lève-toi, au nom du ciel ! murmurait Wabi à son oreille. Il parle… Il parle, comme toujours, de Dolorès, et aussi d'une certaine grosse bête… Écoute !

John Ball, conversant avec lui-même, disait distinctement :

— N'aie pas peur, Dolorès… J'ai tué la bête… Je l'ai tuée… tuée…

Puis il s'écriait d'une voix rauque :

— Où est Dolorès ? Où est-elle ?

Et il laissa lourdement retomber sa tête sur sa poitrine.

— Quelle bête ? demanda Rod.

Mais il fut impossible d'en savoir plus.

— Écoute, Rod, dit Wabi. Quelque événement dramatique s'est passé, je pense, dans cette caverne. John Ball, sans doute, a toute une histoire. Son aventure avec ses deux associés pour l'or, Henri Langlois et Pierre Plante, qui, avant de s'entre-tuer, ont tenté de l'assassiner, ne doit tenir dans sa vie qu'une place limitée. Une autre partie, non moins terrible, a dû se jouer entre John Ball et sa Dolorès… Va te recoucher. Je te rappellerai, dans deux heures, pour prendre ma place.

Des journées harassantes se succédèrent, en ce retour précipité vers Wabinosh House.

L'état de John Ball paraissait s'empirer. La fièvre s'était emparée de lui, empourprant ses joues squelettiques, et il tomba, au bout de huit jours, dans le délire.

Les trois hommes accélérèrent leur marche, qui fut désormais continuée pendant une partie des nuits.

Le fou ne cessait de balbutier le nom de Dolorès, de parler de bêtes énormes dans l'obscurité de la caverne. Dans d'autres moments, ce n'étaient plus des bêtes, mais des hommes, dont les

yeux brillaient dans des masses de fourrures et qui, de leurs mains emmitouflées, lançaient des harpons.

Le douzième jour après le départ, la petite caravane atteignit les bords du lac Nipigon, à trente milles de Wabinosh House.

Rod et Mukoki furent expédiés en avant, pour aller quérir de l'aide à la factorerie, tandis que Wabi demeurerait avec John Ball. Ils embarquèrent de nuit, dans la pirogue, et le soleil se levait juste derrière la forêt voisine, quand ils atterrirent à peu de distance de Wabinosh House.

Comme il sautait à terre, Rod aperçut une fine silhouette qui, à un quart de mille de lui, sortait de la forêt. Malgré la distance, il reconnut aussitôt Minnetaki.

Se tournant vers Mukoki, dont les yeux perçants avaient eux aussi reconnu la jeune fille :

— Écoute-moi, Muki..., dit-il hardiment. Je vais longer la grève, en bordure de la forêt, afin de la surprendre. Veux-tu m'attendre ici ?

Mukoki grimaça son consentement et le jeune homme, s'enfonçant sous bois, partit comme une flèche.

Il était fort essoufflé quand il arriva, caché par les arbres, à une cinquantaine de mètres de Minnetaki. Il siffla, d'un sifflement particulier, que lui avait enseigné la jeune fille, et qu'en dehors d'elle et de lui-même personne, dans le Wild, ne connaissait.

En entendant résonner la note aiguë, Minnetaki tourna la tête dans la direction d'où le son lui arrivait.

Rod, sans se montrer, siffla à nouveau, plus fort que la première fois, et Minnetaki fit quelques pas en avant.

Au troisième sifflement, il l'entendit qui disait, sous les baumiers, avec quelque hésitation dans la voix :

— Rod… Est-ce vous ?

Roderick continua à siffler, tout en reculant, et amena ainsi la jeune fille jusqu'à la grève.

Il la vit soudain émerger de la forêt, la surprise empreinte sur son visage et une flamme anxieuse dans ses beaux yeux noirs.

Presque aussitôt elle l'aperçut et, avec un petit cri de joie, les mains tendues, courut à sa rencontre.

Une heure après, une grande pirogue, expédiée de la factorerie, traversait le lac Nipigon, vers Wabi et vers John Ball.

Pendant ce temps, Rod s'empressait à satisfaire de son mieux aux mille questions qui lui étaient posées, sur son retour inopiné.

Il raconta, le plus simplement possible, les émouvants événements auxquels il avait pris part, en compagnie de Wabi et de Mukoki, et la course folle du retour, dans l'espoir de ramener à la factorerie John Ball encore vivant.

L'abattement de ses traits, ses yeux cernés, ses mains couvertes d'égratignures et de meurtrissures, et ses vêtements en loques disaient assez les fatigues subies.

Il n'alla se coucher que tard dans la soirée, et il était midi, le lendemain, quand il sortit de son lourd sommeil. La pirogue de

secours était revenue, et John Ball avait reçu déjà les premiers soins du médecin.

Au déjeuner, les questions recommencèrent à pleuvoir sur Rod et sur Wabi. Mukoki lui-même, qui était du repas et avait pris place à la table de famille, ne pouvait esquiver les perpétuelles interrogations de Minnetaki.

Rod était assis entre sa mère et la jeune fille, et, plusieurs fois, au cours du déjeuner, il sentit la main de son amie, qui gentiment lui pressait le bras.

Quand le factor parla d'une nouvelle expédition à la mine d'or, Roderick ne put s'empêcher de sursauter légèrement, car Minnetaki l'avaient pincé fortement.

Et, l'ayant regardée dans les yeux, il comprit que la jeune fille souhaitait participer ardemment à cette seconde randonnée.

Après le déjeuner, les deux jeunes gens s'étant, un instant, trouvés seuls, Minnetaki, à brûle-pourpoint, dit à Rod, d'une voix nette et décidée :

— C'est entendu, n'est-ce pas ? Je repars avec vous. Pourquoi, tout à l'heure, avez-vous eu l'air aussi stupide, quand je vous ai fait comprendre ma volonté ?

— Mais, balbutia Rod, j'ignorais si je devais… Je ne savais pas…

— Vous n'allez tout de même pas, reprit Minnetaki, vous et Wabi, me laisser toujours seule au logis, comme une petite fille ! J'ai, en votre absence, plaidé et gagné ma cause. Ma mère est consentante, et votre mère pareillement. Mahalla, notre vieille

servante indienne, m'accompagnera et me servira de femme de chambre… Mon père n'a pas encore dit oui, mais maman se charge d'obtenir son consentement. Elle l'a prévenu déjà qu'elle le mettrait sous clef jusqu'à ce qu'il cède. Oh ! le beau voyage, votre compagnie à tous deux ! Quelle fête !

— Évidemment… Évidemment…, approuva Rod, que la joie rendait muet.

— Ce sera, reprit Minnetaki, un vrai voyage de noces… pour Mahalla et Mukoki.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que, de l'avis de cette bonne vieille Mahalla, Mukoki est le plus aimable Indien qu'elle ait jamais vu. Ce n'est pas d'aujourd'hui que lui aussi, en dépit de son deuil tragique, semble la trouver à son goût. Ils sont aussi ridés et parcheminés, aussi cuivrés l'un que l'autre. Jamais union ne saurait être mieux assortie… C'est beaucoup de rencontrer, ici-bas, quelqu'un qui doit faire votre bonheur, et, quand l'occasion s'en présente, il faut se garder de la laisser échapper ! N'est-ce pas votre avis ?

— Mais, certainement…, répondit Rod en rougissant jusqu'aux oreilles. Écoutez-moi, Minnetaki…

Mais il ne put achever sa phrase, car déjà l'espiègle jeune fille s'était sauvée, en riant aux éclats.

Pendant toute une semaine, John Ball demeura entre la vie et la mort. Puis une légère amélioration se fit sentir. Chaque jour, un peu de force revenait à son corps squelettique, et la raison semblait reparaître dans ses yeux creux.

Au bout de quinze jours, sa guérison, physique tout au moins, parut assurée.

L'esprit fut plus lent à se remettre. Le vieillard commença par reconnaître ceux qui se penchaient sur son lit. Chaque fois, surtout, que Rod venait lui rendre visite, il insistait pour garder, le plus longtemps possible, dans ses mains, la main que lui tendait le jeune homme.

Lorsqu'il voyait arriver, soit Minnetaki, soit sa mère, soit la mère de Roderick, son émotion était à son comble. Ce nom de Dolorès, qu'il avait, pour la première fois, jeté à Rod, dans la caverne, revenait aussitôt sur ses lèvres, dans un gémissement douloureux. Et il se cachait les yeux avec son bras, comme s'il n'eût pu supporter l'aspect des trois femmes, qui le rendait heureux et le faisait souffrir à la fois.

Puis, par petites étapes, le langage humain, qu'il entendait parler autour de lui, lui redevint familier. La parole lui revint, bien imparfaite encore, et ce ne fut que par bribes que ceux qui le veillaient apprirent, en fragments tout au moins, l'histoire de John Ball.

Il n'était pas toujours facile de recoudre ensemble les lambeaux du récit du vieillard. Des lacunes y subsistaient, qui semblaient sans intérêt pour lui, et qu'il était impossible de remplir.

La notion du temps n'existait pas, en ce qui le concernait, et il contait, comme d'hier, des faits en réalité très anciens.

C'est ainsi qu'il lui était impossible de se remémorer la date à laquelle, encore jeune, il avait quitté la factorerie d'York, située

sur la baie d'Hudson, pour aller, comme tous les ans, étudier au collège de Montréal. Le factor était son père.

Il était parti, pour ce voyage d'un millier de milles, en compagnie des deux Français, Henri Langlois et Pierre Plante. Ce fut bien lui qui découvrit le gisement d'or, dans le ravin. Il ne se souvenait, là-dessus, d'aucun détail.

Tout ce qu'il pouvait dire, c'est que, lors du premier partage de l'or, la plus grosse part lui en avait été attribuée, non seulement parce que c'était lui qui l'avait découvert, mais aussi parce qu'il était le fils d'un des lords tout-puissants de la baie d'Hudson. Il se remémorait vaguement qu'une querelle avait suivi, entre lui et ses deux compagnons, et que, le lendemain, il avait vu, à son réveil, les deux hommes s'incliner sur lui, pour l'assassiner.

Tout, ensuite, redevenait obscur. Quand il était revenu à la vie, il se trouvait chez un peuple étranger, parmi des hommes si petits qu'ils lui atteignaient à peine l'épaule. Ils étaient habillés de fourrures et étaient munis de harpons. Et, malgré le manque de détails, ceux qui écoutaient John Ball comprirent qu'il avait été recueilli, mourant, par des Esquimaux, descendus sans doute vers le sud, pour chasser l'élan et le caribou.

Ils l'avaient traité avec bienveillance et il avait vécu longtemps en leur société, chassant et péchant comme eux, et dormant dans des huttes de neige et de glace.

Puis John Ball se revoyait parmi les Blancs. Il s'en était retourné (comment ?) à la factorerie d'York. Son père et sa mère étaient morts, et un autre factor avait pris possession de l'établissement.

Il semblait, à cette époque, posséder encore toute sa raison et il se souvenait d'avoir dirigé vers la mine d'or plusieurs fructueuses expéditions.

Il s'était ensuite, envoyé par la Compagnie de la baie d'Hudson, rendu dans une grande ville de la civilisation, qui devait être Montréal. Là, il avait rencontré une jeune fille, nommée Dolorès, qu'il épousa.

Dès qu'il parlait de cette femme, les yeux de John Ball s'enfiévraient, et il sanglotait en répétant son nom.

La raison, à demi revenue, ne lui avait pas rendu la notion des années écoulées et l'on eût dit qu'il venait de quitter, quelques heures avant, la jeune épousée qu'il pleurait.

Quand on le pressait de questions, il contait, avec un effort de mémoire, qu'il était, de Montréal, où il avait vécu heureux, retourné un jour, avec sa femme, dans le Northland.

Avec elle, il s'était embarqué sur une pirogue et avait, derechef, gagné la mine d'or.

Après cela, rien ne demeurait en lui qu'un chaos d'hallucinantes visions. Ils s'étaient enfoncés tous deux dans un vaste monde souterrain, où il n'y avait ni soleil, ni lune, ni étoiles. Ils y avaient retrouvé de l'or, qu'ils récoltaient à la lueur d'une torche.

Dolorès s'était, un jour, aventurée seule plus avant dans ce ténébreux univers, et elle n'en était jamais revenue !

Àce souvenir atroce, la folie semblait s'emparer à nouveau de John Ball. Il disait qu'il s'était, à son tour, enfoncé dans l'immense caverne, qu'il y avait rencontré des êtres fantastiques,

d'énormes bêtes, plus grosses que les plus gros élans du Wilderness, contre lesquelles il s'était battu. Il parlait encore de torrents rugissants et de tonnantes cataractes, enfouis dans les entrailles de la terre.

Le père de Wabi, Georges Newsome, écrivit, sans tarder, à Montréal, pour s'enquérir de John Ball. Il lui fut confirmé que quelqu'un de ce nom y avait bien résidé, en qualité d'inspecteur des fourrures, au cours des années 1877 et 1878. Il était reparti vers le Northland, il y avait environ trente ans.

Tout le monde, à Wabinosh House, fut d'accord pour penser que ce fut après la disparition de sa femme, dans la tragique caverne, que John Ball perdit la raison. Il avait ensuite, durant plus d'un quart de siècle, vécu d'une vie sauvage dans les solitudes du Grand Nord.

Rod était persuadé qu'en fouillant avec soin la caverne, on y retrouverait les restes de Dolorès. La convalescence de John Ball avait été longue et le temps s'était écoulé. Le court été du Wild penchait vers son déclin. Bientôt les jours allaient rapidement décroître, et passer dans le ciel les premiers souffles de l'automne. Il fut décidé que la seconde expédition vers l'or serait remise au printemps suivant.

Bien qu'on la pressât affectueusement de passer l'hiver à Wabinosh House, M Drew eut des froidures excessives du Northland et affirma qu'elle préférait rejoindre, à Detroit, son home coutumier. Roderick ne voulut pas laisser sa mère partir seule et déclara qu'il l'accompagnerait. Une grande pirogue les emporta tous deux, au matin d'un beau jour, sur les eaux calmes du lac Nipigon.

Il y eut d'interminables serrements de mains entre Rod, Wabi et Mukoki, bien des larmes dans les beaux yeux de Minnetaki.

Mais elle savait, comme Roderick, désormais enrichi par l'or de John Ball, que cette séparation serait la dernière. L'expédition printanière, à laquelle il avait été décidé qu'elle prendrait part, serait son voyage de fiançailles.

Car il avait été résolu aussi, qu'avant qu'une autre année fût révolue, un lien plus tendre que celui de l'amitié unirait à jamais Roderick Drew et la sœur de Wabi, la jolie fille, aux yeux de jais et aux cheveux noirs du factor et de l'ancienne princesse indienne, Minnetaki.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Chasseurs_d%E2%80%99or. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.